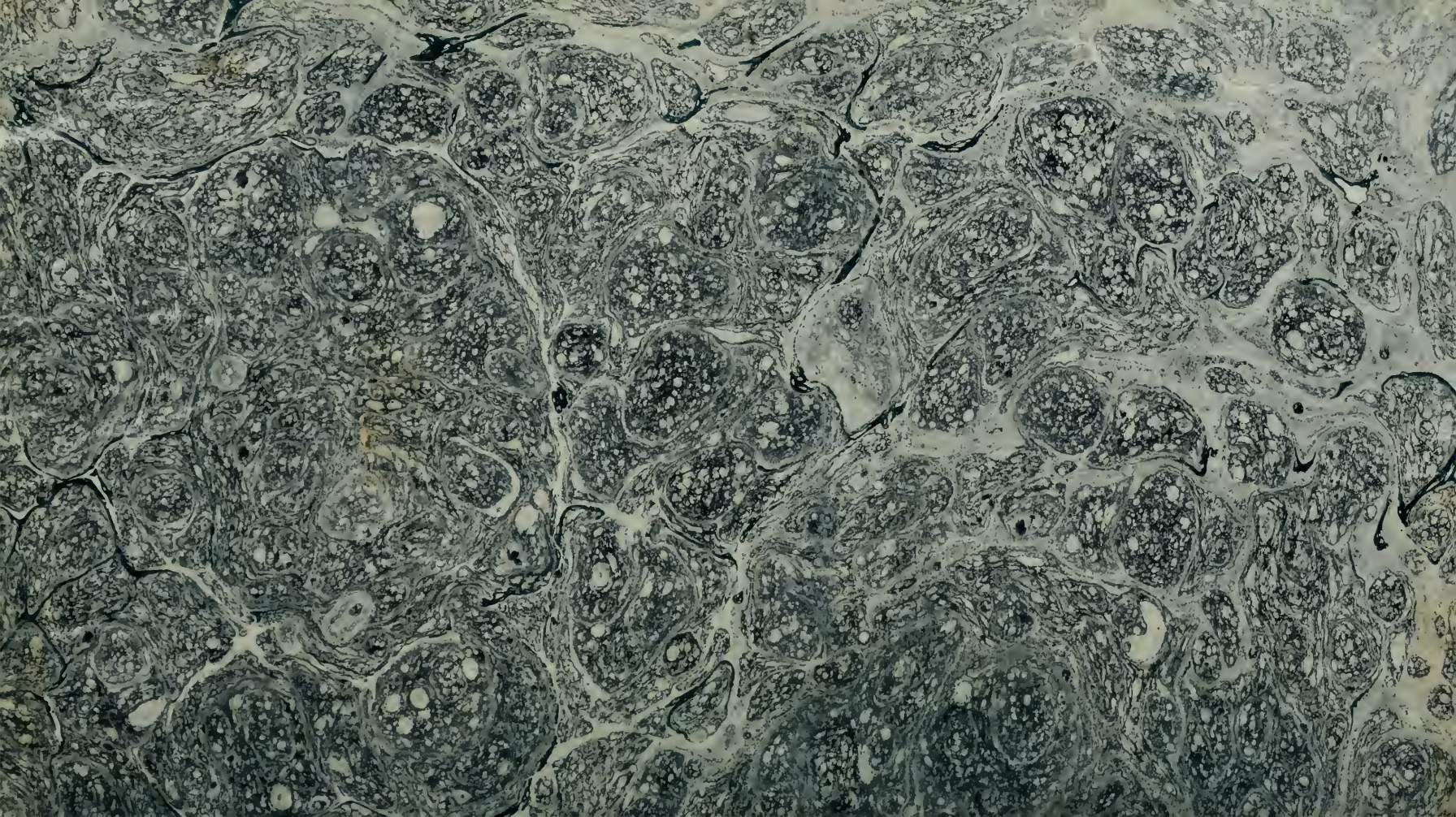
BIBEL.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquepor05moys

CSP

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

5

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN VERS,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME III.

LIVRE I. ET II.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

Universitas BIBLIOTHECA

CSP
PQ
1109
.M8
1803
v.5

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE PREMIER.

RELIGION ET MORALE.

§ 1. *Existence de Dieu.*

CONSULTE Zoroaste, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate et le grand Cicéron :
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité ;
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de leur empreinte auguste
Pouvoient cesser jamais de la manifester ;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le sage l'annonce et que les grands le craignent ;
Rois, si vous m'opprimez, si vous grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.

Voltaire.

§ 2. *Essence et Majesté de Dieu.*

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,

Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face ;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Voltaire.

§ 3. *Mouvement d'une âme qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages. Ode tirée du Psaume* 18.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit ;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux :
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit ;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits !
Ta crainte inspire la joie ;
Elle assure notre voie ;
Elle nous rend triomphans :
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Souviens ma foi chancelante,
Dieu puissant : inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or ;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur ?
Prête-moi tes feux propices :
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas :
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce :
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J. B. Rousseau.

§ 4. *Première preuve de l'existence de Dieu, tirée des merveilles de la nature, et de l'harmonie de toutes ses parties, qui, concourant à la même fin, font voir l'unité de dessein de l'ouvrier.*

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,

Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles :
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main ·
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître ;
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire :
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle ;
Chacun de ces enfans, dans ma fecondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance:
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux cotton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change.
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et certain de son prix
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Toi-même, insecte impur, qui traînes ta prison,
Toi que notre courroux écarte avec raison,
Que je dois t'admirer, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Et qu'à mes yeux surpris tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degré leurs mobiles soutiens!
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie:

Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi, cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée ;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre, et reprendre ;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils toujours prêts à partir
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie : et ministres dociles
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours,
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
M'en apprend tous les jours et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur :
Fut-il jamais de lois sans un législateur ?
J'entends du libertin murmurer l'insolence.
Où sont-ils ces objets de ma reconnoissance ?
Est-ce un coteau riant ? Est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige :
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
Des antres, des volcans, et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs ;

Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre.
Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau:
Le reste t'est caché sous un épais rideau?
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.
La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leur pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne?
Et son frère emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend:
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!
Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes;
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Racine le fils, Poëme de la Religion.

§ 5. *Seconde preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'idée que nous avons d'un Dieu.*

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Etre infini je me suis souvenu

Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai malgré ma fierté senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir, et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier;
Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?
Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes:
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissans l'Égypte rend hommage:
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et follement crédules
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés:
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux;
Et quand pour me guérir de la crainte des dieux,
Épicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous villes aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Eh! que vois-je partout! la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage;
Et devant son idole un barbare à genoux,
D'un être destructeur croit fléchir le courroux.
Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaste océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles?
Supposons cependant tous leurs rapports certains:
Comment opposerois-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure;
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans états, sans villes et sans lois?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!
Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice, et des devoirs pour eux:
Du sang qui les unit ils connoissent les nœuds.

Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.
Il chérit son enfant. Il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.
Le même, Ibid.

§ 6. *Troisième preuve de l'existence de Dieu, tirée de notre conscience intérieure, et de la loi naturelle, qui, avant toutes les autres lois, a toujours forcé les hommes à condamner l'injustice, et à admirer la vertu.*

Mais ces droits que sont-ils? D'imaginaires lois,
Quand d'un Etre vengeur j'ai secoué la crainte,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher:
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles,
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles;
Les dieux que révéra notre stupidité,
N'obscurcirent jamais sa constante beauté;
Et les Romains enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi, qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.

Jaloux des ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue est le supplice.
Parois: que le méchant te regarde, et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours par ta seule présence,
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

Le même, ibid.

§ 7. *Existence de la Loi Naturelle imprimée dans le Cœur de l'Homme.*

La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière,
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première
L'homme est-il, sans secours, à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu seroit caché!
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auroient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auroient à prix d'or bientôt absous le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi.
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE ET CHERIS TA PATRIE.
Ainsi le froid Lapon crut un être éternel.
Il eût de la justice un instinct naturel;

Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
De déchirer le sein qui nous donna naissance !
Dieu juste ! Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on diroit, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens?
Avons-nous fait notre âme? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine :
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale ;
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre aussitôt elle instruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie ;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeoit sa vie,
De Dieu qui jusqu'au bout présidoit à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.

Voltaire.

§ 8. *La Création. Ode tirée de la Genèse.*

L'éternel va sortir d'un éternel silence.
Il veut créer le monde. Il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui : hors de lui tout commence,
Et le temps et les jours.

Les cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite ;
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit. Il l'a dit ; elle est faite ;
Et le chaos n'est plus.

O jour, premier des jours, où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répand sur la nature entière
La vie et la beauté !

C'est à toi, vrai rayon, sainte et céleste flamme,
Éternelle clarté, que j'adresse mes vœux,
Lumière de lumière, éclaire de mon âme
Le chaos ténébreux.

Soumettez-vous, mortels ; que votre foi détruise
Ces mondes qu'à son gré bâtit votre raison ;
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse,
Descartes et Newton.

Quel spectacle pompeux ! quelle magnificence !
Quand les eaux tout à coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant, comme une voûte immense
Dont les cieux sont couverts.

Qui la soutient ? Celui qui sur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eaux de nos mers attirés ;
Celui qui les enlève, et qui les fait descendre
Dans nos champs altérés.

Qu'il nous aime bien plus, quand sa grâce féconde
De sa prodigue main descend au fond d'un cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur !

Heureux qui dans sa soif est abreuvé par elle !
Heureux qui peut puiser au torrent précieux,
Dont l'onde qui retourne à sa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux cieux !

Mais les flots cependant couvroient la face entière
Du séjour dont nos bieus deviendront l'ornement ;
Et la mer à grand bruit rouloit sur la poussière
De l'aride élément.

Il est temps que d'un lit la prison la resserre.
Un vaste abîme s'ouvre, elle en murmure en vain ;
Dieu lui parle ; elle fuit, elle y tombe, et la terre
Fait paroître son sein.

Tu l'embellis partout, ô verdure naissante :
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croissez tous.
Ah ! d'heureux habitans une race innocente
L'orneroit mieux que vous.

Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit et demande en secret
Qu'on la délivre enfin du fardeau méprisable
Qu'elle porte à regret.

Toi que de la nature on appelle le père,
La lumière et les fruits déjà t'ont précédé.
Pourquoi ne viens-tu pas! celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.

Que sa grandeur éclate en brillans caractères,
Pour l'annoncer encore il t'appelle à ton tour.
Viens répandre partout tes rayons salutaires:
Viens présider au jour.

Tu parois, ô soleil: ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préside à la nuit.
D'étoiles devant toi quelle armée innombrable
Se dissipe et s'enfuit!

Ainsi, près des clartés, grand Dieu, que tu révèles,
Qu'est-ce que ma raison dans son jour le plus beau?
Malheureux qui se fie aux foibles étincelles
De ce pâle flambeau.

Tandis qu'enfans des eaux, les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves et les mers:
Enfant des eaux comme eux, l'oiseau chante, et s'élance
Dans l'empire des airs.

D'une vitesse égale, à l'instant se répandent
Des liquides états les citoyens nouveaux,
Également conduits par des rames qui fendent
Ou les airs, ou les eaux.

O terre, enfante aussi ta famille admirable;
Rampez, marchez, courez, animaux, sur son sein:
D'un ouvrier habile, autant qu'inépuisable,
Remplissez le dessein.

Que son chef-d'œuvre enfin se hâte de paroître.
Oui, Seigneur, il est temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer? L'univers veut un maître,
Ta grandeur un sujet.

Tu pétris une boue, et tu soufiles sur elle.
L'homme en sort; sur son front ta main grave tes traits.
Puisse, hélas! sur ce front une image si belle
Ne s'altérer jamais!

Tu vas donc l'établir roi de la terre entière:
Qu'il règne, tu le veux; mais qu'il règne après toi.
Pourroit-il oublier, si près de sa poussière,
Celui qui l'a fait roi?

Tout est fini, tu vois d'un œil de complaisance
Tant d'êtres différens que tu voulois créer.
Ce brillant univers, l'œuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.

O spectacle à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu, lorsque ton fils viendra t'offrir un jour
Cet univers lavé dans son sang adorable,
L'œuvre de son amour!

Racine le fils.

§ 9. *Sentimens d'admiration et de reconnoissance à la vue des ouvrages de Dieu. Ode tirée du Psaume* 103.

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur !
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie.
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie :
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues ;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole ?
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air.
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du chaos les abîmes funèbres ;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres ;
Les eaux couvroient au loin les rochers et les monts :
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer ;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit ;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoît son maître et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes,
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes :
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux ;
Et des fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Eteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage
Bénit le Dieu de l'univers,
Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrens cachés dans les cieux,
Et dans les plaines arrosées,

Il fait par d'utiles rosées
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture.
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture,
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le Souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus foible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la séve
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux.
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim léger, le cerf, et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile,
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur;
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avoit décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence.
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur.
Par leurs rugissemens les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paroît quand le jour luit:
Sous ses lois la terre est captive;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Seigneur, être parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles,
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers;

Leurs abîmes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les aquilons dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux;
Et tu dis: Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante,
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent;
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi:
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée,
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paroître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Trop long-temps les pécheurs ont lassé sa justice;
Que l'enfer les dévore, et que leur nom périsse;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur:
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon âme
Bénisse le Seigneur.

Le Franc de Pompignan.

§ 10. *Misérable Etat de l'Homme sur la terre; contrariétés étonnantes qui sont en lui.*

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'univers, escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère,
Qui me vendit son lait, et son cœur mercenaire,
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,

De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma foible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon père:
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:
Des siècles reculés l'un me contoit l'histoire;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût: pour fruit de ses leçons
D'Eschine j'admirai l'éloquente colère:
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère:
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides?
D'arides vérités quelquefois trop épris,
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivois un stérile problème,
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais:
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé
En sept rayons égaux étoit subtilisé,
Et voulant remonter à la couleur première,
J'osois à mon calcul soumettre la lumière.
Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours!
Cherchant à tout savoir, et m'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître: un espoir orgueilleux
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connoissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance!
Je me figure, hélas! le terrible réveil
D'un homme qui sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue,
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue:
Tremblant il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré,
Il retombe aussitôt: il se relève encore;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Égaré dans un coin de cet espace immense;
Ver impur de la terre, et roi de l'univers;
Riche, et vide de biens; libre, et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude;
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche; et déjà je le vois:
Tantôt le monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
O nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.
Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts:
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore:
Je désire, j'obtiens, et je désire encore.

Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi;
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur.
Je n'estime que moi: tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, sitôt que je me voi;
Je ne puis vivre seul: occupé loin de moi
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.
Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra, *tout est bien.*
" Le grand ordonnateur dont le dessein si sage,
" De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
" Nous place à notre rang pour orner son tableau."
Eh! quel triste ornement d'un spectacle si beau!
Quoi! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)
D'un maître bienfaisant releveroient la gloire!
Pour d'autres biens peut-être il nous a réservés,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste arbitre du monde,
De la solide paix source pure et féconde,
Etre partout présent, quoique toujours caché;
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché?
Tendre père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser,
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.

Racine le fils, ibid.

§ 11. *Continuation du même Sujet.*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même;
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais:
Je veux; mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Racine.

§ 12. *Nécessité de s'assurer de l'Immortalité de l'Ame.*

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent; la mort me les vient arracher;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore:
J'irai bientôt les joindre; où vont-ils? je l'ignore.
Est-il vrai? n'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O mort! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses;
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?

Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !
De quelle ambition tu te vas enivrer !
Dit l'impie. Est-ce à toi, vaine et foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ;
Et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, aussi-bien que le crime ;
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.
A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens ;
Lucrèce de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Épicure avec lui m'adresse ce langage.
Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt :
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort, du coup fatal sappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.
Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte,
D'un maître trop fameux, trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide
A la divinité que tu choisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours,
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière ;
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend foibles consolateurs ?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles :
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paroît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Épicure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.

J'abandonne ce maître: ô raison, viens à moi:
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.
Racine le fils, ibid.

§ 13. *Assurances que la Raison donne de l'Immortalité de l'Ame.*

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux;
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage:
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:
Leurs plaisirs sont communs, aussi-bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périroit-il? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts;
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux sont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre?
Tout en sort, rien n'y rentre: et la nature avare,
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste.
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du sel, ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi, craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois, jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravit avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homère apprit à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer *,

* J. Racine son père.

Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères ?
Que ne puis-je prétendre a votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort !
Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Falloit-il pour si peu m'appeler du néant ?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?
Quand sur la terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu, qu'accable le malheur :
J'élève mes regards vers un maître suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'Être juste et sévère,
Ainsi que sa bonté réserve sa colère.

Le même, ibid.

§ 14. *Continuation du même Sujet.*

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendroit sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des siécles sans fin je sens que tu m'entraines ;
Du monde et de mes sens, je vais briser les chaînes ;
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
Que dis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connoître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux !
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un sans doute, et je suis son ouvrage ;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Caton d'Addison. Imitation de Voltaire.

§ 15. *Objection des Incrédules. Réponse.*

Pères des fictions, les poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;

Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayoient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant élysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui couloit sous leurs lois,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écrioit: *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux.
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli:
Espérons, et souffrons; tout sera rétabli.
L'attente d'un vengeur qui console Socrate
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content,
Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole,
Que notre esprit est foible et s'égare aisément!

Racine le fils, ibid.

§ 16. *Incertitude de la Raison livrée à elle-même.*

Mais, que dis-je? le mien s'égare en ce moment,
De l'immortalité tes promesses pompeuses,
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses.
Quoi! cette âme sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la divinité?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image?
O parfait ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné:
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait? Par pitié, raison, sois mon soutien:
Réponds-moi. Mais hélas! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes;
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projète:
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et risquant sans remords mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.

Le même, ibid.

§ 17. *Insuffisance de la Raison prouvée par les Disputes des anciens Philosophes sur la Cause des Malheurs de l'Homme.*

Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité :
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce :
Dans l'école d'Athène habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !
Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces sages ;
Et de maîtres, entre eux sans cesse divisés,
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence ?
" Les atomes erroient dans un espace immense :
" Déclinant de leur route ils se sont approchés :
" Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
" Le hasard a rendu la nature parfaite.
" L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
" Les bras au haut du corps se trouvèrent liés :
" La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
" L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage :
" L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage."
Par honneur, Hypocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène.
Et l'éternel pleureur assure que le feu,
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort,
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main Diogène m'irrite,
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que j'évite.
C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore, enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille ?
Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons !
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hatèz-vous, le temps fuit, et la parque ennemie,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le portique.
Je tremble en l'écoutant ; sa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon ;
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire ?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.

Par quelques vérités à peine il me console:
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner:
Mais à l'homme inquiet, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie.
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer:
Et l'homme et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entre eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère, et de tant de silence!

Le même, ibid.

§ 18. *Nécessité où l'homme étoit d'un Secours surnaturel pour sortir de cet Etat d'Incertitude et d'Erreur.*

Philosophes: que dis-je? antiques dicoureurs,
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup: de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre;
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre:
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance:
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux?
Pourquoi de tant d'honneur, et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour,
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Etre toujours heureux, rend heureux ses ouvrages:
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit: de quoi? nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil: pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? Mais hélas! plus je veux me connoître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.
Vivre sans se connoître est un trop dur supplice:
Que, par pitié du moins, la mort m'anéantisse!
O ciel! c'est ta rigueur que j'implore à genoux:
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi: terre, ouvre tes abîmes:
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes;
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père, *un enfant vous est né.*

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;
J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre ?
Où faut-il s'adresser ? à quel peuple ? à quel livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Le même, ibid.

§ 19. *Jésus-Christ et Mahomet. Antiquité de la Religion Chrétienne.*

Mahomet et le Christ se disputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'orient captif :
En vain près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière.
Le livre, dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le Muphti respectable au Sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète,
M'apprend qu'il n'est du ciel qu'un second interprète ;
Que le Christ avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O chrétien, je t'admire, et je reviens à toi :
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.
Des oracles du ciel es-tu dépositaire ?
De ta religion quel est le caractère ?
Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Le même, ibid.

§ 20. *Le Peuple Juif nous fournit les Preuves de cette Antiquité.*

A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déjà couloit pour lui le pur sang que j'adore,
Et mes premiers écrits, annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Les fils de ces neveux conservèrent le gage
Qu'un père à ses enfans laissoit pour héritage.
Dans ce livre par eux de tout temps révéré,
Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne,
La loi, qui de leur long et cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juste fondement.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temple et sans autels ;
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang, qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long n'a pu se mélanger;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur:
Ils respectent toujours le nom du même auteur,
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus:
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reste de toi, que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'états sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.
" Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
" Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
" Non, non. Le Dieu vivant, stable dans sa parole,
" A juré; son serment ne sera point frivole.
" Il n'a point déchiré le contrat solennel
" Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
" Sur ses heureux enfans *une étoile doit luire*,
" Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
" En vain par son oubli Dieu semble nous punir:
" Nous espérons toujours celui qui doit venir.
" Fidèles au milieu de nos longues misères,
" Nous attendons le roi qu'ont attendu nos pères.
" Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
" Devroit briller sur nous, et son terme est passé.
" Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
" De supputer les temps marqués par les prophètes.
" Maudit soit le mortel par qui sont calculés
" Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés.
" Non que de ses sermens l'Éternel se repente;
" Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
" L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
" Ce calcul insolent vous osez le tenter,
" Sacriléges chrétiens, jaloux de nos richesses,
" Qui croyez posséder l'objet de nos promesses,
" Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
" Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
" Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes,
" Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes!"
Ainsi parlent les juifs: terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours: cet oracle est rendu:
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui seul sait les temps, a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la religion j'y cherche l'origine,

Le même, ib.

§ 21. *Chute de l'Homme, Cause de ses Malheurs.*

Je l'ouvre, et lis d'abord que brillant de splendeur
L'homme à peine formé contemploit sa grandeur:

Qu'il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire.
A l'ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité,
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité,
Mais que révoqua tous la suprême Justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Régloit déjà le sort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grâce future:
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence et se suit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage;
Et son réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis ou donné, réunit tout en lui.
On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers:
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même.
Le nœud se développe, un rayon qui me luit,
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Le même, ibid.

§ 22. *Naissance des Arts, suite de la Condamnation au travail.*

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage...?
Ce doute seul, hélas! ramene le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'homme, et l'univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue:
Dieu, l'homme, et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.
Le père criminel d'une race proscrite
Peuple d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache:
Par le fer façonnée elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ébranle, et fait tomber l'arbre dont elle sort:
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles,
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

§ 23. *Corruption générale. Déluge universel.*

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degré tous les arts différens;
Enfantés par l'orgueil tous les crimes en foule
Inondent l'univers, le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup eclatant, leur maître fut vengé,
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race:
Mais un juste épargné va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois jusque-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.
Les poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens:
Et pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or,
Où sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice;
Siècle d'or (sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siècle plus heureux, où l'or fut ignoré.)
Sobre dans ses désirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte:
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage,
Et même l'on diroit que pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

Le même, ibid.

§ 24. *Tableau du Déluge.*

Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits,
Ces ingrats que le ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête,
Ils dorment; mais Dieu veille, et sa vengeance est prête!
Un vent impetueux, entouré de brouillards,
S'élève, et du soleil obscurcit les regards;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs,
Il ébranle la terre, il fait rugir les mers;

Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde,
Découvrent en s'ouvrant les fondemens du monde;
L'océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et rassemblant ses flots sur la terre noyée
Surmonte du Liban la tête foudroyée.
L'univers est en proie aux fureurs du verseau;
Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau;
L'onde couvre, dévore, engloutit les campagnes;
Les poissons étonnés nagent sur les montagnes;
Et portés sur le dos de ce gouffre écumant.
Les cèdres, de leur front, touchent au firmament.
Dieu, l'auteur des bienfaits, prend le glaive du juge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge;
Tout périt dans ce lac profond, universel,
Et l'homme si superbe apprend qu'il est mortel.
Sur son axe affaissé le globe qui chancelle,
Du dernier des humains voit la foible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,
Et porter dans son sein l'espoir de l'univers:
Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath, vogue avec confiance.
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier:
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature:
Le nord souffle, l'air s'ouvre, et l'olympe s'épure:
Le soleil reparoit sur un char plus ardent;
L'océan dans son lit se replie en grondant,
Il laisse au sein des monts ces brillans coquillages
Des vengeances du ciel éternels témoignages.
Dieu fait grâce aux mortels, et son arc radieux
Se courbe sur la terre, et la rejoint aux cieux.

Le Card. de Bernis, Religion vengée.

§ 25. *Accroissement de la Corruption après le Déluge. Conquérans.*

La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble:
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs;
On creuse les fossés, on élève les murs:
De ceux de ses voisins on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière;
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encor accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Égaux, et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ, ce canton c'est le mien.
Ce ruisseau...de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière:
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand;
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.

La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes états :
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadêmes.
Racine le fils, Ibid.

§ 26. *Naissance de l'Idolâtrie.*

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Egypte est en prière ;
Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
Grossièrement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils, et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.
Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la divinité se rend si familière !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure :
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure ;
A Dodone sans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable ?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer ?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'il ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,

Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O sagesse d'Athène ! ô gravité de Rome !
O délire honteux de la raison de l'homme !
Où va-t-elle quand Dieu cesse de l'éclairer ?

Le même, Ibid.

§ 27. *Dieu appelle le Peuple Juif, et le rend dépositaire de ses promesses.*

A d'ignorans Hébreux il daigne se montrer :
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix ;
La nature est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir, et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux,
Que les prophètes saints font briller à mes yeux,
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.
Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le ciel ait borné ses promesses ;
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme ambassadeurs du souverain des rois,
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De se rassasier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que *Dieu rejetera sa vigne ;*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que *Dieu las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du Juste de Sion, que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce Juste à leurs regards n'est plus reconnoissable.
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme de douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps,
Présentoit à leurs yeux ces tableaux différens?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable :
Son trône est entouré de rois humiliés ;

Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds :
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparoît, *et couvert de blessures,*
C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes.
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux, ce fils est immolé,
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé ;
Le grand-prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt ; l'autel tombe, et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grèce, et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême ;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.
Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher,
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile ;
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères ;
Pour le sang d'un agneau, que rempli de respect
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
Que de tant de maisons au glaive condamnées
Celles que teint ce sang soient seules épargnées ;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé ;
Que le jour de tristesse ou le grand-prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grâce et de félicité ;
Que par les criminels, proscrit pendant l'orage,
Le Juste en périssant les sauve du naufrage ;
Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours ;
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projète :
Et sans cesse conduit par un peuple prophète,
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré,
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers chanteront la naissance

Le même, Ibid.

§ 28. *Cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge, ou la délivrance du Peuple Juif de la servitude d'Egypte.*

Je chanterai le Seigneur,
Je chanterai sa puissance ;
Par une illustre vengeance
Il signale sa grandeur.
Contre son ordre suprême,
Contre le peuple qu'il aime
L'Egypte en vain combattoit :
Il en triomphe, il foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montoit.

Son bras, quand la mort m'assiége,
Est ma force et mon salut ;
Jamais sur ceux qu'il protége
L'ennemi ne prévalut.
Seul objet de sa tendresse,
Je célébrerai sans cesse
Mon invincible soutien ;
Avec lui tout me prospère,
Il fut le Dieu de mon père,
Il sera toujours le mien.

Jéhovah s'est montré comme un guerrier terrible.
Il ouvre dans les flots une route paisible
Aux peuples dont il est servi ;
Et dans ces mêmes flots, ouverts pour notre fuite,
Sa voix renverse et précipite
Le char de Pharaon, les chefs qui l'ont suivi.

La mer alors, la mer qui baigne leur empire,
De toutes parts les investit ;
Son propre roi qu'elle engloutit,
Disparoît dans l'abîme où sa fureur expire.
J'ai vu chefs et soldats, coursiers, armes, drapeaux,
Au bruit des vents et du tonnerre,
Comme le métal ou la pierre,
Tomber, s'ensevelir dans le gouffre des eaux.

Ta droite a signalé sa force inépuisable,
Seigneur, où sont ces rois, contre ta loi durable
Follement conjurés?
De leur impiété quel sera le salaire ?
Je les cherche : où sont-ils ? le feu de ta colère
Les a tous dévorés.

Ton souffle impétueux a soulevé les ondes ;
Il ouvre de la mer les entrailles profondes
De l'un à l'autre bord :
Soudain les flots durcis au milieu des abîmes,
Forment l'affreux chemin qui conduit tes victimes
Aux portes de la mort.

Notre ennemi disoit : Je poursuivrai ma proie ;
Leur sang, leur propre sang inondera leur voie
Jusqu'au fond des déserts.
Je les dépouillerai, j'assouvirai ma haine ;
Ils étoient sous le joug, ils ont brisé leur chaîne,
Qu'ils rentrent dans mes fers.

Il le disoit. Et leurs blasphêmes
Sont étouffés au sein des flots.
Dieu fait retomber sur eux-mêmes
L'audace de leurs vains complots.

Grand Dieu, que tu fais de prodiges!
Ces dieux d'erreurs et de prestiges,
Ont-ils pu s'égaler à toi!
Terrible maître des empires,
Les chants même que tu m'inspires,
Me pénètrent d'un saint effroi.

Tu chasses la mort et la guerre
Loin des cœurs qui te sont soumis:
Tu romps les voûtes de la terre
Sous les pas de tes ennemis.
En tous lieux ta main paternelle
Soutient la nation fidèle
Que ton bras vient de racheter;
Et pour couronner ton ouvrage,
Tu la conduis dans l'héritage
Que toi-même veux habiter.

De la Palestine alarmée
Je vois la rage et la douleur.
Tous les princes de l'Iduméе
Sont dans le trouble et dans l'horreur.
Moab quitte ses champs fertiles;
Ses soldats restent immobiles
Sous ton glaive victorieux:
Dans l'effroi mortel qui les glace,
Seigneur, sur ton peuple qui passe,
Ils n'oseroient lever les yeux.

Tes soins l'établiront sur la montagne sainte
Où tu veux élever le trône de ta loi.
Dans ces lieux tant promis, législateur et roi,
De ton riche palais tu fonderas l'enceinte.
L'univers t'y rendra des honneurs éclatans;
Ton règne est éternel, Seigneur, et sa durée
Par les âges ni par les temps
Ne sauroit être mesurée.

Pharaon sur son char est entré dans la mer:
Il portoit dans ses mains et la flamme et le fer;
Tout un peuple a suivi ce monarque inflexible.
Il s'avance; Dieu tonne et dans leur chute horrible
Les flots se sont rejoints sur ce peuple cruel.
Mais ils sont devenus une plaine solide
Sous la marche rapide
Des enfans d'Israël.

Le Franc de Pompignan.

§ 29. *Loi donnée aux Israélites dans le Désert.*

Tout le Chœur *chante.*
Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.
Une Voix *seule.*
En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence:
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.
Tout le Chœur *répète.*
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule*.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture;
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ, qui les reçut, les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante Loi!
O Justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE VOIX *seule*.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux;
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O Justice! ô bonté suprême!

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'une aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine! ô charmante Loi!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

UNE AUTRE VOIX *seule*.

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT LE CHŒUR.

O divine! ô charmante Loi!
O Justice! ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!

Racine, Athalie.

§ 30. *Cantique de Moïse avant sa Mort.*

Cieux, terre, écoutez-moi : Jacob, faites silence.
Que mes discours touchans, que ma sainte éloquence
Pénètrent vos esprits, renouvellent vos cœurs ;
Comme du haut des airs la féconde rosée,
Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Relève l'herbe tendre, et rafraîchit les fleurs.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous annonce,
Adorez les arrêts que sa bouche prononce ;
Le sort de l'univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet, faisons ce qu'il prescrit.

De lâches révoltés ont armé sa colère,
Ils furent ses enfans, mais il n'est plus leur père ;
Peuple ingrat, peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître ;
Méconnois-tu ton Dieu, ton protecteur, ton maître ?
Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que serois-tu ?

Parcours l'ordre des ans, des siècles et des âges,
Compte de ses bontés les nombreux témoignages ;
Ou si de ta mémoire ils étoient effacés,
Appelle tes aïeux, interroge leur cendre,
Du séjour de la mort leur cri te fait entendre
Qu'ignorés de toi seul partout ils sont tracés.

Tu n'étois point encor, toi qui lui fais la guerre,
Quand aux murs de Babel il divisoit la terre
Entre les nations qu'il séparoit de lui.
Mais dès lors pour toi seul il marquoit les limites
Du pays fortuné d'où les races proscrites
A l'aspect d'Israël s'enfuiront aujourd'hui.

Israël qu'il aimoit, Israël qui le brave,
Dans les plaines du Nil n'étoit qu'un peuple esclave,
Qu'un troupeau vagabond sans guide et sans pasteur.
Ses yeux l'ont rencontré sur des sables arides,
Dans de vastes déserts, où ces âmes perfides
Osoient même insulter leur divin Créateur.

C'est là qu'il attendoit ce peuple trop rebelle,
C'est là que tant de fois sa bonté paternelle
Par d'utiles rigueurs a voulu l'éprouver.
Soulageant ses besoins en punissant ses vices,
Prodigue de secours, avare de supplices,
Son bras ne l'abaissoit que pour mieux l'élever.

Comme un aigle au milieu de ses aiglons timides,
Les couvre, les soutient de ses ailes rapides,
Dans les ondes de l'air forme leur vol tremblant :
Tel des fils de Jacob Dieu conduisoit la trace,
Encourageoit leur foi, ranimoit leur audace,
Et portoit devant eux son glaive étincelant.

Bientôt ils entreront dans ces riches asiles
Où parmi les trésors des champs les plus fertiles,
Ils vivront sous un ciel de cristal et d'azur :
Là des fleuves de lait arrosent les campagnes,
Des flots d'huile et de miel descendent des montagnes,
Et la vigne y répand son nectar le plus pur.

Par les mains du Seigneur tirés de l'indigence,
Ils le méconnoîtront au sein de l'abondance,
Et des dieux inconnus ils chercheront l'appui.
Qu'ils redoutent du moins ses vengeances terribles ;
De leur culte nouveau, de leurs fêtes horribles
Le bruit tumultueux montera jusqu'à lui.

L'idole est sur l'autel, et les bûchers s'allument,
L'encens brûle à ses pieds, et les fleurs la parfument ;
Israël perverti consomme son forfait.
Israël, que fais-tu ! Peuple volage, arrête,
Détourne les malheurs que ton crime t'apprête :
Le Dieu que tu détruis, est le Dieu qui t'a fait.

Ce Dieu jaloux a vu leurs lâchetés insignes.
" J'attendrai le succès de leurs complots indignes,
" Et je mettrai, dit-il, un voile entre eux et moi.
" Ils servent un dieu sourd, un dieu d'or ou de plâtre,
" Et moi j'adopterai ce stupide idolâtre,
" Cet étranger impur qu'avoit proscrit ma loi.

" Je leur ai préparé ces fournaises brûlantes,
" Ces épais tourbillons de flammes dévorantes
" Que la terre entretient dans ses flancs embrasés ;
" Et qui sortis enfin de leur prison profonde,
" Consumeront un jour les ruines du monde
" Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

" Leurs supplices divers, leurs maux feront ma joie.
" Par la faim desséchés, ils deviendront la proie
" De serpens monstrueux, dans leurs maisons éclos.
" J'ai promis pour pâture à l'oiseau du carnage
" Leurs corps défigurés, dont la bête sauvage
" Aura meurtri les chairs et brisé tous les os.

" Un effroi léthargique accablera leurs âmes.
" De féroces vainqueurs égorgeront leurs femmes,
" Leurs filles, leurs vieillards, et leurs tendres enfans.
" Où sont-ils ? quel asile est ouvert à ces traîtres ?
" Je retire la foi promise à leurs ancêtres,
" Et j'efface leur nom du livre des vivans.

" Mais ma gloire suspend l'effet de ma justice
" Ma vengeance perdroit le fruit de leur supplice,
" Bientôt leurs ennemis n'en seroient que plus vains.
" Vils ressorts que j'emploie et qu'aussitôt je brise,
" Ces peuples que je hais, ces rois que je méprise,
" Diroient que ma victoire est l'œuvre de leurs mains.

Et quel autre que Dieu, race orgueilleuse et vile,
Devant un seul guerrier en a fait fuir dix mille ?
Quel autre t'a livré nos coupables tribus ?
Entre tes dieux et lui que Pharaon soit juge ;
S'il punit nos forfaits, il est notre refuge :
De tes divinités quels sont les attributs ?

Que deviendroient sans lui les trônes de la terre ?
Il ordonne la paix, il commande la guerre,
Par lui seul tout s'élève, et tout est renversé.
Le courage, la peur, la force, la foiblesse,
Et l'esprit de vertige et l'auguste sagesse,
Sont des présens de Dieu propice ou courroucé.

Famille d'Israël, quels vices t'ont souillée ?
De ta vertu première aujourd'hui dépouillée,

Ton sein ne produit plus que des crimes honteux.
Telle au bord des marais de l'infâme Gomorre
La terre que le souffre empoisonne et dévore,
N'enfante que des fruits amers ou venimeux.

Ton monarque éternel ne cherche qu'à t'absoudre :
Il t'aime, ta douleur peut éteindre sa foudre ;
Pleure, gémis, les temps se pressent d'arriver.
Mais le terme est venu des vengeances célestes.
Le Seigneur attendri rassemble enfin les restes
De ce peuple expirant qu'il veut encor sauver.

Me voici, vous dit-il, j'ai pitié de vos crimes.
Où sont ces dieux nourris du sang de vos victimes,
Ces dieux que vous couvrez d'un nuage d'encens ?
Autour de vos remparts les torches étincellent,
Sous les coups redoublés vos derniers murs chancellent !
Que font sur vos autels ces bustes impuissans ?

Je viens vous soulager du poids de vos misères ;
Reconnoissez la voix du pasteur de vos pères,
Rentrez dans le bercail, troupeau que je chéris ;
Rentrez : déjà la mort de meurtres assouvie
Voit jaillir sous sa faux les sources de la vie,
J'ôte et je rends le jour, je frappe et je guéris.

Je suis le Dieu vivant : j'ai juré par moi-même,
Les barbares tyrans du seul peuple que j'aime
Sont jugés à leur tour, et vont subir leur sort.
C'en est fait, ma fureur au comble est parvenue.
Plus brillant que l'éclair qui partage la nue,
Mon glaive est dans la main des anges de la mort.

Ils frappent et tout meurt. Que de cris ! que de larmes !
Mes ennemis troublés jettent au loin leurs armes ;
Achevons, vengeons-nous, c'est trop les ménager.
Je verrai leurs débris couvrir la terre entière,
Leurs têtes a mes pieds rouler dans la poussière,
Et dans des flots de sang leurs cadavres nager.

Tremblez, prosternez-vous, nations étrangères ;
Et vous, chefs d'Israël, conducteurs de vos frères,
Au Dieu qui vous défend restez toujours unis.
Juste dispensateur des biens et des disgrâces,
Fidèle en ses traités, fidèle en ses menaces,
Il venge ses enfans quand il les a punis.

Le Franc de Pompignan.

§ 31. *Cantique de Débora après avoir tué Sisara.*

Louez le Dieu des batailles,
Vous qui combattez pour lui.
Peuples, loin de vos murailles
La guerre et la mort ont fui,
Ma victoire vous relève ;
Débora charge du glaive
La main qui brise vos fers.
Rois, soldats, que l'on m'écoute.
Déjà la céleste voûte
S'ouvre au bruit de mes concerts.

Sur les monts de Séir, aux champs de l'Idumée
Tu te couvris, Seigneur, d'une épaisse fumée,
Tu joignis l'eau du ciel à tes foudres brûlans :
Les rochers de Sina sous tes pieds éclatèrent,

Et leurs débris tombèrent
Dans les feux redoublés qui sortoient de leurs flancs.

J'ai vu la ligue fatale
Des ennemis d'Israël,
Porter sa fureur brutale
Jusqu'aux tentes de Jahel:
J'ai vu tous nos champs incultes
Abandonnés aux insultes
De brigands audacieux,
Et nos tribus consternées
Par des routes détournées
Se dérober à leurs yeux.

Une femme s'oppose à leurs progrès funestes:
Mère de sa patrie, elle en sauve les restes,
Qui des fers d'un tyran ne pouvoient s'échapper.
Dieu s'ouvre à la victoire une nouvelle voie:
Le chef qu'il nous envoie,
A combattu sans arme, et vaincu sans frapper.

Vous dont les lois me sont chères,
Dont les succès sont les miens,
Vous, magistrats de vos frères,
Vous soldats, et citoyens,
Venez, le Dieu des vengeances
Brise les chars et les lances
De vos tyrans étouffés.
Quel retour de sa justice!
Quels coups de sa main propice!
Il combat, vous triomphez.

Rentrez, peuple vainqueur, rentrez sous vos portiques;
Lève-toi, Débora, commence tes cantiques,
Vers ton Dieu bienfaisant prends un sublime essor.
Et toi, Barac, mon fils, ornement de nos fêtes,
Achève tes conquêtes,
Poursuis, charge de fers les habitans d'Asor.

Le cruel Amalec tombe
Sous le fer de Josué?
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous les fils d'Abinoé.
Issachar a pris les armes,
Zabulon court aux alarmes,
Nephtali marche avec eux.
Ruben, ton bras se repose!
Pourquoi trahis-tu la cause
De tes frères malheureux?

Lâche voisin de Tyr, peuple amoureux de l'onde,
Azer, quand sur nos bords le ciel s'allume et gronde,
La soif de l'or t'enchaîne au sein de tes vaisseaux;
Les rois des nations menacent ta patrie;
Mais malgré leur furie,
Des torrens du Thabor leur sang grossit les eaux.

Cachez-vous, tribus oisives,
Foibles tribus, cachez-vous;
Gardez vos ports et vos rives,
Les cieux combattent pour nous.
La trompette et le tonnerre,
Des vils enfans de la terre
Annoncent le triste sort;
Pour nous pleine de rosée,
Sur eux la nue embrasée
Vomit la foudre et la mort.

Les débris de leur camp sont épars dans la plaine.
Le torrent de Cison dans ses gouffres entraîne
Les cadavres impurs dont ses bords sont couverts.
Sous cet horrible poids sa course est arrêtée,
Et son onde infectée
Mêle des flots de sang à l'écume des mers.

Malheur à vous, troupe vile,
Ingrats peuples de Méros,
Qui voyez d'un œil tranquille
Les périls de nos héros.
Béni soit l'heureux courage,
Qui d'un tyran plein de rage
A déconcerté l'effort !
A notre ennemi barbare
La main de Jahel prépare
Le lait, la couche, et la mort.

Pour la dernière fois il a vu la lumière ;
Les ombres du sommeil ont couvert sa paupière,
Je vois lever le fer, et j'entends le marteau ·
Le géant se débat sous les pieds d'une femme,
Mord la poudre et rend l'âme
Dans les tristes horreurs d'un supplice nouveau.

De sa mère qui l'appelle
L'écho répète les cris :
Dieux d'Azor, grands dieux, dit-elle,
Quand me rendrez-vous mon fils ?
En vain ma vue incertaine,
Errant au loin dans la plaine
Cherche ce fils glorieux ;
Je ne vois point la poussière
Voler sous la marche altière
De son char victorieux.

Calmez, répond alors l'épouse du barbare,
Calmez l'indigne crainte où votre âme s'égare,
Votre fils, mon époux, est vainqueur aujourd'hui.
Sans doute en ce moment, entouré de captives,
Dans leurs troupes plaintives
Il choisit les beautés qu'il réserve pour lui.

Il destine pour nos fêtes,
Leurs plus riches vêtemens ;
Il semera sur nos têtes
Leurs perles, leurs diamans.
Que nos ennemis gémissent,
Mais que ces lieux retentissent
Des exploits de nos guerriers ;
Que pour des têtes si chères
Les épouses et les mères
Entrelacent des lauriers.

Elles parlent ; la mort tenoit déjà sa proie.
Meure ainsi tout mortel que ta haine foudroie,
Grand Dieu ! ton peuple seul est fait pour la grandeur.
Qu'aux yeux des nations de sa gloire étonnées,
Ses vertus couronnées
Du soleil qui se lève égalent la splendeur.

Le Franc de Pompignan.

§ 32. *Complainte de David sur Saül et sur Jonathas.*

Considère tes disgrâces,
Peuple abandonné des cieux;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé:
Ces chefs long-temps invincibles,
Ces chefs si forts, si terribles,
Comment ont-ils succombé?

Légions Israélites,
Dissimulez vos douleurs;
Aux cruels Ascalonites
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins;
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,
Gelboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi:
Que dans tes flancs l'eau tarisse,
Que tout germe s'y flétrisse,
Que tout fruit sèche en sa fleur;
Monument triste et durable
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La mort attachoit ses ailes
Aux flèches de Jonathas;
Saül des rois infidèles
Exterminoit les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillans!
Que d'exploits sous de tels guides!
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillans.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.
Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël pleurez:
Pleurez des maîtres si justes,
Qui dans nos fêtes augustes
Versoient leurs dons sur vos pas;
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornoient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire,
C'en est fait, ils ont vécu.
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent!
Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jésraël!
Par des armes méprisées,
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël!

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs: ô douleur mortelle,
Pour ton ami malheureux!
O Jonathas! ô mon frere!
Je t'aimois comme une mère
Aime son unique enfant;
Avec toi notre courage
Disparoît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent.

Le Franc de Pompignan.

§ 33. *Prophétie de David sur la Résurrection et l'Ascension du Fils de Dieu, la Destruction de l'Idolâtrie, et le Triomphe de l'Eglise. Ode tirée du Psaume* 67.

Dieu se lève: tombez, roi, temple, autel, idole.
Au feu de ses regards, au son de sa parole
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins.
Jonchez de fleurs son passage,
Votre gloire est son ouvrage,
Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

Ils n'ont pu soutenir sa face étincelante ;
Du timide orphelin, de la veuve tremblante
Il protége les droits.
Du fond du sanctuaire il nous parle à toute heure ;
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses lois.

Touché du remords sincère,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forgea dans sa colère
Pour ses enfans révoltés.
Mais ses mains s'appesantissent
Sur les peuples qui l'aigrissent
Par des attentats nouveaux ;
Et dans des déserts arides
Sur ces cœurs durs et perfides
Il épuise ses fléaux.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisois toi-même
Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre,
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

De l'humide sein des nues
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos tribus éperdues
Rendit la vie et l'espoir.
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur la bergerie
Veille un pasteur diligent ;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance
Ses bienfaits sur l'indigent.

Sur l'abîme des flots, sur l'aile des tempêtes,
Tes ministres sacrés étendent leurs conquêtes
Aux lieux les plus lointains.
Ton peuple bien-aimé vaincra toute la terre,
Et le sceptre des rois, que détrône la guerre,
Passera dans ses mains.

Ses moindres efforts terrassent
Ses ennemis furieux ;
Des périls qui le menacent
Il sort toujours glorieux.
Roi de la terre et de l'onde
Il éblouira le monde
De sa nouvelle splendeur.
Ainsi du haut des montagnes,
La neige dans les campagnes
Répand sa vive blancheur.

O monts délicieux ! ô fertile héritage !
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeure des faux dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

Sion, quelle auguste fête !
Quels transports vont éclater !
Jusqu'à ton superbe faîte
Le char de Dieu va monter.

Il marche au milieu des anges
Qui célèbrent ses louanges,
Pénétrés d'un saint effroi.
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante
Où sa main grava sa loi.

Seigneur, tu veux régner au sein de nos provinces:
Tu reviens entouré de peuples et de princes,
Chargés de fers pesans.
L'idolâtre a frémi quand il t'a vu paroître;
Et quoiqu'il n'ose encor t'avouer pour son maître,
Il t'offre des présens.

Ce Dieu si grand, si terrible
A nos voix daigne accourir;
Sa bonté toujours visible
Se plaît à nous secourir;
Prodigue de récompenses,
Malgré toutes nos offenses
Il est lent dans sa fureur;
Mais les carreaux qu'il apprête,
Tôt ou tard brisent la tête
De l'impie et du pécheur.

Dieu m'a dit: de Bazan pourquoi crains-tu les piéges?
La mer engloutira ces tyrans sacriléges
Dans son horrible flanc.
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées;
Et les chiens tremperont leurs langues altérées
Dans les flots de leur sang.

Les ennemis de sa gloire
Sont vaincus de toutes parts:
La pompe de sa victoire
Frappe leurs derniers regards.
Nos chefs enflammés de zèle
Chantent la force immortelle
Du Dieu qui sauva leurs jours;
Et nos filles triomphantes
Mêlent leurs voix éclatantes
Au son bruyant des tambours.

Benissez le Seigneur, bénissez votre maître,
Descendans de Jacob, ruisseaux que firent naître
Les sources d'Israël;
Vous, jeune Benjamin, vous l'espoir de nos pères,
Nephtali, Zabulon, Juda roi de vos frères,
Adorez l'Eternel.

Remplis, Seigneur, la promesse
Que tu fis à nos aïeux;
Que les rois viennent sans cesse
Te rendre hommage en ces lieux.
Dompte l'animal sauvage
Qui contre nous, plein de rage,
S'élance de ses marais;
Pour éviter ta poursuite,
Qu'il cherche en vain dans sa fuite
Les roseaux les plus épais.

Des nations de sang confonds la ligue impie.
Les envoyés d'Egypte et les rois d'Arabie
Reconnoîtront tes lois.

Chantez le Dieu vivant, royaumes de la terre ;
Vous entendez ces bruits, ces éclats de tonnerre,
C'est le cri de sa voix.

O ciel, ô vaste étendue,
Les attributs de ton Dieu,
Sur les astres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.
Les prophètes qu'il envoie,
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers.
Sa clémence vous appelle,
Nations : que votre zèle
Serve le Dieu que je sers.

Le même.

§ 34. *Autre Prophétie de David sur la Destruction de l'Empire du Démon, et sur l'Avénement du Messie. Ode tirée du Psaume 79.*

Auguste chef de nos ancêtres,
Pasteur des enfans d'Israël,
Toi qui brisas le joug cruel
Qu'ils portoient sous d'indignes maîtres :
Seul arbitre de nos destins,
Toi, dont l'aile des chérubins
Soutient le trône inébranlable,
Nos cris ne t'émeuvent-ils plus ?
Et sous le mal qui les accable,
Verras-tu périr tes tribus ?

Viens, que ton peuple enfin revoie
Le Dieu qu'il avoit écarté.
Rouvre nos yeux à ta clarté,
Fais rentrer nos pas dans ta voie.
Oui, nous avons armé tes mains ;
Ces faveurs que sur les humains
Tu versas dès les premiers âges,
Nous cessons de les mériter ;
Mais nos regrets et nos hommages
Ne servent-ils qu'à t'irriter ?

Pourquoi, Seigneur, de nos alarmes
Veux-tu faire encor tes plaisirs ?
Tu nourris nos cœurs de soupirs,
Et tu les abreuves de larmes.
A ses voisins de toutes parts,
Jusque dans ses derniers remparts,
Juda proscrit se voit en butte :
C'est à toi seul de l'assister ;
Hélas ! si ton bras nous rebute,
A qui pourrons-nous résister ?

Nos ennemis par mille outrages
Insultent tes autels détruits ;
Ils recueillent en paix les fruits
De leurs infâmes brigandages.
Invincible Dieu des combats,
Vengeur puissant, qui nous abats,
Dérobe à leurs coups ma patrie ;
Un coup d'œil changera son sort ;
Tes regards ramènent la vie
Aux lieux que dépeuple la mort.

Comme une vigne transplantée
Qui va fleurir sous d'autres cieux,
Par toi-même dans ces beaux lieux
Ta nation fut transportée.
Pour nous ta voix ouvrit les mers.
Tu fis devant nous dans les airs
Marcher la flamme et les nuées ?
Et des barbares légions
A leurs faux dieux prostituées,
Tu nous livras les régions.

Du milieu des vastes campagnes
Cette vigne que tu chéris,
Élève ses bourgeons fleuris
Jusques aux faîtes des montagnes.
Les cèdres rampent à ses pieds ;
Ses rejetons multipliés
Bordent au loin les mers profondes ;
Le Liban nourrit ses rameaux.
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Mais que dis-je ! ta vigne sainte
N'est plus qu'un stérile désert,
Qu'un verger aux passans offert,
Dont toi-même as détruit l'enceinte.
Livrée à des coups assassins,
Le voyageur de ses larcins
Y laisse d'horribles vestiges ;
Et par ta vengeance conduit,
Un monstre en a brisé les tiges,
Dévoré la feuille et le fruit.

Souverain roi de la nature,
Permets-tu que des furieux
Anéantissent sous tes yeux
Le tendre objet de ta culture ?
Rends-lui tes premières faveurs ;
Sa ruine cause nos pleurs,
Et le désespoir où nous sommes.
Accorde à tes enfans soumis
Ce divin bienfaiteur des hommes,
Que tu leur as toujours promis.

La flamme embrase ta demeure,
Viens éteindre ces feux mortels.
Que l'ennemi de tes autels
Ouvre l'œil, t'envisage et meure.
Les humains faits pour t'invoquer,
Les humains osent t'attaquer :
Il en est temps, fais-toi connoître ;
Fais leur connoître ce vainqueur,
L'envoyé des cieux, qui doit être
Enfant de l'homme et son sauveur.

Jusqu'à nous ta grandeur s'abaisse ;
Trop indignes de tes bienfaits,
Nous te consacrons désormais
Les jours que ta bonté nous laisse.
Que sommes-nous sans ton appui !
Moins irrité, daigne aujourd'hui
Nous consoler et nous instruire :
Et dissipe enfin notre effroi,
Par ces beaux jours que tu fais luire
Sur les disciples de ta loi.

Le Franc de Pompignan.

§ 35. *Bienfaits de Dieu envers le Peuple Juif. Ode Tirée du Psaume* 47.

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle :
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses lois,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion montagne auguste et sainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeste son pouvoir !

Cent rois ligués pour nous livrer la guerre,
Étoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vu nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle : et nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés, et brisés par la foudre :
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sauroit troubler les lois inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révère ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du Souverain de l'univers.
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.
Qu'avec nous la terre s'unisse.

Que nos voix pénètrent les airs.
Élevons jusqu'à lui nos cœurs et nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-vous à nos chants sacrés:
Formez des pas et des sons d'allégresse
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels.
Les siècles à venir béniront votre zèle;
Et de ses bienfaits immortels
L'Éternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.
C'est notre Dieu, c'est notre père,
C'est le roi que Sion révère.

De son règne éternel les glorieux instans
Dureront au-delà des siècles et des temps.

Le même.

§ 36. *Actions de grâces de David après la délivrance d'un des périls auxquels il fut exposé.*

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.
O, mon âme, à ton Dieu qui pourroit t'arracher?
Il t'aime, il te protége, il soutient ta foiblesse.
Oui, mon cœur, c'est à lui que tu dois t'attacher.

A tes bienfaits, mon Dieu, ma mémoire fidèle
De mes périls passés m'entretient tous les jours;
Et je frémis encor lorsque je me rappelle
Ce moment où j'étois perdu sans ton secours.

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles;
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens;
Leur rage triomphoit, et leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je ne voyois qu'horreur et qu'images sanglantes;
J'entendois les enfers mugir autour de moi.
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes,
Je t'appellai: mon cri pénétra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux se fait entendre!
Nos montagnes vont s'écrouler;
Et les rochers prêts à se fendre,
Menacent de nous accabler.
Tout s'ébranle, le bruit redouble,
La terre entière est dans le trouble,
Toutes les mers sont en fureur.
Dans la nature consternée,
Et de son désordre étonnée,
Qui répand ainsi la terreur?

Son maître est irrité contre elle;
De ses yeux partent les éclairs;
Du courroux dont il étincelle
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend, un épais nuage
S'ouvre et s'étend sur son passage:
Le ciel s'abaisse devant lui:
La troupe des anges l'escorte,
Et son char que le vent emporte,
A les chérubins pour appui.

Des ténèbres majestueuses
Qui le cachent à nos regards,
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts !
Il a fait rouler son tonnerre ;
La voix du ciel parle à la terre,
Mes ennemis sont renversés.
La grêle et les carreaux écrasent,
La foudre et les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la terre et des mers !
Vaste abîme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'univers.
Seigneur, dans cette heure dernière
Ma foi t'adresse sa prière ;
Et si tu daignes m'écouter,
Que la nature se confonde ;
Sur moi les ruines du monde
Tomberont sans m'épouvanter.

Une main qui du ciel vers moi daigna s'étendre,
De mes gémissemens interrompit le cours,
Et d'un rapide vol soudain je vis descendre
L'ange chargé du soin de veiller sur mes jours.

Dieu se souvint alors qu'à ses ordres fidèle,
Je marchois devant lui dans la simplicité,
Et que je nourrissois une haine eternelle
Contre toute injustice et toute impiété.

Ainsi que ses bontés, contemplant ses vengeances,
Je ne suis occupé que de ses jugemens :
Je ne me sens d'ardeur que pour ses récompenses ;
Je ne suis effrayé que de ses châtimens.

Je conserve un cœur pur, et des mains innocentes ;
Des douceurs de sa loi j'aime à m'entretenir,
Et nos foibles vertus lui sont toujours présentes :
Tout ce qu'on fait pour lui reste en son souvenir.

Ah, Seigneur ! si la foi sincère
Trouve en toi le Dieu de l'amour,
Le sombre et perfide détour
Trouve le Dieu de la colère.

Contre le pécheur obstiné
Ton courroux est inexorable :
Pour le pénitent consterné
Ta clémence est inépuisable.

Tu renverses l'audacieux ;
Tu relèves qui s'humilie ;
Le pauvre que le monde oublie
Sera toujours grand à tes yeux.

Tu dispenses avec justice
Tes châtimens et tes bienfaits :
Que pour les dons que tu m'as faits
Ma langue à jamais te bénisse.

C'est par toi que dans les combats
La victoire marche à ma suite :
C'est par ta force que mon bras
Sème la terreur et la fuite.

C'est toi qui répands dans mon cœur
Ce courage que rien n'étonne ;
Et c'est ton secours qui me donne
Mon infatigable vigueur.

Mes cruels ennemis vont enfin la connoître.
Que sont-ils devenus ? n'osent-ils plus paroître ?
Puisqu'il les faut chercher, je me lève et je pars,
Certain de rapporter dans mes mains triomphantes
Leurs dépouilles sanglantes,
Et les armes des morts dans la poussière épars.

Ma querelle est la tienne, et tu veux qu'ils périssent.
Ta haine qui proscrit tous ceux qui me haïssent,
Ordonne que par moi rien ne soit épargné.
Cette épée en mes mains remplira ton attente,
Et ne sera contente
Qu'après que sa fureur aura tout moissonné.

Ils cherchent du secours : qui voudroit le défendre ?
Ils ont crié vers toi, pouvois-tu les entendre ?
Toi qui vas dissiper leurs folles factions,
Comme l'astre vainqueur des plus cruels orages,
Dissipe les nuages ;
Toi qui vas m'établir le chef des nations.

Déjà de tous côtés grossissent mon empire
Des sujets inconnus que mon seul nom attire :
Déjà les étrangers accourent sous ma loi,
Tandis que mes enfans rejettent mes richesses,
Trahissent leurs promesses,
Et sont tous devenus des étrangers pour moi.

Que les justes transports de ma reconnoissance
Célèbrent à jamais l'adorable puissance
Qui m'a comblé d'honneur et de prospérité.
Vive le nom de Dieu qui rendra ma victoire,
Mon empire et ma gloire,
L'héritage éternel de ma postérité.

Racine le fils.

§ 37. *Tableau de la corruption générale des hommes et de la punition qui les attend. Ode Tirée des Psaumes, 13 et 15.*

L'impie a dit : brisons ces temples,
Non, je ne connois point de Dieu.
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.
Le Seigneur s'en émeut, et du plus haut des cieux
Sur les enfans de l'homme il arrête ses yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche et ne le trouve pas.
Par le plus noir des attentats
L'homme à son Dieu livre la guerre ;
Et de l'iniquité les ministres sanglans
Exécutent partout ses ordres insolens.

De la substance de leurs frères
Leurs biens criminels sont grossis ;
Par le luxe même endurcis,
Ils sont riches de nos misères :
Monstres voluptueux dont la soif et la faim
Dévorent sans pitié la veuve et l'orphelin.

De leur avidité farouche,
Grand Dieu, tu vois l'indigne excès ;
Au milieu de ces vils succès,
Ton nom ne sort point de leur bouche.
Mais le leur est proscrit : les momens sont comptés ;
Et tu maudis le cours de leurs prospérités.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler ;
Un éclair seul les fait trembler,
Ils blasphèment, mais ils frémissent.
Tu suis partout l'impie, et malgré sa fureur,
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse,
Tu dis un mot, ils ne sont plus.
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse.
Le pécheur à la fin tombera sous tes coups ;
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

Tout nous annonce ta victoire :
Objet de ton fidèle amour,
Sion verra luire le jour
De ta puissance et de ta gloire.
Jacob sorti des fers, Jacob tranquille, heureux,
T'offrira, plein de joie, et ses dons et ses vœux.

Le Franc de Pompignan.

§ 38. *Tableau que trace David du bonheur temporel des méchans. Ode tirée du Psaume* 143.

Béni soit le Dieu des armées
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats !
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asile ;
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur ! et pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés !
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés !
Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
Lève ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois,
Toi de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi,
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger :
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger :
Venge-toi d'un peuple infidèle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connoit rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes, qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux ;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines ;
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes ;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

J. B. Rousseau.

§ 39. *Justification des voies de la Providence sur la prospérité des méchans. Ode tirée du Psaume* 68.

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur !
Dessillez-vous, mes yeux, console-toi, mon cœur :
Les voiles sont levés ; sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse :
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité :
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur âme se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux ;
Il marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie :
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs !
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphêmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux :
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux,
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avoûrai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment sans les punir, voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs,
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces âmes parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi !
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte :
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets ;
J'offensois tes élus, et je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains :
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil !
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ;
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois, de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans !
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu ! soutenu de ta grâce,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats :
Mes pieds ont chancelé ; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?
Sa main contre moi-même a su me protéger ;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal foible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvroit cède aux clartés du jour :
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre ;
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois, le bras de ta justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre espoir :
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions partout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

Le même.

§ 40. *Etat des Juifs depuis la mort d'Ochozias jusqu'à l'exaltation de Joas. Scène entre Joad et Abner.*

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,

Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le Mont Sina la Loi nous fût donnée.
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même s'empressant aux autels de Baal
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-temps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la thiare.
Dès long-temps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse,
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiege;
Mathan de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mître étrangère,
Ce Lévite à Baal prête son ministère.
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israélite.
Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide.
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
Eteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, *s'est retiré de nous.*
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles!
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et, de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Elie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée;
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser partout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée. . . .

JOAD.

Hé bien, que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées. . . .
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphans,
Ochozias restoit seul avec ses enfans.
Pas les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point: mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

Racine, Athalie.

§ 41. *Crainte de Josabet au sujet de Joas, fermeté du grand prêtre Joad. Scène entre Joad et Josabet.*

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse, il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-temps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? Le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.

Aussitôt assemblant nos Lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom, et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant, rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas, de quel péril je l'avois su tirer !
Dans quel péril encore est-il près de rentrer !

JOAD.

Quoi, déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne !

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fassse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un Roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus . . . .

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? nos prêtres, nos Lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle ?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups. . . .

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;

Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère,
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?
Hélas, l'état horrible, où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie:
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel:
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur:
Et Dieu, par sa voix même, appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace:
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis:
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

Le même, ibid.

§ 42. *Songe d'Athalie.*

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée :
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, *fille digne de moi ;*
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.
Hélas ! Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage.
Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux;
Que ce Dieu quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur:
Pendant qu'il me parloit, ô surprise, ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin:
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Le même, ibid.

§ 43. *Entrevue de Joas et d'Athalie. Scène entre Joas, Josabet, &c.*

JOSABET *aux deux Lévites.*

O vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel, plus j'examine, et plus je le regarde! . . .
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*montrant Joas*).
Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
(*montrant Zacharie*).
Voilà, mon fils.

ATHALIE *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui . . .

ATHALIE *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père.

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos de premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder.... Je serois sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible!
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *à Joas et à Josabet.*

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non: Revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple.

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi, vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame, excusez
Un enfant. . . .

ATHALIE *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier,
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier,
Je veux vous faire part de toutes mes richesses,
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterois ! Et pour. . . .

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE *à Josabet.*

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père, et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois !
Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrètes.
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?
Où serois-je aujourd'hui, si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente. . . .
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER *à Josabet.*

Je vous l'avois promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Le même, ibid.

§ 44 *Cantique sur Joas.*

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense!

LA MEME VOIX *seule.*

Tel en un sacré vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux,
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altere point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois!

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains!
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins ;
Que d'ennemis lui font la guerre!
Où se peuvent cacher tes saints?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas, au trône de tes rois!

LA MEME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois?

UNE VOIX *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver,
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie :
Qui sait si nous serons de main?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte

Ne verront point la céleste splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.
UNE VOIX *seule.*
De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.
TOUT LE CHŒUR.
O réveil plein d'horreur?
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

Le même, ibid.

§ 45. *Prophétie de Joad sur Joas, la destruction de Jérusalem, et la vocation des Gentils.*

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi!
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent;
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé (2)?
Pleure, Jérusalem, pleure cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous (3) ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cédres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du desert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem (4) renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans (5) qu'en son sein elle n'a point portés!
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée?
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

(1) *Joas.* (2) *Zacharie.* (3) *Captivité de Babylone.* (4) *L'Eglise.* (5) *Les Gentils.*

Le même, ibid.

§ 46. *Cantique sur cette Prophétie.*

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse! O menace! O ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

LA PREMIERE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!

UNE TROISIEME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère.
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême;
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Le même, ibid.

§ 47. *Couronnement de Joas. Scène entre Joas, Joad, &c.*

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi, c'est Eliacin?

ISMAEL.

Quoi, cet enfant aimable?....

JOAD.

Est des Rois de Juda l'héritier véritable.
Dernier né des enfans du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas,

De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi-seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas, de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais !

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger nos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force est au Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside ;
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler :
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Eh quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil !
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi,
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées !
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur,
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,

De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse,
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas, ils ont des rois égaré le plus sage!
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

Le même, ibid.

§ 48. *Cantique d'Ezéchias, après sa convalescence. Ode tirée d'Isaïe, chap.* 38.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant:
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant:
La mort, déployant ses ailes,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchois en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus:
Mon dernier soleil se lève;
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Etoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens:
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J. B. Rousseau.

§ 49. *Cantique de Judith après la mort d'Holopherne.*

Que du bruit des tambours nos villes retentissent,
Que la trompette sonne, et que nos voix s'unissent,
Rendons au Dieu vivant un immortel honneur;
Il brise quand il veut le glaive de la guerre;
Des cieux et de la terre
C'est l'unique Seigneur.

Au milieu de son peuple il a dressé sa tente:
C'est de là qu'il répand sa lumière éclatante,
Que des rois conjurés il repousse l'effort;
Et que son bras couvert de flamme et de fumée,
Lance sur leur armée
Le tonnerre et la mort.

Assur environné des nations altières,
Vers les rochers du nord a percé nos frontières:
Il a brûlé nos bois, dévoré nos sillons;
Et ce peuple innombrable épuisoit dans ses courses
Les torrens et les sources,
Qui baignent nos vallons.

Les cruels s'avançoient, et de la Palestine
Dans leurs vastes desseins achevoient la ruine;
Les fers étoient forgés, le glaive étoit tout prêt.
Mais Dieu livre à la mort leur conducteur infâme,
Et la main d'une femme
Exécute l'arrêt.

Ce n'est point la brillante élite
De nos combattans généreux,
Qui de la race Israélite
Détruit l'ennemi dangereux;
Ce n'est point un géant horrible

Qui renverse d'un coup terrible
Ce chef dans les combats nourri :
Immolé de ses propres armes,
Il est mort vaincu par les charmes
De la fille de Mérari.

Elle a quitté l'habit funèbre,
Ce n'est plus une épouse en deuil ;
C'est une héroïne célèbre
Qui nous arrache du cercueil.
Des parfums reprenant l'usage,
Elle colore son visage
Pour exciter de tendres vœux ;
Et sa main avec art déploie
Les diamans, l'or et la soie
Sur les boucles de ses cheveux.

Ses voiles flottans, sa chaussure
Du barbare ont séduit les yeux ;
Il conçoit dans son âme impure
Les désirs les plus furieux.
La main qu'il adoroit le frappe ;
Il expire : Judith s'échappe
D'un camp qu'elle a rempli d'horreur.
Ninive tremble sur son trône ;
D'Ecbatane et de Babylone
Les murs frémissent de terreur.

De hurlemens épouvantables
Les camps d'Assur ont retenti.
Au bruit de ces voix lamentables
Israël en foule est sorti.
Dieu qui nous couvroit des ses ailes,
Contre des peuples infidèles
A daigné combattre avec nous :
Sa présence a troublé leurs âmes,
Et les enfans des jeunes femmes
Les ont percés de mille coups.

Célébrons le Seigneur par de nouveaux cantiques :
Il a rempli pour nous ses promesses antiques ;
Jéhovah ! Dieu des dieux ! que ton pouvoir est grand !
A tes divins décrets qui fera résistance ?
Tu détruis la puissance
Des plus superbes rois, du plus fier conquérant.

Que les cieux sous tes pieds, que la terre fléchissent,
Que les êtres divers à tes lois obéissent,
Ton esprit a créé l'onde, l'air et le feu ;
Il tira du néant l'espace et la matière,
Et d'un peu de poussière
Son souffle enfanta l'homme, image de son Dieu.

Les monts épouvantés à ton aspect chancellent :
Ta voix émeut les eaux que leurs voûtes recèlent,
Sous ton char embrasé les rochers sont dissous :
La terre s'en ébranle, et les astres s'éteignent.
Mais de ceux qui te craignent,
Que les destins sont beaux ! que le bonheur est doux !

Car tu ne cherches pas l'odeur des sacrifices.
Que t'importent ces boucs, ces nombreuses génisses
Qui nagent dans le sang, au pied de tes autels ?
Hommages fastueux des âmes les plus viles,
Dont les tributs serviles
Ne fixeront jamais tes regards immortels.

Malheur aux nations qui combattront la tienne :
Il n'est point contre toi d'appui qui les soutienne,
Ta sévère équité les condamne à périr ;
Et leurs corps au milieu des serpens et du souffre,
Plongés au fond du gouffre,
Se sentiront sans cesse et renaître et mourir.
Le Franc de Pompignan.

§ 50. *Punition éclatante de Babylone. Tiré d'Isaïe chap.* 14.

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans,
Ce sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence.
" Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
" O fier et vigoureux tyran !
" Les cèdres même du Liban
" Se réjouissent de ta perte :
" *Il est mort,* disent-ils, *et l'on ne verra plus*
" *La montagne couverte*
" *Des restes de nos troncs par le fer abattus*

" Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres ;
" Tout l'enfer se troubla ; les plus superbes ombres
" Coururent pour te voir ;
" Les rois des nations descendant de leur trône
" T'allèrent recevoir :
" *Toi-même,* dirent-ils, *ô roi de Babylone,*
" *Toi-même comme nous te voilà donc percé ?*
" *Sur la poussière renversé,*
" *Des vers tu deviens la pâture,*
" *Et ton lit est la fange impure.*
" Comment es-tu tombé des cieux,
" Astre brillant, fils de l'aurore ?
" Puissant roi, prince audacieux
" La terre aujourd'hui te dévore.

" Dans ton cœur tu disois : *A Dieu même pareil,*
" *J'établirai mon trône au-dessus du soleil,*
" *Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte*
" *J'irai m'asseoir sans crainte :*
" *A mes pieds tomberont les mortels éperdus :*
" Tu le disois et tu n'es plus.

" Les passans qui verront ton cadavre paroître,
" Diront en se baissant pour te mieux reconnoître ;
" *Est-ce là ce mortel qui troubla l'univers,*
" *Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers ;*
" *Ce mortel dont le bras détruisoit tant de villes,*
" *Sous qui les champs les plus fertiles*
" *Devenoient d'arides déserts ?*

" Tous les rois de la terre ont de la sépulture
" Obtenu le dernier honneur ;
" Toi seul privé de ce bonheur,
" En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
" Homicide d'un peuple à tes soins confié,
" De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

" Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables ;
" La race des méchans ne subsistera pas :
" Courez tous à ses fils annoncer le trépas ;
" Qu'ils périssent. L'auteur de leurs jours déplorables
" Les a remplis de son iniquité ;
" Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
" Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Racine le fils.

§ 51. *Plainte lugubre sur Pharaon et sur son Peuple, Cantique tiré d'Ezéchiel.*

Au lion des forêts, tyran, tu fus semblable ;
Tyran, tes cruautés te rendoient comparable
Au fier dragon des eaux.
Des fleuves sous tes pas la rive étoit foulée,
Tu soulevois la fange, et dans l'onde troublée
Tu brisois les roseaux.

Ainsi, dit le Seigneur, j'assemblerai la terre ;
D'invisibles filets, au milieu de la guerre,
Tromperont tes regards.
Ton corps des animaux sera la nourriture,
Et les oiseaux du ciel chercheront leur pâture
Dans tes membres épars.

Sur des rochers déserts et sur des monts arides,
Aux ardeurs du soleil, aux aquilons humides
J'exposerai tes chairs.
Ton sang, monstre cruel, souillera les vallées,
Et de ses flots impurs les vapeurs exhalées
Infecteront les airs.

Déjà ta mort funeste obscurcit les étoiles,
Sur le flambeau du jour la nuit étend ses voiles,
La lune éteint ses feux.
A ce nouveau spectacle étalé dans les nues,
Déjà des nations que tu n'as pas connues,
Plaignent ton sort affreux.

Les peuples et les rois frémiront d'épouvante,
Quand mon glaive embrasé, quand ma foudre brûlante
Devant eux passera.
Effrayés des horreurs dont ta perte est suivie,
Ils verront ta ruine, et pour sa propre vie
Chacun d'eux tremblera.

Le Seigneur aux mortels parle assis sur son trône :
Voici le fer sanglant du roi de Babylone
Dont je guide les coups.
O braves de l'Égypte, une plus forte armée
Détruira votre audace à vaincre accoutumée,
Et vous périrez tous.

Je frapperai de mort sur ces rives fleuries,
Les animaux divers nourris dans ses prairies,
Abreuvés de ses eaux.
Ses fleuves toujours purs, ses rivières profondes,
Ne verront désormais se jouer dans leurs ondes
Ni mortels ni troupeaux.

Toute l'Égypte, alors solitaire, éperdue,
De mon divin pouvoir connoîtra l'étendue,
Sentira ses malheurs.

O campagnes du Nil, à ma haine immolées.
Partout des nations les filles désolées
Vous donneront des pleurs.

Chantez donc, fils de l'homme, un cantique funèbre ;
Hâtez-vous, annoncez à ce peuple célèbre
L'arrêt de son trépas.
Ouvrez le précipice où l'entraînent ses crimes ;
Les plus fameux guerriers dans ces profonds abîmes
Ont précédé ses pas.

Eh ! pourquoi seriez-vous plus heureux que tant d'autres?
Ingrats Egyptiens, leurs cœurs plus que les vôtres
Étoient-ils endurcis?
Nation trop superbe, il est temps que tu meures ;
Cours aux lieux souterrains partager les demeures
Du peuple incirconcis.

L'Égypte descendra dans la nuit infernale ;
Elle y verra les chefs qu'une amitié fatale
Unit avec ses rois ;
Et tout souillés encor du sang versé pour elle,
Ces spectres malheureux à son ombre cruelle
Adresseront leur voix.

C'est là qu'Assur habite, et que d'un peuple immense,
Il voit autour de lui dans un affreux silence,
Les sépulcres rangés.
De crainte à son aspect la terre fut frappée ;
Il périt. Les soldats et leur roi sous l'épée
Tombèrent égorgés.

Élam est en ce lieu : ses honneurs l'abandonnent,
De ses guerriers vaincus les tombeaux l'environnent
De ténèbres couverts.
Les pays qu'il troubla détestent sa mémoire ;
Du milieu des combats il fut jeté sans gloire
Dans le fond des enfers.

Ils en ont occupé les innombrables routes,
Sur des lits que la mort sous ces obscures voûtes
Elle-même a dressés ;
Sujets incirconcis, souverains infidèles,
Qui tous dans le séjour des ombres éternelles
Sans ordre sont placés.

Asseyez-vous, dormez parmi ces âmes fières,
Parmi ces combattans dont les mains meurtrières
Ont semé la terreur.
Vainement dans la tombe ils emportent leurs armes ;
La terre à leur trépas ne donne au lieu de larmes,
Que des signes d'horreur.

Voilà pour l'avenir ton siége et ta patrie ;
Nation, que le crime a si souvent flétrie,
Et qui bravois la loi.
N'entends-tu pas les cris des rois de l'Idumée ?
Dans des torrens de sang, de flamme et de fumée
Ils s'avancent vers toi.

Vois ces princes du nord dont la gloire s'efface ;
Vois ces bras sans vigueur, et ces fronts sans audace,
Et ces yeux sans regards :
Fantômes que la mort en esclaves châtie,
Eux dont jadis la main sur nous appesantie
Ebranloit tous nos remparts.

O monarques du nord, où sont vos diadêmes ?
Et vous, hommes puissans, dont les fureurs extrêmes
Tourmentoient l'univers,
Où sont tous vos projets, vos grandeurs redoutables?
Les cachots du sommeil au jour impénétrables
Vous tiennent dans les fers

Pharaon les a vus, Pharaon qui soupire
Des fléaux inouïs, des maux dont son empire
Fut long-temps accablé.
Pharaon les a vus, cet objet le console ;
Et son peuple avec lui, qu'un Dieu terrible immole,
S'est aussi consolé.

Je suis donc satisfait, dit le Dieu des vengeances :
Des pères, des aïeux j'ai puni les offenses
Jusque sur leurs enfans.
J'ai détruit d'un clin d'œil leur race passagère,
Et j'ai rempli de morts, au gré de ma colère,
La terre des vivans.

Le Franc de Pompignan.

§ 52. *Cantique d'Ezéchiel sur la Ruine de Tyr.*

O Tyr, seras-tu satisfaite,
Toi qui disois à l'univers :
Je suis d'une beauté parfaite,
Mon trône est bâti dans les mers ?
Tes citoyens pour te construire,
Dans ta demeure ont su conduire
Les plus hauts cèdres du Liban,
Les sapins qu'Hermon nous présente,
Tout l'ivoire que l'Inde enfante,
Et les vieux chênes de Basan.

Tu vis l'Italie et la Grèce
T'offrir dans un tribut nouveau,
Leur industrie et leur richesse,
Pour l'ornement de ton vaisseau.
L'Egypte de ses mains habiles
A tissu tes voiles mobiles
Du lin cueilli dans ses sillons ;
Et l'Elide à tes pieds tremblante,
A de sa pourpre étincelante
Formé tes riches pavillons.

Tes besoins seuls et tes usages
De tes voisins fixoient les mœurs.
Arad défendoit tes rivages,
Sydon t'envoyoit des rameurs.
Pour conducteurs de tes navires,
Tu ne prenois dans les empires
Que des sages et des vieillards.
Ton commerce, tyran du monde,
T'amenoit au travers de l'onde
Tous les hommes et tous les arts.

De tes phalanges renommées
Les Perses étoient les soldats.
Dans tes camps et dans tes armées
Les Lydiens suivoient tes pas.
Aux tours qui bordoient ton enceinte,
Ils attachoient, exempts de crainte,

Leurs carquois et leurs boucliers.
Ils en décoroient tes murailles,
Et ces instrumens des batailles
Relevoient tes appas guerriers.

De Carthage à tes vœux unie
Les métaux remplissoient ta main.
Tu rassemblois dans l'Ionie
Des esclaves et de l'airain.
Fiers de te consacrer ses peines,
Le Scythe exerçoit dans ses plaines
De jeunes coursiers pour tes chars;
Et les Syriens avec joie
Cédoient les perles et la soie
Qu'ils étaloient à tes regards.

Damas par d'utiles échanges
Payoit tes soins industrieux.
Saba t'apportoit les mélanges
De ses parfums délicieux.
Tu n'étois pas moins secondée
Des habitans de la Judée,
Ces peuples favoris du ciel,
Qui, pour remplir tes espérances,
Joignoient à des moissons immenses
Du baume, de l'huile et du miel.

Cédar, Assur et l'Arabie
S'associoient à tes efforts.
Les déserts de l'Ethiopie
Pour toi seule avoient des trésors.
Sur le continent, dans les îles
Tu voyois les mortels dociles
Ne commercer que sous tes lois;
Et des campagnes du Sarmate
Jusqu'aux rivages de l'Euphrate
Ta puissance étendoit ses droits.

O Tyr, ô trop superbe reine,
Tes richesses t'enfloient d'orgueil;
Des mers unique souveraine,
Tu ne redoutois point d'écueil.
En vain l'orage te menace,
Tes rameurs pleins de ton audace
Te mènent sur les grandes eaux.
Mais, ô confiance funeste!
Ministres du courroux céleste,
Les vents te brisent sur les flots.

Tes riches magasins, tes temples, tes portiques,
Tes vastes arsenaux, tes palais magnifiques,
Tes prêtres, tes soldats, les docteurs de ta loi,
Tes trésors, tes projets, et tes grandeurs si vaines,
Et tes femmes hautaines,
Dans les profondes mers tomberont avec toi.

Les îles et la terre en seront consternées.
Au bruit de ce revers les flottes éloignées
Interrompront leur course et craindront même sort.
Les matelots troublés chercheront le rivage,
Et pour fuir le naufrage
Ils quitteront la rame, et resteront au port.

Un déluge de pleurs couvrira tes ruines;
Des royaumes lointains, des régions voisines..
Le cri retentira sur l'onde et dans les airs.

Les cheveux arrachés, la cendre et les cilices,
Volontaires supplices,
Annonceront partout le deuil de l'univers.

Les mortels accouroient pour admirer tes fêtes.
Que verront-ils ? des flots émus par les tempêtes,
Tes courtisans plongés dans le sein des douleurs.
Ils se rappelleront ton antique fortune,
Et d'une voix commune,
Dans de lugubres chants ils plaindront tes malheurs.

Dans ce trouble épouvantable
Avec eux nous redirons :
Quelle cité fut semblable
A celle que nous pleurons !
Elle garde le silence ;
Les flots avec violence
Ont englouti ses remparts.
O Tyr, ô ville célèbre,
Quel voile obscur et funèbre
Te dérobe à nos regards ?

O Tyr, les maîtres du monde
S'enrichissoient de tes biens,
En peuple, en trésors féconde,
Et puissante en citoyens :
L'univers ton tributaire,
De ta beauté mercenaire
Fut trop long-temps ébloui.
Que te reste-t-il ? tes crimes.
Des mers les profonds abîmes,
Voilà ton trône aujourd'hui.

Les rois changent de visage,
Leurs sujets tremblent comme eux.
Tu ne fixois leur hommage
Que par ton éclat pompeux.
Ces enfans de l'avarice,
Ces adorateurs du vice
Poussent des cris superflus.
Adieu, ville infortunée ;
Pour jamais exterminée,
Nos yeux ne te verront plus.

Le Franc de Pompignan.

§ 53. *Gémissemens des Juifs dans leur Captivité, &c.*

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
Et le souvenir du Jourdain
A l'aspect de l'Euphrate augmentoit nos misères.

Aux arbres qui couvroient les eaux
Nos lyres tristement demeuroient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguoient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disoient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques :
Chantez, et que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire!
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire!

De nos aïeux, sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs, et l'espoir de ma vie:

Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées!
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées!

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Ésaü la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animoit du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars,
Consommez, crioient-ils, les vengeances divines:
Brûlez, abattez ces remparts.
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone;
La foudre gronde dans les airs.
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles;
Et que sur la pierre écrasés
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles.

Le même.

§ 54. *Elévation d'Esther sur le trône de Perse.*

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée:
Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent:
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée:
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours:
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis;
Je vins: mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,

Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages:
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé:
Il m'observa long-temps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pancher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur:
Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disois-je, Esther, dans la pourpre est assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées!
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

Racine, Esther.

§ 55. *Cantique des jeunes Israélites sur les malheurs de Sion.*

UNE ISRAÉLITE.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur:
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire,
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée!
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

Le même, ibid.

§ 56. *Ordre d'Assuérus d'exterminer les Juifs. Prière d'Esther.*

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, ET LES COMPAGNES D'ESTHER.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je! Mardochée! ô mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel . . . .
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race,
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés:
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature:
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères;
Il faut les secourir: mais les heures sont chères;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas, ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise.
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie ?
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux ?
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien ; ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer :
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

O mon souverain roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles ;

Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de votre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu ; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connoît pas.
Commande, en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis,
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

Le même, ibid.

§ 57. *Cantique de jeunes Israélites sur l'ordre barbare d'Assuérus.*

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes ;
A nos sanglots donnons un libre cours ;
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes !
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux,
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

LA MEME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes !

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,

Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché; nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Hé quoi! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux:
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers:
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère:
Qu'il soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.

Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Le même, ibid.

§ 58. *Esther se présentant devant Assuérus.*

ASSUÉRUS.

Mais sans mon ordre ici qui peut porter ses pas?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes....C'est vous Esther? Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.
Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puissans; quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez: le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon âme troublée à dû jeter d'effroi:
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle . . . .

ASSUÉRUS.

O soleil! O flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse,
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes états vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit, et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain!

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire;
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat, qui le rend respectable aux dieux même.

Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'un mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore !
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité,
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah, que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(*à ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

Le même, ibid.

§ 59. *Cantique des compagnes d'Esther sur ce qui s'est passé entre le roi et elle.*

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes ?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter ?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater ?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible,
En un moment s'est-il évanoui ?

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu sans doute à versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MEME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile ;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ELISE.

Ah ! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux !
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux !

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux, vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché ?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre ?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché ?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! si quelque infidèle,
Ecoutant nos discours, nous alloit déceler.

ELISE.

Quoi, fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler ?
Hé ! si l'impie Aman dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-puissant
Vouloit forcer votre bouche timide !

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous ?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime !
J'adorerois un dieu sans force sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même ?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus.

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens,
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité.

Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance :
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance !

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume ;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité ;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.

LA MEME *avec une autre.*

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits !
O douce paix !
O lumière éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

LA MEME *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit ;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place,
Le glaive au-dehors le poursuit,
Le remords au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

ELISE *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre reine.

Le même, ibid.

§ 60. *Bonheur du peuple sous un bon roi, cantique de jeunes Israélites.*

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime !
Heureux le peuple ! Heureux le roi lui-même !

TOUT LE CHŒUR.

O repos ! O tranquillité !
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours, auprès d'elle,
La justice et la vérité !

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les nuages,
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière.
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barrière ;
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse.
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile.
Et si, par un chemin, il entre en tes états
Qu'il en sorte par plus de mille.

Le même, ibid.

§ 61. *Esther fait connoître à Assuérus l'innocence des Juifs, et toute la cruauté d'Aman.*

ASSUÉRUS.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?

Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ;
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(se jetant aux pieds du roi).
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUERUS *la relevant.*

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah, de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! Tout ce que j'aime !
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours ?
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains.
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser,
Roi, peuple, dans un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude.
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre ;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,

Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage, héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantoit la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire. . . .

AMAN.

De votre gloire! moi! Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre dieu. . . .

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui; c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien,
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille!

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon père étoit son frère, il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalecite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.

En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet. . . Ciel! daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.
(*Assuérus s'éloigne*).

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre!

Le même, ibid.

§ 62. *Cantique des compagnes d'Esther sur la chute d'Aman, leurs vœux pour leur retour à Jerusalem, bonté de Dieu.*

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé.
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui.
La bassesse et la malice,
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au péril d'une mort funeste.
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé. Le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers.
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré !
Que de l'or le plus pur son autel soit paré.
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend, et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages,
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.

Le même, ibid.

§ 63. *Prophétie de Zacharie sur Jésus-Christ. Zacharie, pour avoir paru douter de ce que l'ange lui annonçoit de la part du Seigneur, resta muet jusqu'après la circoncision de son fils Jean; sa langue se délia alors, et il prophétisa en disant :*

Béni soit le Seigneur, le monarque suprême!
Il descend chez son peuple, il visite lui-même,
Et rachète Israël.
Jour de gloire et de vie,
Moment qui justifie
Son oracle éternel.

Quels rayons bienfaisans, quelles sources divines
De l'arbre de Juda raniment les racines,
Et lui donnent des fruits!
Une tige plus belle
Remplace et renouvelle
Ses rejetons détruits.

Dieu nous avoit prédit la fin de nos misères;
Par cet espoir si doux il consoloit nos pères
Dans leurs jours malheureux;
Et promettoit la grâce
De la nombreuse race
Qui devoit naître d'eux.

Il jura d'écraser les nations puissantes,
De rendre avec éclat aux tribus gémissantes
Un père, un chef, un roi;
Et de briser l'étreinte
De la servile crainte
Qui souilloit notre foi.

Le temps, le jour n'est plus où de vaines offrandes,
Des taureaux égorgés et de riches guirlandes
Désarmoient son courroux.
Immolons-lui nos vices;
Voilà les sacrifices
Qu'il exige de nous.

Et toi, du Dieu vivant jeune et cher interprète,
Tu seras du Très-Haut appelé le prophète :
Parle, annonce sa loi.
Il suit de près tes traces;
Le trésor de ses grâces
Est ouvert devant toi.

Dans le cœur des humains ramène l'espérance,
La douleur salutaire et l'humble pénitence,
Garans de leur bonheur :
Qu'ils rendent témoignage
Au Dieu bon, juste et sage,
Père de leur Sauveur.

Vous, peuples désolés, nations criminelles,
Que la nuit et la mort enchaînoient sous leurs ailes,
Levez-vous et marchez.
Une lumière pure
Vous rend et vous assure
La paix que vous cherchez.

Le Franc de Pompignan.

§ 64. *Cantique de Marie.*

MAGNIFICAT.

Je bénis du Seigneur les œuvres éclatantes.
Et ses dons solennels.
Il verse dans mon sein les sources abondantes
Du salut des mortels.

Le créateur choisit son humble créature
Dont il connoît la foi.
Je monte en un moment de ma retraite obscure
Au trône de mon roi.

De son amour pour nous mon triomphe est le gage :
Quel plus sublime honneur !
Les chants de l'univers répétés d'âge en âge,
Vanteront mon bonheur.

Dieu va justifier la foi de ses oracles,
Un nouveau jour nous luit.
Il accomplit en moi le plus grand des miracles,
Et j'en porte le fruit.

Tout peuple qui le craint, qui marche dans sa voie.
Sentira ses bienfaits.
Il répandra sur lui les torrens de sa joie,
Et les biens de la paix.

Il rit des vains projets des âmes insensées,
Qu'il abat d'un coup d'œil ;
Et d'un souffle il détruit jusqu'aux moindres pensées
Qu'enfante leur orgueil.

Le roi le plus puissant voit tomber sa couronne
Au seul bruit de sa voix ;
Et le plus foible enfant, aussitôt qu'il l'ordonne,
Prend le sceptre des rois.

Autour de l'indigent ses largesses divines
Versent des fleuves d'or.
A son réveil le riche entouré de ruines,
Cherche en vain son trésor.

Du monarque du ciel l'amour tendre et fidèle
Voit nos calamités.
Nos pleurs l'ont attendri, sa pitié lui rapelle
Ses antiques traités.

Il jura de remplir jusqu'à la fin des âges
Ses sermens et nos vœux.
Abraham lui promit le culte et les hommages
De ses derniers neveux.

Le même.

§ 65. *Naissance du Messie sous Auguste dans le moment où la réunion de presque tous les empires à l'empire Romain a préparé la voie à la prédication des Apôtres.*

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,

Et de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la religion :
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez, que conter son histoire.
Je sais bien que féconde en agrémens divers
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit consacré,
Par ces vains ornemens seroit déshonoré.
Je laisse à Sannasar son audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne :
L'âme de mon récit est la simplicité.
Ici tout est merveille, et tout est vérité.
Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux change à son gré la terre.
Avant que le lien de la religion
Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire.
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble, et des divisions.
Il veut que sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'aurore.
Elle fuit, l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.
Les poëtes surpris d'un spectacle si beau
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle, disent-ils, *recommence son cours,*
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle ;
La terre va reprendre une face plus belle ;
Tout y deviendra pur, et ses premiers forfaits,
S'il en reste, seront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'orient alors chacun tourne les yeux:
C'est de là qu'on attend ce roi victorieux,
Qui sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs:
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le siècle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
" Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
" Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
" *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
" La justice et la paix s'embrassent devant nous.
" Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
" N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre:
" Le bonheur des humains nous annonce le nôtre:
" Sous un joug étranger nous avons succombé,
" *Et des maîns de Juda notre sceptre est tombé.*
" Mais notre opprobre même assure notre gloire:
" Des promesses du ciel rappelons la mémoire."

Racine le fils.

§ 66. *Cantique sur la naissance de Jésus-Christ.*

Quelle clarté perçante
Se répand dans les airs!
La flamme des éclairs
Est moins éblouissante.
Quelle clarté perçante
Se répand dans les airs!

Ne craignez rien, pasteurs: un enfant vient de naître,
Concevez l'espoir le plus doux.
C'est le Fils du Très-Haut, c'est votre maître,
Qui veut vivre, habiter et mourir parmi vous.

Dans sa cabane et sous ses langes
Allez le révérer,
Et partagez avec les anges
L'honneur de l'adorer.

Gloire au Très-Haut, paix aux fidèles
Qui serviront leur créateur.
Désespoir, larmes éternelles
Aux ennemis du Dieu sauveur.
Éveillons l'écho des montagnes,
Bergers, précipitons nos pas.
Traversons nos froides campagnes,
Malgré la nuit et les frimas.

Suspens tes ravages,
Hiver rigoureux;
Aquilons fougueux,
Fuyez ces rivages.

Oiseaux qu'en nos bois
Leur souffle intimide,
Sur la branche humide
Ranimez vos voix.

Hâtez-vous d'éclore,
Fleurs, parez nos champs;
Ces heureux instans
Valent bien l'aurore
Du plus beau printemps.

Lieu champêtre, crèche adorable,
Tu nous remplis d'amour, de respect et d'effroi.
Ah ! quel mystère impénétrable !
O précieux enfant, nous espérons en toi.

Oui, bergers, le maître suprême
A daigné prendre un corps mortel.
C'est lui dont les astres du ciel
Sont le superbe diadème ;
Sous les traits d'un enfant vous voyez l'Éternel.

Sous ses pieds l'éclair brille et le tonnerre gronde ;
Pour les siècles futurs il forme un nouveau monde,
C'est le Dieu fort, le Dieu qui commande à jamais.
Son trône est dans le ciel, son trône est sur la terre :
C'est le Dieu de la guerre,
Le prince de la paix.

Du peuple saint auguste reine,
Sion, Dieu vient à ton secours ;
Triomphe, digne souveraine,
Il fait renaître tes beaux jours.
Tu gémissois dans la poussière,
Jusqu'au trône de la lumière
Élève ton front radieux.
Reprens le glaive et la couronne,
Et ne crains plus de Babylône
Les soldats, les rois, ni les dieux.

Que nos voix, que nos cœurs bénissent
L'heureux sort dont nous jouissons.
Tels qu'à la fête des moissons
Les laboureurs se réjouissent,
Tels que les soldats s'applaudissent,
Quand au bruit aigu des clairons,
Du butin partagé, vainqueurs ils s'enrichissent ;
Tels et plus satisfaits, grand Dieu, nous bénissons
L'heureux sort dont nos cœurs jouissent.

Et vous, âmes des saints, c'est trop long-temps souffrir ;
Courez, volez aux cieux occuper votre place.
Pécheurs, recevez votre grâce,
Dieu, lui-même vient vous l'offrir.

Esclaves de l'idolâtrie,
Vous êtes, comme nous, l'objet de son amour.
De la mort passez à la vie,
Ouvrez les yeux, voyez le jour.

Honneur, triomphe, gloire,
Au Dieu de l'univers.
Chantons, mêlons nos voix aux célestes concerts.
Nuit à jamais célèbre ! éclatante victoire !
La mort et le péché sont rentrés dans leurs fers.

Honneur, triomphe, gloire,
Au Dieu de l'univers.

Le Franc de Pompignan.

§ 67. *Cantique de Siméon, en tenant dans ses bras l'enfant Jésus, le jour de sa présentation au temple.*

Tu remplis enfin ta promesse,
Seigneur, tu me donnes la paix.
Je termine avec allégresse
Les derniers jours d'une vieillesse
Que tu combles de tes bienfaits.

Oui, de ta sagesse profonde
J'ai reçu le sage éternel ;
Et j'ai vu la clarté féconde
Qui luit pour le salut du monde,
Et pour la gloire d'Israël.

Le même.

Quel spectacle, quel nouvel âge
Nous est préparé par tes mains !
Je tiens dans mes bras, j'envisage
L'auguste enfant qui nous présage
La délivrance des humains,

§ 68. *Cantique sur l'adoration des Mages.*

O filles de Sion, pourquoi
Formez-vous ces concerts funèbres?
Vos ennemis sont dans l'effroi
Au bruit des triomphes célèbres
Qu'annonce la nouvelle loi.
Jérusalem, sors des ténèbres,
L'astre du jour renaît pour toi.

Les rois descendent de leur trône :
Sydon, Memphis et Babylône
Adorent tes murs triomphans.
Goûte une paix profonde :
Reconnois tes enfans
Dans les maîtres du monde.

Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux !
Moi qui sur des bords odieux,
Épouse captive, stérile,
Fatiguai si long-temps les cieux
Du cri de ma plainte inutile ;
Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux !

O chers enfans, fruit de mes larmes,
Après tant de cruels ennuis,
Vous venez calmer les alarmes
Qui troubloient mes jours et mes nuits.
Mais sur quelle rive étrangère
Vous-même étiez-vous arrêtés ;
Et loin du sein de votre mère
Par qui fûtes-vous allaités ?

Fille, épouse de Dieu, Jérusalem nouvelle,
Reconnoissez l'amour dont il brûle pour vous ;
Ces peuples et ces rois, leurs tributs et leur zèle,
Sont les dignes présens de votre auguste époux.

Que les peuples de la terre
Forment des nœuds solennels.
Que la flamme de la guerre
S'éteigne au pied des autels.

Un nouveau règne commence :
Le triomphe de la foi
Nous met sous l'obéissance
D'un seul chef et d'un seul roi.

Que les peuples de la terre
Forment des nœuds solennels.
Que la flamme de la guerre
S'éteigne au pied des autels.

Divine foi, source éternelle
Du salut des humains,
Des bords les plus lointains,
Ton éclatante voix appelle
D'illustres souverains.

Leurs pas nous ont ouvert une route nouvelle
Ton flambeau brille dans leurs mains,
Pour répandre sur nous sa lumière immortelle.

Berceau par les rois respecté,
Témoin de leur obéissance,
Tu vis la suprême puissance
Adorer la Divinité
Dans les foiblesses de l'enfance,
Et les maux de l'humanité.

Bethléem, demeure champêtre,
C'est dans ton paisible séjour
Que l'univers rend à son maître
Les hommages de son amour.

Le ciel s'ouvre aux humains ; la mort fuit, l'enfer gronde.
Venez, peuples, venez aux pieds du roi des rois ;
Il commence au berceau la conquête du monde,
Il l'achevera sur la croix.

Mortels régénérés sous les plus saints auspices,
Le cours réglé des ans nous ramène aujourd'hui
Le jour, où de nos cœurs Dieu reçut les prémices.
A ce Dieu bienfaisant, à ce Dieu votre appui,
Offrez des sacrifices,
Qui soient dignes de lui.

Que la terre à jamais honore
Ce jour pour nous si précieux.
Le vainqueur des enfers n'a point quitté les cieux
Pour l'or ni les parfums des peuples de l'aurore ;
L'hommage d'un cœur qui l'adore
Est le tribut, l'encens le plus pur à ses yeux.

Le même.

§ 69. *Ministère de Jésus-Christ, qu'il prouve par ses miracles et par sa doctrine. Sa mort.*

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître, et comme Dieu commande a la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible,
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source :
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux ?

Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère;
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour:
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.
Il parle: ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts:
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle:
Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde, et n'est point étonné:
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
D'un tel législateur quel sera le destin?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
A souffrir, disoit-il, que son héros s'aprête:
La rage des méchans doit fondre sur sa tête.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché*,
Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre:
Ils volent: l'univers est rempli de leur voix.
" Repentez-vous, pleurez et montez à sa croix.
" Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
" Vous avez fait mourir le maître de la vie.
" Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,
" Est l'image, l'éclat, le fils de l'Éternel.
" Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
" Couché dans un tombeau dormoit dans la poussière;
" Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
" La nature à frémi, son Dieu s'est réveillé.
" Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez." Parole étrange
Ils commandent de croire: on les croit, et tout change.
Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits?
Ils sentent leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur maître, et sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne:
Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.
Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice.
Trop simples en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur maître est disparu:
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire, qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!

Racine le fils.

§ 70. *Efforts inutiles des puissances de la terre contre Jésus-Christ et ses Disciples.*

Pourquoi les peuples de la terre
Forment-ils ce concours soudain?
Pourquoi tous ces conseils de guerre
Où tant de rois parlent en vain?
On leur dit: " Arrêtez l'audace
" De l'usurpateur qui menace
" Le royaume de vos aïeux.
" Que nous importe ses miracles?
" Nous n'écoutons que vos oracles,
" Et nos monarques sont nos dieux.

Mais celui qui fait sa demeure
Dans les royaumes éternels,
Qui suit en tous lieux, à toute heure,
Les pas incertains des mortels;
Celui qui leur envoie un maître,
Ce Dieu qu'ils osent méconnoître,
Ou qu'ils feignent de mépriser,
Entend les blasphèmes frivoles
Dont ils amusent les idoles
Sur eux prêtes à s'écraser.

Du haut de sa montagne sainte
Dieu m'a confié son pouvoir;
J'enseigne à l'aimer avec crainte,
J'enseigne à l'homme son devoir.
Mon fils, dit-il, instruis, éclaire;
Fils éternel comme ton père,
Je t'engendrai pour les humains;
Dépositaire de ma foudre,
Maître de punir et d'absoudre,
Leur sort est remis dans tes mains.

J'ai désigné ton héritage
Avant les siècles et les temps;
L'univers te promet l'hommage
Et les vœux de ses habitans.
Tu briseras comme l'argile,
Le trône odieux et fragile
Des tyrans que vomit l'enfer.
Protecteur des peuples fidèles,
Tu feras plier les rebelles
Sous le poids d'un sceptre de fer.

Mortels, qui jugez vos semblables,
Rois, qu'à la terre j'ai donnés,
Rois, devenus si formidables
Par vos projets désordonnés,
Instruisez-vous dans ma justice,
Si vous voulez que j'affermisse
Vos droits par la revolte enfreints;
Pour mériter que l'on vous aime,
Aimez, servez, craignez vous-même
Le Dieu par qui vous êtes craints.

Plus d'un exemple vous enseigne,
Souverains trop ambitieux,
Que les fastes de votre règne
Nuit et jour s'écrivent aux cieux.
Prévenez un revers sinistre;
N'ayez de parent, de ministre,
Ni d'ami que la vérité.
Heureux les rois qu'elle environne!
Malheur à ceux qu'elle abandonne
Aux conseils de l'iniquité!

Le Franc de Pompignan.

§ 71. *Punition éclatante des Juifs; substitution des Gentils.*

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô peuple ami des cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasemens, et la peste, et la faim.
Que de maux rassemblés! L'orage éclate enfin;
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.
Ce n'est point à Titus que les lauriers sont dus:
" Ce n'est point moi, dit-il: leur Dieu les a perdus.
" Oui, sans doute le ciel les punit d'une offense:
" Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance.
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour long-temps proscrit ses fils rebelles:
Le maître a retranché les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat,
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!
Que vois-je? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde !
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Lybiens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille, et sort de sa mollesse.
Athène ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs Druïdes,
Apprennent que pour nous le ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhone qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante !
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin ;
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère ;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que séparant du reste des humains,
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, et l'église s'écrie :
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie !

Racine le fils.

§ 72. *Intrépidité des Martyrs.*

Ciel ! quel spectacle affreux à mes yeux se présente !
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente !
De bitume couverts, ils servent de flambeaux :
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices :
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :

Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
D'éterniser son nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Pérégrin las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire?

Le même.

73. *Miracles des premiers Chrétiens.*

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le ciel les favorise,
Et le ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie :
A la voix des chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné.
Le prince du mensonge est enfin détrôné.
Il usurpa l'empire, et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Grèce la première
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon par ses fameux écrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres,
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré :
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre.
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et sur ces fondemens renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler, évite un vrai combat.
On traite les chrétiens d'ennemis de l'état.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.
Ainsi que dans leurs mœurs, tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
" *De Dieu*, nous disent-ils, *descend toute puissance* ;
" Le prince, son image, et maître des humains,
" Tient du maître des cieux le glaive dans ses mains.
" Sujets, obéissez ; le murmure est un crime."
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts :
Les chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.
Ont-ils donc par foiblesse une âme si soumise ?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit, et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de tristes mourans, qui fermoient leur paupière,
Sont tout à coup rendus à la douce lumière !
Et du fond des tombeaux que des morts rappelés !
De deux camps ennemis par la soif désolés,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne, et la foudre l'écrase;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain :
Le soldat demi-mort, dans une heureuse pluie
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.
De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du ciel quand il change la terre.
Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui produit sa victoire.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois.
Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avoit massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avoit adoré.

Le même.

§ 74. *Ardeur des premiers Chrétiens pour le martyre.*

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE,

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle ?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le crois funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser !
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes ;
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître,
De cette occasion, qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle sembler dure?

NÉARQUE.

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir.

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre.

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.
Qui craint de le nier dans son âme le nie.
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'apprehende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce et rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse;
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant: suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor tout entière, elle agit pleinement;
Et tout semble possible à son feu véhément.

Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à (*pour*) me fortifier.
Allons, chez Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie
Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons-en dissiper l'aveuglement fatal;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste:
Faisons triompher Dieu; qu'il dispose du reste.

Corneille.

§ 75. *Triomphe de la grâce sur les affections humaines.*

POLYEUCTE, PAULINE.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite,
Vient-il à mon secours, tend-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie ou comme ma moitié?

PAULINE.

Ah! vous n'avez ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités.
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur cher à cette province,
Abandonnerez-vous à la main du bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau?

POLYEUCTE.

Je considère plus; je sais mes avantages:
D'autres de leur grandeur y verroient les présages;
Mais ils n'aspireroient qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joui long-temps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui bientôt, qui soudain, me peut-être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes.
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges,

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux :
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage ;
Vous la devez au prince, au public, à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

Qu'osez-vous dire ? il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez ;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère ;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir ;
Il m'arrache aux périls que j'aurois pu courir.
Je ne redoute plus de tourner en arrière ;
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.
Du premier coup de vent, il me conduit au port,
Et sortant du baptême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie . . . .
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encore touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate ;
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable.
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ;
Et je ne voulois pas des sentimens forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avois promise et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée :
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir ?
Encor s'il commençoit un heureux repentir,

Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse; et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si dans ce séjour de gloire et de lumière
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt!....

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu:
Il viendra; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire.

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés?

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE.

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

Corneille.

§ 76. *Point de vue sous lequel les premiers chrétiens voyoient les biens du monde.*

Monologue de Polyeucte.

Comme j'ai entendu souvent citer la première strophe de ce monologue avec le plus grand éloge, je crois devoir prévenir que tombe par terre, *est une expression du style familier, et que les deux vers suivans sont un de ces* concetti, *que les Italiens avoient mis si fort à la mode en France, et contre lesquels Corneille lui-même n'étoit pas assez en garde.*

Source délicieuse en misère féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe *par terre*
Et comme elle a *l'éclat du verre*
Elle en a *la fragilité*.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus,
Les glaives qu'il tient suspendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage:
Vos biens ne sont pas inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

Corneille.

§ 77. *Fermeté inébranlable des premiers chrétiens à la vue même des supplices qu'on leur préparoit.*

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE.

POLYEUCTE.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre,
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,

C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels;
Je le ferois encore si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

§ 78. *Séjour des bienheureux*

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son âme une joie inconnue;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire;
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils désirent sans cesse et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds; ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le roi couvert de gloire:
De ses aimables lois chacun goûtoit les fruits,
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Voltaire.

§ 79. *Que la religion chrétienne qui seule explique la cause de tous les désordres et de nos malheurs, ne peut être une invention humaine.*

De systèmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout est mystère en vous-même, à vous-même.
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
La peste la ravage, et d'affreux tremblemens
Précèdent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux son roi la déshonore.
L'être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes états aveugle, et sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un roi qui commande à des sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son état, tu le sais, attend le même sort:
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps: mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avoit-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève:
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève.
J'en vois assez, et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.
Oui, le tout doit répondre à la gloire du maître?
L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre:
Le temple inanimé, sans le prêtre est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de la reconnoissance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat le Dieu fut offensé,
La nature perdit toute son harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.
Mais ces fils n'étoient pas; une race future . . . .
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice à mesurer les coups?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous?
La terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, sembloit nous respecter.

Hélas! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une seconde fois frappant notre séjour
Le ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, et partout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle, en ténébreux nuages,
De funestes vapeurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance;
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, et sera pour ses saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache; et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre? Il peut nous ravir sa lumière:
Par grâce il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père:
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtimens et bienfaits, ténèbres et clartés.
Si ma religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.
Quel ordre! quel éclat et quel enchaînement!
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies!
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit; et la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous sait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?
Par quel crédit encor, si loin de sa naissance
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance?
De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes;
Ils ont couru partout pour conquérir des âmes;
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs:
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs!
Si des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches austères,
De par le grand prophète en termes foudroyans,
Vinssent nous proposer d'être de vrais croyans;

Quelle moisson de cœurs feroient de tels apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres,
Un Dieu né dans le sein de la virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort, et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence,
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!
Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son oracle.
Sa loi sainte sera publiée en tous lieux:
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.
Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi,
Et toutes deux ne font qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore et m'écrie:
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie.
De l'horreur du néant à ton ordre tout sort:
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O sagesse, ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-Haut, ton égal, la parole et l'image.
Quand sous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue;
Que ta religion est partout répandue;
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier être:
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?
Ouvre leur cœur; mes vers ne le pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane
Aux hommes sans ton ordre ose annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir:
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton père.
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur!
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du prince des enfers que la rage frémisse;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice:
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

Racine le fils.

§ 80. *Que la morale de la religion n'est pas plus sévère que celle de la simple raison.*

A la religion si j'ose resister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois,
Mon intérêt soit juge, et décide mon choix.

Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles,
La raison ne prescrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fasteux censeurs de l'humaine foiblesse,
Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides:
Que les poëtes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous sommes,
Nous attachent au ciel, à nous, à tous les hommes.
" De Jupiter partout l'homme est environné.
" Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
" Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
" Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
" Notre encens pourroit-il par sa stérile odeur,
" D'un être souverain contenter la grandeur?
" Du méchant qui le prie, il rejète l'offrande.
" Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
" A l'un de ses côtés la justice debout,
" Jette sur nous sans cesse un coup d'œil qui voit tout,
" Et le glaive à la main demandant ses victimes,
" Présente devant lui la liste de nos crimes.
" Mais de l'autre côté la clémence à genoux,
" Lui présentant nos pleurs désarme son courroux.
" Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
" N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense?
" Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
" Et j'abandonne au ciel le soin de me venger.
" Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
" Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige?
" Je donne à ses défauts des noms officieux.
" Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
" Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
" Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
" Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
" Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.
" Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie,
" Et mes mains avec eux partagent avec joie
" Des biens qui pour moi seul n'étoient pas destinés.
" Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
" D'une âme généreuse ô volupté suprême!
" Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
" L'amour de ses pareils sera toujours en lui
" Des humaines vertus l'inébranlable appui.
" Voudroit-il, alarmant ma tendresse jalouse,
" Me faire soupçonner la foi de mon épouse?
" O crime, qui des lois crains partout la rigueur,
" A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
" Qui nourrit en secret un désir téméraire,
" Même dans un corps pur porte une âme adultère.
" La pudeur est le don le plus rare des cieux,
" Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux,
" Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
" Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.
" L'amour, le tendre amour flatte en vain mes désirs,
" L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.
" Des passions sur moi je réprime l'empire.
" Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
" Libre d'ambition, de soins débarrassé,
" Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé,
" Et pauvre sans regret, ou riche sans attache,
" L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.

" Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
" Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
" Faux honneurs! vains travaux! Vrais enfans que vous êtes,
" Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites!
" Dégoûté justement de tout ce que je voi,
" Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.
" Je demande, et saisis avec un cœur avide,
" Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide,
" Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
" Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés.
" L'estime des mortels flatte peu mon envie.
" J'évite leurs regards, et leur cache ma vie.
" Que mes jours pleins de calme, et de sérénité,
" Coulent dans le silence et dans l'obscurité:
" Ce jour même des miens est le dernier peut-être:
" Trop connu de la terre, on meurt sans se connoître.
" Je l'attends cette mort sans crainte ni désir:
" Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir,
" L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
" Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre."
Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi! je trouve partout la morale cruelle.
Catule m'y ramène, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout, et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces écrits dont j'étois amoureux,
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible?

Le même.

§ 81. *Vers dorés des Pythagoriciens.*

Craindre, adorer les dieux, c'est la première loi.
Revère du serment l'irrévocable foi.
Bienfaiteur des humains, les héros et les sages
Des cœurs reconnoissans exigent les hommages.
Sois parent serviable et fils respectueux,
Que ton meilleur ami soit le plus vertueux;
Défère à des conseils modérés, salutaires;
Ne romps point l'amitié pour des fautes légères.
Autant que tu le peux, observe ce devoir,
Et tu le peux toujours si tu sais le vouloir.
Aux sens, aux passions commande avec empire.
Dompte les mouvemens que la colère inspire;
Surmonte le sommeil, crains la table et l'amour;
Ne fais rien qui ne puisse éclater au grand jour,
Rien que blesse en secret ton respect pour toi-même.
Que l'exacte équité soit ta règle suprême,
Que la raison t'apprenne en tous temps, en tous lieux,
A juger par ses lois comme à voir par ses yeux;
A n'oublier jamais dans tes jours peu durables,
Que les plaisirs sont courts, les grandeurs périssables,
Que nos biens sont en butte aux caprices du sort,
Et qu'il n'est rien pour nous de certain que la mort.
Accepte sans murmure, et souffre avec courage,
La portion de maux qui t'échoit en partage.
Cherche à les adoucir et crois que le destin
Ne livre point le juste à des malheurs sans fin.

Distingue les discours qui sont faits pour instruire,
De ceux dont l'art brillant n'est propre qu'à séduire.
Garde-toi d'admirer leurs dangereux défauts;
Mais profite du vrai, sans t'irriter du faux.
Dans le meilleur parti, malgré l'effort contraire,
Que ton choix décidé constamment persévère.
Délibère long-temps, consulte avant d'agir,
Si de tes actions tu ne veux pas rougir.
Malheureux qui trop tard connoît son imprudence!
Préviens les repentirs de l'inexpérience,
Et laissant les objets que tu ne saurois voir,
N'apprends pour être heureux, que ce qu'on peut savoir.
De ton corps avec soin ménage les services.
Sois sobre en tes repas comme en tes exercices;
Tu préviendras ainsi les maux et la douleur.
Dans tes foyers sans luxe, habités par l'honneur,
Que la propreté règne avec la modestie;
Trop de faste révolte, il excite l'envie.
La sordide avarice engendre le mépris;
Évite en tout l'excès; nul bonheur qu'à ce prix.
Avant que le sommeil te ferme la paupière
Sur tes heures du jour porte un regard sévère.
Ce jour que je finis, comment l'ai-je employé?
Quel devoir ai-je enfreint? quel autre ai-je oublié?
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? sonde aussi tes pensées.
Tes actions ainsi devant toi retracées,
Répandront dans ton cœur la joie ou les regrets,
Et tu seras jugé par tes propres arrêts.
Cette heureuse habitude affermira ton âme
Dans les saintes vertus dont le désir t'enflamme.
Ne fais, n'entreprends rien sans invoquer les dieux,
Tu sauras, éclairé d'un rayon précieux,
Que les êtres divins et la race mortelle
Sont distincts, mais liés par la chaîne éternelle,
Et qu'enfin la nature en ce vaste univers,
Est la même partout sous des aspects divers,
Apprends par cette étude, et jamais ne l'oublie,
Qu'espérer l'impossible est orgueil ou folie.
De ses propres revers l'homme est souvent l'auteur.
Les dieux à ses côtés ont placé le bonheur;
Il le voit et le suit, court après des chimères,
Et s'obstine à serrer le nœud de ses misères.
Peu savent le briser. Infortunés mortels!
Vous roulez au hasard parmi des maux cruels.
La révolte du cœur avec nous prit naissance;
Il faut sans l'irriter la réduire au silence.
Grand Dieu! que de malheurs épargnés aux humains,
S'ils connoissoient leur être et tes sages desseins.
Mais pour toi, prends courage, et dans ton origine
Distingue mieux les traits de l'essence divine.
Écoute la nature, elle parle, et sa voix,
Par des signes sacrés fait connoître ses lois.
Instruit par elle, exempt de nos divers caprices,
Tu fouleras aux pieds les erreurs et les vices;
Et lorsqu'un jour la mort dissoudra ce limon
Qui formoit pour ton âme une obscure prison,
Sur un char éclatant, conduit par la sagesse,
Loin du triste séjour de l'humaine foiblesse,
Tu rejoindras ta sphère et monteras aux cieux,
Impassible, immortel et pur comme les dieux.

Le Franc de Pompignan.

§ 82. *Prière de Cléante.*

Cette prière, morceau précieux de l'antiquité, nous a été conservée par Scobée. Qu'on ôte le nom de Jupiter, et tout chrétien pourra dire cette prière.

Immortel, adoré sous tant de noms divers,
Père de la nature et roi de l'univers,
C'est Toi que je salue, être par qui nous sommes;
Qui vois en nous ta race, et qui permets aux hommes,
A ces foibles mortels rampant dans ces bas lieux,
De T'adresser leur hymne, et de lever leur yeux
Jusqu'à Toi, dont le bras, sur les têtes coupables
Fais voler, quand Tu veux, tes foudres redoutables.
L'esprit qui tout anime, esprit dont tout dépend,
Qui se mêlant partout, en tout lieu se répand,
Est dirigé par Toi, grand Dieu; c'est donc Toi-même.
De la terre et du ciel modérateur suprême,
Donateur de tous biens, digne objet de nos chants,
Qui fais tout, excepté ce que font les méchans;
Mais Tu sais bien remettre, ô puissance efficace!
L'ordre dans le désordre, et tout rentre à sa place.
Les méchans troublent seuls cet ordre harmonieux.
Malheureux! cependant ils veulent être heureux.
Comment le seront-ils? lorsque loin de T'entendre
Par tant de passions ils se laissent surprendre,
Ou par la volupté mollement enchaînés,
Ou par l'ambition follement entraînés?
Bienfaisant Jupiter, fais tomber leurs nuages,
Daigne éclairer leur âme, afin qu'en Tes ouvrages
Ils puissent avec nous admirer Ta grandeur,
Et que Te consacrant et leur voix et leur cœur,
Ils puissent célébrer la divine sagesse,
Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse.

Racine le fils.

§ 83. *Idées des païens sensés sur les premiers chrétiens. Cette apologie est dans la bouche d'un païen.*

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait; la raison je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître;
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès, Eleusine, et la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce.
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur dieu seul excepté, toute sorte de dieux;
Tout les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisoient un dieu d'un homme;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu maître absolu de tous,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout:
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes.

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et lions aux combats, ils meurent en agneaux.

Corneille.

§ 84. *De l'homme avant et après l'établissement de la religion chrétienne.*

Qu'étoit l'homme en effet? qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la religion.
Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours:
Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut construit.
Des tes lois, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.
De l'humaine vertu reconnoissons l'écueil.
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême,
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles:
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.
Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé,
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Sitôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit, Dieu vient, il nous dit: *Aimez-moi,*
Aimez-vous: l'amour seul comprend toute ma loi.
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable;
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.
Il s'abaisse: du sein de son humilité,
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,
Et ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime,
Il se réconcilie alors avec lui-même.
Sitôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouveroit de pénible?
Les supplices, la mort, n'ont rien qui soit terrible:
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus le sang: amoureux de souffrir,
Les saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires.
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires,
Qui toujours innocens se punissent toujours.
A la virginité l'on consacre ses jours.
Le corps n'a plus d'empire, et l'âme toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,

Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause:
J'admire également Ambroise et Théodose.
A ces traits éclatans reconnoissons les fruits
Que fertile en héros l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage
Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur
Écoutons seulement le langage du cœur.
" La grandeur, ô mon Dieu, n'est pas ce qui m'enchante,
" Et jamais de trésors la soif ne me tourmente.
" Ma seule ambition est d'être tout à toi:
" Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.
" Je ne soupire point après la renommée.
" Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
" Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
" C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
" Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
" Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
" Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens:
" Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.
" Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
" Et que les yeux sur toi je t'embrasse et je meure."
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Racine le Fils.

§ 85. *La mort. Ode.*

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités; lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris, à ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent, n'est rien; ils sont comme nous sommes.
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière,
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Malherbe.

§ 86. *Rapidité du temps. Eternité.*

L'heure sonne! on la compte; elle n'est déjà plus:
L'airain n'annonce, hélas! que des momens perdus.
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille;
Et c'est la voix du temps qui frappe à mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal:
C'est elle! . . . où retrouver tant d'heures écoulées?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées:
Le seul effroi me reste et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir . . . quand je n'ai rien fini.
Où vais-je? et quelle scène a mes yeux se déploie?
Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Éternité profonde, océan sans rivage!
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi! c'est là que je cours?
L'éternité pour l'homme? . . . il vit si peu de jours.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 87. *Hymne pour le jour des morts.*

Écoute, Dieu puissant, le cri de ma douleur;
Autour de moi la mort a déployé son ombre.
De nos iniquités si tu comptois le nombre,
Qui pourroit soutenir le poids de ta fureur?

Ah! suspends tes coups redoutables;
Contre des humains misérables
Quelle haine peut t'inspirer!
Voudrois-tu foudroyer l'argile
Dont tu formas l'être fragile
Que ton souffle fit respirer?

Que l'homme est malheureux! que sa vie est cruelle!
Il naît comme la fleur, il est foulé comme elle;
Ses maux sont mille fois plus nombreux que ses jours.
Il disparoît, semblable à la vapeur légère,
Ou tel que l'ombre passagère
Qui fuit au même instant qu'elle marque son cours.

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits.
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits!

Pourquoi cet appareil de guerre et de vengeance?
Nous ne vous fuyons pas, vous nous chargez de fers.
L'aquilon furieux craint-il la résistance
De la feuille qui tombe au retour des hivers?

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits.
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits!

Hélas! ouvrez l'oreille à mes soupirs funèbres,
Et laissez-moi jouir de la douce clarté.
Assez tôt l'instant redouté
Me plongera dans les ténèbres
De la profonde éternité.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

La foudre dévore
La terre et le ciel.
Nous voyons éclore
L'effroyable aurore
Du jour éternel.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

Vengeur de nos crimes,
Où fuir? où cacher
Les tristes victimes,
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher?

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

Quels flancs proscrits m'ont donné l'être!
Quelle fatale main prit soin de me nourrir!
Dieu qui m'as condamné, pourquoi m'as-tu fait naître,
Si je dois à jamais souffrir?

Non, le désespoir offense
Un Dieu tendre et plein d'amour.
Tout annonce sa clémence;
Il attend votre retour,
Il diffère sa vengeance
Jusqu'au dernier instant de votre dernier jour.

Soit que l'astre des cieux rentré dans la carrière,
Recouvre sa splendeur;
Soit que l'ombre des nuits nous cache sa lumière,
Espérez au Seigneur.

Toujours sensible à votre hommage.
Il est de son plus bel ouvrage
Le consolateur, le soutien.
Que pour lui seul tout mortel vive;
Et ne craignez pas qu'il proscrive
Un sang racheté par le sien.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.

Que les portes éternelles
Pour vous s'ouvrent à jamais.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.

Le Franc de Pompignan.

§ 88. *Que rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu. Ode tirée du Psaume* 90.

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable
C'est dans ta force indomtable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége :
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés ;
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur ;
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel deluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblans !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglans !

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi ;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi :
Le juste est invulnérable :
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté ;
Nul obstacle ne l'arrête :
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la sagesse éternelle
J'assurerai mes secours ;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées ;
Je bénirai ses desseins :
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

J. B. Rousseau.

§ 89. *Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes. Ode tirée du Psaume* 75.

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles :
Il habite avec nous ; et ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés, qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère
Qui vous peint des trésors chimériques et vains,
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses ;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides :
Vous dévoriez déjà, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se lève ; il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élèvent pour sauver les humbles et les justes
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroît, de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice !
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi !

Ce sont là les présens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible,
Qui vous a délivrés par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence,
Et terrasse les rois.

Le même.

§ 90. *Que la Justice divine est présente à toutes nos actions. Ode tirée du Psaume 93.*

Paroissez, roi des rois ; venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances :
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie ;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger :
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble et le danger :
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours :
Du haut de la céleste voûte
Dieu n'entendra pas nos discours
Nos offenses par lui ne seront point punies ;
Il ne les verra point ; et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous ?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous !
Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes !
Et celui qui punit les rois les plus sublimes
Pour vous seuls retiendra ses coups !

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose ;
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs ;
Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère :
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi !
C'est l'asile du juste ; et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie ?
Sa fureur n'a pu s'attendrir.
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois près de périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort est infaillible ;
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits ;
Votre trône n'est point un siege
Souillé par d'injustes décrets :
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables
Qui ne font exercer leurs lois impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

J. B. Rousseau.

§ 91. *Aveuglement des hommes du siècle. Ode tirée du Psaume* 48.

Qu'aux accents de ma voix la terre se reveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre ; il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout déviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sepulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroit sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,

Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces rapports politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes:
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

Le même.

§ 92. *Vaines occupations des gens du siècle. Ode tirée d'Isaïe et de Jérémie.*

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu n'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui!
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit:
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant!

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment:
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre;
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez.

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pole
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde:
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

Racine.

§ 93. *Dispositions que l'homme doit apporter à la prière. Ode tirée du Psaume 49.*

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs:
Sa voix comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle:
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains:
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez ;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers,
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers?

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissans
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu, dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel ;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissans,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens ?

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu consultois :
Tu respirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi ;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières ;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

J. B. Rousseau.

§ 94. *Qu'il ne faut pas s'attendre au bonheur dans cette vie.*

Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels
Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels.
C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée ;
Rien n'arrête, en leur cours, leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui, des plaines de l'air descendant sur les mondes,
Y versent les malheurs ou quelques biens suspects
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux, l'influence des astres
Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir, de son urne, un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,
Si de l'énorme faux que soulève son bras,
Il moissonne, en courant, les plus vastes états ;
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs, dont notre âme est charmée.

Eh! combien sont flétris dans leur germe infecté!
Mon rapide bonheur fut à peine goûté:
Le monde le promet et jamais ne le donne:
La fortune le prête et toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre! en quel temps! en quels lieux!
La réalité fuit . . . l'ombre abuse nos yeux.
C'est la seule vertu qui le goûte et l'épure:
Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté:
Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais!
Qu'elle eût, à ma vieillesse, épargné de regrets!

Young. Imitation de Colardeau.

§ 95. *Le Temps. Ode.*

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
O temps! quel œil remonte aux sources de ton être?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encor, enseveli dans l'ombre
De cet abîme sombre,
Ton règne y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent;
Des soleils allumés les feux étincelèrent;
Tu naquis; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement: du temps sois la mesure.
Il dit à la nature:
Le temps sera pour vous; l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence; oui, l'océan des âges
Roule, au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse et me poursuit:
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue!
Et mon âme éperdue,
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages:
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées,
Partout les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, élémens, tout est sous sa puissance;
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sappe les fondemens,
Sur des ailes de feu loin du monde élancée
Mon active pensée
Plane sur les débris enfantés par le temps.

Siècles, qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler; hâtez-vous de paroître.
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée
D'une marche assurée;
J'enchaîne le présent; je lis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux, par degrés, verra tarir la source;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire;
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un foible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée;
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit?
Toi seul, tu le connois: tu lui diras d'éclore;
Mais l'univers l'ignore;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Thomas.

§ 96. *L'immortalité. Ode.*

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude,
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude,
Rien n'en sauroit fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des doux plaisirs essayons le délire;
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre,
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux
Mais quoi! déjà la rose palissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur,
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone,
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons, déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier,
L'acier rétentit sur l'acier,
L'Olympe épouvanté resonne
Des cris du vaincu, du vainqueur,
Autour de moi le sang bouillonne;
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle,
Pour commander, j'obéis à sa loi
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,

Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit, j'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède,
L'éternité qui s'avance est à toi.

Ah! que dis-je? écartons ce profane langage;
L'éternité n'admet point de partage,
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir,
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Etoit présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Hé! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est de ces vers rampant dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérans d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets, qu'aggrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?

C'est cette perspective, en grands pensers féconde,
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que les lois,
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Eternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux,
Absent de cet atome et présent dans les cieux.

Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit, ou donne des états?

Hé! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détourneroit ses yeux de ce riche tableau,
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau?

Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir, courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.

Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'étoit qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé,
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté
A l'aspect du néant se rejète en arrière?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante
Nourrit-il cette longue attente?

Non, ce n'est point un vain système;
C'est un instinct profond, vainement combattu;
Et, sans doute, l'Etre suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice, et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels?
Hé! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême!
L'homme agité d'espérance et d'effroi
Apporte ce besoin d'exister après soi
Dans l'asile du trépas même.
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux:
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas! et sa fragilité:
Et sur ces monumens, témoins de sa victoire,
Trop frêles garans de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'immortalité.

Vous seuls qu'on admire, et qu'on aime,
Vous seuls, ô mes rivaux, par un pouvoir suprême,
Dressez des monumens qui ne sont point mortels:
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne,
Votre front la reçoit, et votre main la donne;
Homère de ses dieux partagea les autels.

Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,

Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie:
Le Barde belliqueux couroit de rangs en rangs
Echauffer la jeunesse aux combats élancée.
Tyrtée embrasoit Mars de feux plus dévorans,
Et les vers foudroyans d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans! combien, dès mon enfance,
Mes imprécations ont poursuivi leur char!
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance;
J'aurois chanté Caton à l'aspect de César.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon.

Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort;
A ses vœux l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel:
Il dit au tyran: je suis libre;
Au trépas: je suis immortel.
Allez; portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendoient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale;
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru;
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire;
Caton triomphe seul, César a disparu.

Que dis-je? enfans bannis d'une terre chérie,
François, que vos vertus triomphent mieux du sort!
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort:
Plus courageux vous supportez la vie;
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux?
Ah! la Foi vous promet le prix de tant de peines;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence, et libres dans les chaînes;
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc de l'homme impie, exécrable maxime,
Qui, sur ces deux appuis ébranlez le devoir!
Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime;
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi par un accord sublime,
La céleste immortalité
S'élance d'un vol unanime
Avec sa sœur la sage Liberté.

Et vous, vous que mon cœur adore
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour?
Non: Si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore
Nous nous retrouverons dans un autre séjour.
O, mes amis, nous nous verrons encore!
Qu'en nous reconnoissant nous serons attendris!
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié;
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie, et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs,
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne,
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime,
Laissez là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux;
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

L'Abbé de Lille.

§ 97. *Récompense de la Vertu. Punition du crime.*

Heureux l'homme que dans leur piége
Les méchans n'ont point fait tomber,
Qui souffre en paix, sans succomber
Au conseil pervers qui l'assiége;
Et qui fidèle à son devoir,
Dans la chaire où le crime siége,
Eut toujours horreur de s'asseoir.

Plein du zèle qui le dévore,
Inébranlable dans sa foi,
Sans cesse il médite la loi
Du Dieu bienfaisant qu'il adore;
De cet objet délicieux
La nuit sombre, l'humide aurore
Ne détournent jamais ses yeux.

Tel un arbre que la nature
Plaça sur le courant des eaux,
Ne redoute pour ses rameaux
Ni l'aquilon ni la froidure:
Dans son temps il donne des fruits,
Sous une éternelle verdure,
Par la main de Dieu reproduits.

Tes jours, race impie et perfide,
Tes jours ne coulent point ainsi;
Leur éclat bientôt obscurci
S'éteint dans leur course rapide:
Comme on voit en un jour brûlant,
Les vils débris du chaume aride
S'évanouir au gré du vent.

Mais le juste dans sa carrière
Se prépare un bonheur sans fin.
Le pécheur du séjour divin
Ne verra jamais la lumière;
Et mille foudres allumés
Brûleront jusqu'à la poussière
Où ses pas furent imprimés.

Le Franc de Pompignan.

§ 98. *Jugement dernier.*

Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse:
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé:
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé:
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés:
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés:
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.

Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix.
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ébloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissemens.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourmens,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du ciel ils n'ont connu les dons!)
Y sont précipités ainsi que les Catons?
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence:
Quand le pâle Bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que contre soi bizarrement cruel
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris le Musulman regrète
Le paradis charmant promis par son prophète,
Et loin des voluptés qu'attendoit son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul, ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

Racine le fils.

§ 99. *Le Jugement dernier. Ode.*

" Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus?
" Justes, vous avez dit: Dieu nous protége en père;
" Et partout opprimés vous rampez abattus
" Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
" Implorez ce Dieu défenseur;
" En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance:
" Est-il aveugle ou sourd? Est-il d'intelligence
" Avec l'impie et l'oppresseur?

" Méchans, suspendez vos blasphêmes;
" Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
" Il nous frappe, il est vrai, mais sans juger ses lois,
" Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
" Ce soleil témoin de nos pleurs,
" Amène à pas pressés le jour de sa justice.
" Dieu nous paiera de nos douleurs:
" Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

" Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
" Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
" L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
" Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes,

" Et c'est-là ce Dieu généreux !
" Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille ?
" Allez, imitez-nous, et tandis qu'il sommeille,
" Soyez coupables, mais heureux."

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés,
Et sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'univers ?

L'océan révolté, loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait, l'Éternel trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde,
Où loin des yeux de l'homme, il s'étoit reposé ;
Il a paru; c'est lui : son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal :
Ici, perdent leur prix l'or et le diadême ;
Ici, l'homme à l'homme est égal.
Ici, la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats ;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous âmes des morts ;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent
Pâles et sécouant la cendre des tombeaux.

O Sion, ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu, s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel, qui pourroit compter le nombre des coupables !
Ici, près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquoient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher ? L'œil vengeur vous poursuit
Vous brigands, jadis rois, ici sans diadême :
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans, les jours de la clémence
Sont enfin retranchés
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :

Son Dieu dort-il? répondez-nous.
Vous pleurez? vains regrets! Ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfans doivent-ils connoître la terreur,
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfans! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables,
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parloit; ses accens redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là, tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amans, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions des méchans, honteux de se connoître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connoît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Gilbert.

§ 100. *Tableau du Jugement dernier.*

Terre, Cieux, rentrez dans la nuit,
Les décrets divins s'accomplissent;
Le Seigneur vient, le temps s'enfuit,
L'éternité commence, et les siècles finissent.
L'austère vengeance de Dieu
Par les torrens du ciel purifia le monde;
Mais l'ouvrage imparfait de l'onde
Doit être achevé par le feu.

De la nature entière
Les ressorts ne sont plus liés
Par leur chaîne première.
Les anges effrayés
Quittent les globes de lumière
A leur soin confiés.

Les monts se renversent
Dans le sein des flots;
Les vents se dispersent

Sur les vastes eaux :
Les ondes se percent
Des chemins nouveaux.
Les tonnerres grondent,

Quels embrasemens !
Les cieux dissous fondent :
Leurs écoulemens
Allument, confondent,
Tous les élémens.

Au monde entier Dieu fait la guerre :
Sur la foudre et les vents son char parcourt les airs.
Après un déluge d'éclairs,
Il ensevelit son tonnerre
Dans les débris de l'univers,
Et dans les cendres de la terre.

Quel silence ! quelle terreur !
La nature n'est plus qu'un spectacle d'horreur.

Mais déjà la trompette sonne
La mort accourt au tribunal.
Tout tremble à cet affreux signal,
Et le juste même en frissonne.

Sortez des bras de la mort,
Ranimez-vous, cendres éteintes ;
Ce jour d'allégresse et de plaintes
Confirme enfin votre sort.

Quels soudains rayons de lumière !
Quel bruit ! quels prodiges nouveaux
Les morts dépouillent leurs lambeaux !
Les ossemens et la poussière
S'élèvent du sein des tombeaux.

Le fils de l'homme, dans sa gloire,
Brise les chaînes du trépas ;
Gage auguste de sa victoire,
La croix brille devant ses pas.

Tombez grandeurs passagères,
Disparoissez, titres vains.
Conquérans et souverains,
Renoncez à vos chimères ;
Rentrez, tyrans de vos frères,
Dans la foule des humains.

Triste éternité de supplices,
Tu vas donc commencer ton cours.
Bonheur des saints, pures délices,
Commencez pour durer toujours.

Triomphez, puissance éternelle,
Un monde plus parfait sort des mains du Seigneur.
Un plus beau ciel éclaire une terre plus belle ;
Habitons à jamais la demeure nouvelle
De la justice et du bonheur.

Le Franc de Pompignan.

§ 101. *Misère des reprouvés. Félicité des élus. Ode tirée du Psaume 96.*

Peuples, élevez vos concerts;
Poussez des cris de joie et des chants de victoire;
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.

La justice et la vérité
Servent de fondemens à son trône terrible;
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans,
Font luire devant lui leur flamme étincelante;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées:
Les monts, fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles,
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle les destinées:
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice:
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables:
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance;
Et, par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

J. B. Rousseau.

§ 102. *Eloge de la Sagesse.*

C'est à vous que je parle, humains, écoutez-moi :
Ecoutez les conseils et d'un père et d'un roi.
Observez les devoirs que ce roi vous enseigne,
Sur vous comme sur lui que la vérité règne.
D'une doctrine impie abjurez les erreurs ;
Ouvrez à la sagesse et vos yeux et vos cœurs ;
De l'Etre souverain c'est la fille éternelle :
Hommes simples, mais purs, vous êtes faits pour elle.
Et vous qu'elle recherche, et qui la réprouvez,
Connoissez mieux son prix, ingrats, si vous pouvez.
L'or a moins de valeur ; tous vos désirs ensemble
Ne concevront jamais d'objet qui lui ressemble.
Elle inspire aux mortels la crainte du Seigneur,
Déteste le mensonge et tout discours trompeur ;
Rend la grandeur modeste, et, malgré l'opulence,
Ecarte loin de nous l'orgueil et l'insolence.

La sagesse est le bras, l'œil et l'âme des rois.
A ses enseignemens s'ils conforment leurs lois,
Si par eux la justice est toujours révérée,
Ils sont puissans, chéris, leur mémoire est sacrée.
Un insensé qui règne est un monstre cruel ;
Un sage sur le trône est un présent du ciel.

O sagesse, ô rayon de la suprême essence,
Que mon cœur nuit et jour vers ta clarté s'élance ;
Qu'il y puise ces biens si doux, si précieux,
Que nous cherchons en vain dans ces terrestres lieux ;
Ces biens faits pour l'esclave autant que pour le maître
Et toujours accordés à qui sait les connoître.
O sagesse, tu veux que mes trop foibles sons
Servent ici d'organe à tes hautes leçons.
Fils des hommes, sa voix m'invite et vous appelle.

Mes trésors sont ouverts, accourez, vous dit-elle ;
Les fruits de mes jardins ne croissent point ailleurs.
Des mortels dangereux vous offriront les leurs ;
Craignez de vous méprendre : il est tant de faux sages.
Compagne du Seigneur, j'étois avant les âges.
Je marchois devant lui, quand porté sur les flots,
Il en couvroit la face et parloit au chaos.
Je posois avec lui les fondemens du monde ;
Je séparois les cieux des abîmes de l'onde ;
Je conduisois sa main lorsqu'il pesoit les airs,
Qu'il décrivoit l'enceinte et les bornes des mers,
Qu'il donnoit l'équilibre aux fleuves, aux fontaines,
Qu'il élevoit les monts, qu'il étendoit les plaines,
Qu'il fécondoit la terre et qu'il peuploit les eaux ;
J'étois devant ses yeux, j'arrangeois ses travaux,
Quand il dit aux saisons de partager l'année ;
Quand des êtres divers réglant la destinée,
A tout dans la nature il assigna son lieu,
Et que l'homme naquit pour ressembler à Dieu.

Moi seule du Seigneur je connoissois la voie.
Au milieu des humains je tressaillois de joie ;
Je les voulois prudens, je les voulois heureux ;
J'aimois à les instruire, et c'étoient là mes jeux.
Écoutez donc, mortels, la mère la plus tendre.
Profitez des momens où vous pouvez l'entendre ;
Elle exige des soins et des vœux assidus :
Ses bienfaits méprisés sont pour jamais perdus.
Que servent les remords que sa fuite nous laisse ?

Heureux l'homme qui veille aux pieds de la sagesse,
Qui l'écoute en silence, et qui grave en son cœur
Les préceptes divins, sources du vrai bonheur.
Celui qui me possède a recouvré la vie;
De plaisirs éternels sa fin sera suivie.
De mes blasphémateurs je briserai l'effort,
Et quiconque me hait n'aime enfin que la mort.

Le Franc de Pompignan.

§ 103. *Passions illégitimes, tendresse conjugale.*

Malheureux, où t'entraîne un penchant criminel?
Dans ses vases dorés il t'abreuve de fiel.
Apprends mieux à connoître une femme adultère;
Le fer est moins tranchant, l'absynthe est moins amère.
Tu livres dans ses mains ton honneur et ton sort;
Tu languis à ses pieds, ils mènent à la mort:
C'est le terme où conduit une indigne tendresse.
Je plaindrois moins ton cœur dans sa lâche foiblesse,
Si de tes citoyens défiant le mépris,
Pour une courtisane il se montroit épris.
En proie à des amans illustres ou vulgaires,
Elle n'offre à leurs feux que des feux mercenaires;
Mais son crime se borne à ce honteux profit:
La soif du gain l'enflamme, et ce gain lui suffit.
Il faut d'autres objets à l'épouse infidèle;
Devoir, décence, honneur, rien n'est sacré pour elle.
Dans son âme à la fois naissent tous les désirs,
Tous les crimes, s'il faut, servent à ses plaisirs;
A son ignominie elle joint l'insolence,
Au sein de la mollesse assouvit sa vengeance,
En jouit, et d'un front qui ne pâlit jamais,
En ordonnant des jeux commande des forfaits.

Je sais, foible mortel, jouet de ses caprices,
Quel piége t'a conduit dans ces tristes délices.
Tu n'as pu résister aux flammes d'un regard,
Aux douceurs de la voix, aux prestiges de l'art.
" Approchez, disoit-elle, entrez sous ces portiques:
" Admirez ce palais, ces lambris magnifiques;
" L'Egypte m'a fourni les tissus précieux,
" Dont ces murs sont couverts, et qui charment les yeux.
" Que ces berceaux sont frais, et que la nuit est belle!
" Des fleurs de mes jardins le parfum vous appelle;
" C'est l'encens du plaisir, et de la volupté.
" Entrez, ne quittez plus cet asile enchanté:
" Mon époux est absent; peu touché de mes peines,
" Il me fuit, il parcourt des régions lointaines,
" Il me force, l'ingrat . . ." A ce discours trompeurs,
L'amour blesse, attendrit et dévore ton cœur.
Et tu ne sais donc pas que pour le même usage
Plus d'une fois sa bouche employa ce langage;
Que d'autres avant toi, tombés à ses genoux,
Ont goûté ses faveurs, éprouvé ses dégoûts;
Que si le plus doux miel de sa bouche distille,
L'atteinte du poison n'en est que plus subtile;
Qu'elle brille à tes yeux d'un éclat emprunté,
Que tout est faux en elle, et même sa beauté?
Ah! brise enfin tes nœuds, et sors du précipice.

Et toi, mon fils, et toi qu'au sein de la justice
J'ai pris soin d'élever dans la loi du Seigneur,
Toi que j'ai tant instruit des devoirs de l'honneur,
De ce lâche mortel ne suis jamais l'exemple;
Ton corps, du Dieu vivant est l'ouvrage et le temple.

Crains, si tu n'es docile à mes conseils secrets,
Qu'ils n'augmentent un jour ta honte et tes regrets,
Et que du désespoir, fruit impuissant du crime,
Dans tes derniers momens tu ne sois la victime.
Eh pourquoi, diras-tu, n'ai-je point écouté
La voix de mes amis et de la vérité?
J'ai fui l'instruction, j'ai ri de la sagesse;
J'ai tout sacrifié, fortune, honneur, jeunesse:
O Ciel! et je n'emporte, en tombant chez les morts,
Que le vain repentir, l'opprobre et les remords.

Non, mon fils, jouis mieux des beaux jours qui te restent;
Renonce aux voluptés que les sages détestent.
Bois des eaux de la source, et ne va point ailleurs,
D'une soif adultère éteindre les ardeurs.
Le ciel mit dans tes bras l'épouse la plus pure;
Elle tient ses attraits des mains de la nature;
Son cœur est sans détour, son esprit est sans fard;
Elle a le don de plaire, elle en méprise l'art.
Chaque jour la retrouve et plus tendre, et plus belle.
Telle est dans ses transports la simple tourterelle,
Satisfais, tu le dois, ses innocens désirs,
Et ta félicité naîtra de ses plaisirs.
De guirlandes de fleurs elle a tissu tes chaînes;
Compagne de ton sort elle adoucit tes peines:
Tu dors à ses côtés d'un tranquille sommeil;
Elle est dans les revers ton appui, ton conseil,
Et dans ce cœur sensible où le tien se déploie,
Tu verses tes douleurs, ou tu répands ta joie.
De précieux enfans, gages de vos amours,
Deviendront le soutien, le charme de vos jours.
Ils auront les vertus et l'âme de leur père;
Et rendus par vos soins, dignes de leurs aïeux,
Quand une mort paisible aura fermé vos yeux,
Sous des traits, sous des noms chéris de la patrie,
Ils sauront aux humains retracer votre vie.
Ainsi finit le sort de deux tendres époux.
Trop parfaite union dont les nœuds sont si doux,
Société sacrée à qui tout rend hommage,
Du céleste bonheur vous seule êtes l'image:
Vous seule au rang divin élevez les mortels.
Respecte donc, mon fils, des nœuds tant solennels;
Qu'ils fassent ici-bas et ta force et ta gloire.
Remporte sur tes sens une entière victoire.
L'homme a dans ses devoirs l'objet de tous ses vœux;
Plus il leur est fidèle, et plus il est heureux.
La vertu fut toujours la volupté suprême.
Interroge le vice, il te dira lui-même
Qu'il connut le plaisir, mais jamais le bonheur:
Il n'en est point, mon fils, pour qui vit sans honneur.

Le Franc de Pompignan.

§ 104. *Du riche pauvre et du pauvre riche. Bon et mauvais usage des richesses.*

Que l'homme juge mal, si le ciel ne l'inspire,
Et des maux qu'il redoute, et des biens qu'il désire!
Il prodigue sans choix l'estime ou le mépris.
Toujours d'un faux éclat serez-vous donc épris,
Cœurs aveugles! Pesez au poids de la sagesse
L'opulence réelle et la fausse richesse.
Le riche est quelquefois pauvre au milieu de l'or,
Et l'indigence même est souvent un trésor.

Le pauvre est à l'abri des complots de l'envie;
D'implacables soldats n'attaquent point sa vie:
Il rit de l'exacteur, et sous ces humbles toits
Le fisc n'enlève rien pour les palais des rois.
Long-temps jeune, il possède encor dans sa vieillesse,
La force et la santé que détruit la mollesse,
Les vices à ses pieds expirent abattus:
Il n'a point de trésors, mais il a des vertus.

Le riche est le jouet de sa propre fortune;
C'est un tyran cruel dont le joug l'importune.
Tourmenté de désirs, de besoins déchiré,
De rivaux, de jaloux, d'ennemis entouré,
Ses biens sont au pillage, et ses jours à l'enchère;
Son bonheur est plus triste encor que la misère.
Lui-même il se déchire, et devient tour à tour,
De son cœur inquiet, la proie et le vautour.

Trop heureux le mortel dont l'activité sage
Agrandit lentement un modique héritage,
Et ne surmonte enfin sa médiocrité
Qu'à force d'industrie et de sobriété.
Il garde sans remords ce qu'il gagna sans crime.
Sa fortune est durable autant que légitime;
Elle passe aux neveux du fortuné vieillard.
Tandis que les enfans du crime et du hasard,
Ces hommes sans pitié que les pleurs endurcisent,
Et que les maux publics en un jour enrichissent,
Dépouillés tout à coup d'un éclat passager,
Ne sortent du néant que pour s'y replonger;
Semblables aux torrens dont la farge et les ondes
Ravageoient avec bruit des campagnes fécondes,
Et qui formés soudain, mais plus vite écoulés,
Se perdent dans les champs qu'ils avoient désolés.

Je déplore l'erreur où ton orgueil te livre,
Riche voluptueux que l'abondance enivre!
Crédule autant que vain, tu prends pour des amis
Ces convives nombreux dans tes festins admis,
Ces grands toujours si bas que l'honneur désavoue,
Ce flatteur qui te hait, te méprise et te loue.
Perfide empressement de ce peuple moqueur!
Ils dévorent tes biens, ils perceroient ton cœur.
L'amitié ne se plaît que sous des toits modestes,
Lieux exempts de discorde et de soupçons funestes,
Asile où dans les bras de la frugalité
Règnent la confiance et la sincérité.
Détestable intérêt, auteur de nos misères,
Et qui te plais surtout à diviser les frères,
C'est toi qui des amis romps souvent les liens;
Quand le riche en acquiert, le pauvre perd les siens.

Que sert à l'insensé l'éclat de sa richesse?
Ce n'est point à prix d'or que se vend la sagesse.
Que dis-je! Est-ce pour lui qu'elle auroit des appas!
C'est un bien trop stérile, et qu'il ne cherche pas.
Plein de ses passions, il ne connoît, il n'aime
Que ses goûts, ses plaisirs, sa fortune et lui-même.
Posséder, acquérir, c'est sa vertu, son art;
Il fait de ses trésors son temple et son rempart:
C'est un mur qui l'entoure, où malgré son audace,
Le souffle des revers l'accable et le terrasse.
Plus une tour s'élève et s'approche des cieux,
Plus sa chute soudaine est terrible à nos yeux.

O riches de la terre! eh! pourquoi l'indigence
Voit-elle avec horreur votre altière opulence?
De vos propres faveurs, cruels, vous abusez.
Vous secourez le pauvre et le tyrannisez.
De son dur bienfaiteur l'aspect le décourage.
Malheur à tout mortel que votre main soulage.
Que vos plus doux regards sont encor rebutans!
Et que vous vendez cher vos bienfaits insultans!

Rendre aimable ses dons est une vertu rare
Que le ciel ne fit point pour le cœur d'un avare.
Il est plus rare encor, aux yeux de l'équité,
De s'enrichir sans crime, ou bien sans lâcheté.
Fouillez des publicains les archives impures,
Les traités frauduleux, les manœuvres obscures,
Un autre en frémiroit: ce sont là de leurs jeux.
Pour arriver au terme où s'élancent leurs vœux,
Il est peu de chemins frayés par la justice;
Tantôt c'est violence, et tantôt artifice.
Pourvu que l'or abonde au gré de leurs desseins,
Il n'importe la source où le puisent leurs mains.

Quels barbares mortels par de secrètes routes,
Loin des regards du peuple ont conduit sous ces voûtes,
La dépouille des champs, seul espoir du besoin?
Laissez à la fourmi ce misérable soin,
Homme, amassez pour l'homme, et qu'un secours inique
N'aggrave point ainsi la pauvreté publique.
Tous ces monceaux de grains, ces fruits que vous cachez,
Ne sont pas des métaux de l'abîme arrachés,
Qui de leur possesseur devenus le supplice,
Soient dans la terre encor remis par l'avarice.
C'est un dépôt commun, l'aliment des humains,
La sueur de leur front, le travail de leurs mains;
Un bien que la nature à ses enfans étale,
Le seul que sa bonté, sagement libérale,
Sur la face du monde a répandu sans choix:
Subsistance du peuple, et des grands et des rois,
Celui qui la prodigue en des jours de misère,
N'en devient que plus riche, et du pauvre est le père.
L'homme qui la captive et ne lui rend l'essor
Que pour en augmenter son infâme trésor,
S'appauvrit à son tour quand ses granges s'emplissent,
Et marche environné de voix qui le maudissent.

Riches, soyez humains, tendres et généreux.
Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux?
C'est le plaisir du juste, et c'est le digne usage
Des fragiles trésors qu'il reçut en partage.
Il prospère, il jouit des bienfaits qu'il répand;
Vainqueur de l'envieux, cet ennemi rampant,
Il entend sans effroi, gronder loin de ses traces,
Les foudres de la cour et le vent des disgrâces.

Tels ces arbres heureux et du ciel protégés
Que l'humide aquilon n'a jamais outragés,
Conservent la fraîcheur de leur feuille odorante
Quand sous de noirs frimas la terre est expirante;
Étendent leurs rameaux, et parmi les hivers,
Poussent encor des fleurs, et de fruits sont couverts.

Le Franc de Pompignan.

§ 105. *Vie laborieuse et champêtre, agriculture, économie; éloge de la femme forte.*

Heureux qui de ses mains cultive les sillons
Où son champêtre aïeul planta ses pavillons,
Qui demande à la terre un tribut légitime,
Pour nourrir les mortels l'épuise et la ranime,
Et par l'utile effort d'un soin toujours nouveau,
En devient l'économe, et non pas le fardeau.
Digne que la nature équitable et féconde
A tant d'activité par ses bienfaits réponde,
Tantôt dans ses guérets, tantôt dans son bercail,
Il rend hommage au ciel des fruits de son travail.

C'est ainsi qu'il remplit la loi de sa naissance;
Tandis que de ce riche au sein de l'opulence,
Les sens dans le repos sont presque anéantis,
Par le sommeil du cœur ses yeux appesantis,
N'ont pour les biens réels, pour le bonheur solide
Qu'une vue incertaine, et qu'un regard stupide.
De palais en palais mollement transporté,
Du pauvre en vain suivi, de flatteurs escorté,
Il ignore les soins, la peine et l'industrie;
Et sa main qui jamais ne servit la patrie,
Laisse écouler son or par cent canaux ouverts,
Dans l'abîme du luxe et des plaisirs pervers:
Cet or, dont il pourroit finir tant de misères,
Soulager les besoins et les maux de ses frères:
Cet or, fléau du monde et de l'humanité,
Quand il ne sert qu'au faste et qu'à la volupté.

De ces biens corrompus rejète au loin l'usage,
Mon fils, je t'offre ici les seuls trésors du sage,
Les seuls dont la beauté mérite nos regards;
Dans les bois, dans les champs ces trésors sont épars;
Ils germent sous nos pieds, nos mains les font éclore:
Il ne leur faut souvent qu'un beau jour, qu'une aurore,
Qu'un ciel pur, ou rempli de fécondes vapeurs,
Qu'une douce rosée, ou de vives chaleurs.
Des épis verdoyans, des moissons qui jaunissent,
Des arbres entourés d'eaux qui les rafraîchissent,
Des coteaux qu'embellit la pourpre des raisins,
Des vergers, des hameaux l'un de l'autre voisins,
Des enclos possédés sans crime et sans querelle,
Des foyers pleins de joie, une paix éternelle:
Tel est l'asile unique où la main du Seigneur
A fixé la vertu, la concorde et l'honneur.

Que ce spectacle est riche, et qu'il a droit de plaire
A tout cœur dégagé d'un intérêt vulgaire!
Tourne vers ces objets et tes vœux, et tes soins;
Ils suffiront, mon fils, à tes divers besoins.
La nature t'appelle et t'ouvre son école;
Dans ses productions consulte sa parole,
Consulte-la toujours et songe que sa voix
Est le conseil de l'homme et la mère des lois.

Apprends de cette mère, apprends, enfant docile,
A mériter ses dons par un service utile.
Du mortel qui les cherche ils suivent les désirs.
Le paresseux languit dans ses honteux loisirs;
J'ai vu sa vigne inculte, et ses champs pleins d'épines;
Leur enceinte crouloit et tomboit en ruines;
Brûlés par les chaleurs, transis par les frimas,

Ses enfans presque nus se traînent sur ses pas.
Sous ces toits délabrés où la faim le tourmente,
Sa misère s'accroît, et sa paresse augmente,
Son état m'a touché, ses fautes m'ont instruit.

Et toi, de mes leçons qui recueilles le fruit,
Laborieux mortel, sers d'exemple à tes frères ;
Pour labourer ton champ, prends le soc de tes pères.
Spectateur assidu de la terre et des cieux,
Pénètre les secrets qu'ils cachent à tes yeux.
Observe le retour, le déclin de l'année,
Le cercle où du soleil la course est enchaînée,
L'inconstance des vents, les temps et les saisons,
Et leur vicissitude et leurs combinaisons,
L'influence de l'air, et le pouvoir de l'onde ;
De ce livre animé que l'étude est féconde !
Il est toujours ouvert pour le cultivateur :
Il sert au philosophe autant qu'au laboureur.
Tout homme eut le travail et la terre en partage.
Il n'est rien d'infertile, il n'est rien de sauvage ;
Si tu sais avec art ménager les terrains ;
Ici fleurit la vigne et là germent les grains.
Ce terroir produira des plantes salutaires :
Cet espace est marqué pour des bois solitaires ;
De ces prés où tes mains ont creusé des canaux,
Déjà l'herbage est mûr, et n'attend que la faux.
Ainsi donc tous les biens qu'enfante la nature,
Seront en divers temps le prix de ta culture.

Des fleuves, des ruisseaux que les bords soient peuplés
De troupeaux différens toujours renouvelés.
Qu'ils connoissent ta voix, le son de ta musette ;
Des paisibles sujets conduits par sa houlette,
Tout pasteur vigilant sait le nombre et les noms.
Content de leur amour, satisfait de leurs dons,
Sur ce peuple soumis tu règneras sans armes ;
Ses innocens tributs ne coûtent point de larmes :
C'est du lait, des toisons, richesse des pasteurs,
Et dont l'abus jamais ne corrompit les mœurs.

Possède-la, mon fils, et dans sa jouissance
De ton cœur vertueux affermis l'innocence.
Mais un bien doit encor exciter tes désirs,
Un bien qui met le comble au bonheur, aux plaisirs,
Un bien si précieux que ton auteur suprême,
Pour le rendre plus doux l'a tiré de toi-même :
Une compagne enfin, qui, digne de ton choix,
D'une épouse fidèle exerce tous les droits,
Et qui t'offre sans cesse, en retour de ta flamme,
Moins les attraits du corps que les beautés de l'âme.

Confie à son amour tes dociles enfans ;
Qu'elle règne aux foyers comme toi dans les champs.
C'est là que sa prudence accroît ton héritage.
Entre tes serviteurs qu'elle seule partage
Les fuseaux, la navette et les divers emplois
Qu'au sein de ta famille établiront ses lois.
Quand des feux du matin l'univers se colore,
Son visage aussi pur, aussi frais que l'aurore,
Écarte le sommeil, bannit l'oisiveté,
Ranime le travail que soutient sa gaîté.
Les arts à ses leçons avec zèle obéissent :
Par ses mains cultivés tous les arts l'enrichissent ?
Vainqueur de la tempête, un vaisseau chargé d'or,
Du maître qui l'attend remplit moins le trésor.

La rigueur des hivers, ni la disette affreuse
Ne pénètrent jamais dans sa retraite heureuse :
De l'orphelin, du pauvre, en leur calamité,
Elle calme la faim, couvre la nudité.
L'indigence en ce lieu n'est jamais importune ;
C'est un asile ouvert aux cris de l'infortune :
Un séjour où chacun goûte et voit sans ennui
Sa félicité propre, et le bonheur d'autrui.

Et tels sont les travaux, les succès d'une femme
Qu'un zèle bienfaisant éclaire, instruit, enflamme.
O des faveurs du ciel rare et modeste emploi !
Femme forte, quel homme est comparable à toi !
Quel homme accomplit mieux le précepte suprême
De chérir les humains à l'égal de soi-même !
Femme heureuse ! ses jours au monde précieux,
Sont loués sur la terre et bénis dans les cieux.
L'innocente candeur dans sa bouche réside ;
A tous ses entretiens la charité préside ;
Que de voix à l'envi consacrent ses bienfaits !
Que de cœurs subjugués par ses chastes attraits !
Son époux est brillant des rayons de sa gloire,
Et ses enfans devront leur lustre à sa mémoire.

Que pour d'autres le marbre entassé jusqu'aux cieux,
Apprenne à l'univers leurs titres glorieux ;
L'artisan secouru, la pauvreté bannie,
Ses serviteurs heureux, et sa famille unie,
Des fils dont elle-même a formé la raison,
C'est dans ces monumens qu'elle aime à voir son nom :
C'est là qu'il se conserve, et qu'honoré des sages,
Il triomphe à la fois de l'envie et des âges.

O crainte du Seigneur, tu règles tous ses pas,
Tu répands ses trésors, tu défends ses appas ;
Le monde rend hommage à sa conduite austère :
Tout corrompu qu'il est, c'est un juge sévère,
Qui déteste et méprise, en dépit des flatteurs,
Les biens sans les vertus, la beauté sans les mœurs.

Le Franc de Pompignan.

§ 106. *Rois et sujets.*

Le pouvoir paternel, l'autorité suprême
Sont des droits emanés du Créateur lui-même.
Dieu sur la même tête unit leur double loi ;
Qui fit le premier père a fait le premier roi.

Le premier qui du sceptre exerça la puissance,
N'avoit que ses enfans sous son obéissance.
Les enfans à leur tour, dans ce chef révéré,
Obéissoient à Dieu qui l'avoit consacré.
Dans ces nœuds que forma la sagesse divine,
Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine ;
Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.
Vous que régit un maître, et vous qui commandez,
Conservez à jamais de si doux caractères ;
Rois, voilà vos enfans : sujets, voilà vos pères.

Ce sont là les pasteurs, ce sont les souverains
A qui le Roi des rois confia les humains.
Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte ;
Il les a couronnés de sa majesté sainte ;
Ils tiennent de lui seul l'empire des mortels.
Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,

Il dépose en leurs mains sa balance et sa foudre.
Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.
Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,
Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!

Pour la religion pleins d'amour et de zèle,
Qu'elle ait leur premier soin, qu'ils règnent avec elle.
Leur pouvoir se détruit quand elle perd le sien ;
L'enfer souvent ébranle un si ferme soutien :
Il suscite l'erreur, les nouveautés hardies.
Tout roi sage déteste et proscrit les impies :
Chassés de sa présence, et courbés sous le frein,
C'est pour eux que son sceptre est un sceptre d'airain.
Il sait trop que leur secte est l'école du crime,
Que nulle autorité n'est pour eux légitime,
Et qu'instruit à braver remords, nature et loi,
L'ennemi de son Dieu l'est toujours de son roi.

Un monarque pieux n'en sera que plus juste :
Mieux qu'un autre il remplit son ministère auguste.
De la religion la justice est la sœur ;
Dieu la donne en partage aux rois selon son cœur.
Assise en leurs conseils, qu'elle seule y décide ;
Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,
Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu :
Le palais d'un roi juste est le temple de Dieu.
Sa bouche en est l'organe, et sa voix, son oracle ;
La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle,
Il l'écoute, il l'honore, et par un seul regard,
Du mensonge perfide il déconcerte l'art.
Il n'a point à sa cour de ces amis du vice,
Qui disent aux tyrans, vous aimez la justice :
Le peuple satisfait, à vos lois applaudit.
O lâche adulateur, ce peuple te maudit :
Il invoque la foudre, et déjà le ciel tonne.

Vous qui briguez l'honneur de servir la couronne,
Soyez de l'équité les ministres chéris ;
L'amitié des bons rois ne s'obtient qu'à ce prix.
Elle est le prix d'un cœur aussi pur que fidèle.
Un monarque équitable auprès de lui n'appelle
Que des mortels prudens, humains, religieux ;
Ce conseil sur la terre est le sénat des cieux.
Il en a la prudence, il en a la sagesse ;
Des peuples enchantés il nourrit l'allégresse.
Puisse de jour en jour s'accroître leur bonheur,
Et la guerre jamais n'en troubler la douceur!

La guerre! ô châtiment, ô fléau de la terre,
Jeu barbare des rois, impitoyable guerre,
N'attends pas que des chants par le sage inspirés,
Célèbrent des héros faussement admirés.
S'il est vrai cependant que de justes querelles
Ont armé quelquefois les mains les moins cruelles ;
S'il est des droits certains d'héritage et de rang,
Qui pour être affermis veulent des flots de sang ;
Si des voisins jaloux dans la paix nous outragent,
Insultent nos foyers, les brûlent, les ravagent,
Rois, consultez Dieu même, et frémissez encor ;
Craignez que de sa haine il n'ouvre le trésor :
Songez qu'en prononçant ce mot affreux de guerre,
Vous appelez la mort et l'enfer sur la terre ;
Qu'ils règnent l'un par l'autre aux lieux où l'on combat ;
Que l'abîme engloutit ceux que le glaive abat ;
Que les plus grands excès, les fureurs les plus noires,
Déshonorent toujours vos plus belles victoires,

Et que par des vainqueurs féconds en cruautés,
Mille forfaits nouveaux sont encore inventés.
C'est pour vous qu'en tous lieux ces maux se multiplient.
Ennemis et sujets, morts et vivans, tous crient;
Tous de l'humanité pleurent les justes droits :
Les campagnes en feu, les villes aux abois,
Les époux expirans, les femmes égorgées
Aux pieds des assassins qui les ont outragées,
La nature, l'honneur, les temples, les autels,
Tout réclame le Dieu, seul juge des mortels.
S'il vous donna l'épée, il porte la balance,
Et vous serez pesés au poids de la vengeance.

Que les regrets publics, en ce moment fatal,
Vous servent de cortége aux pieds du tribunal;
Présentez-y les vœux, le puissant témoignage
Des sujets fortunés qui vous rendoient hommage.
Pour vous ouvrir les cieux, qu'ils unissent leurs voix.
Que la louange alors a de force et de poids!
Ce langage est le seul qui calme un Dieu sévère,
Dont vos flatteurs cent fois ont armé la colère.

Méritez, dieux du monde, un suffrage si beau.
L'instant viendra pour vous de descendre au tombeau :
C'est où de vos pareils aboutit la puissance.
Du Souverain suprême imitez la clémence;
Elle est l'appui du trône, elle en est l'ornement :
Nous nous plions sans peine au joug du sentiment.
Sous un prince adoré, tout fleurit, tout prospère;
S'il commande en monarque, il administre en père.
Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;
Économe attentif de ses biens et des leurs,
Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,
Lui-même apprend aux rois cette sainte maxime,
Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,
Sont faits pour les besoins, et non pour les plaisirs.

Loin des yeux, loin du cœur d'un monarque sensible,
Les tableaux douloureux, le spectacle terrible
Des maux, de la misère et du long désespoir
De tant d'infortunés soumis à son pouvoir.
Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images :
Des mortels abrutis et devenus sauvages;
Des familles en pleurs, importunant les cieux;
Des pays autrefois peuplés, industrieux,
Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,
Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,
Cet art que tant de rois ont honoré, chéri,
Est par un vil service indignement flétri;
Des vallons, des coteaux et des plaines fertiles,
Où le cultivateur, qui de ses mains utiles,
A conduit la charrue et manié la faux,
Ne trouve que la faim au bout de ses travaux;
Des domaines entiers sans maître et sans culture;
Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure;
Des chemins effacés, des villages détruits,
Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;
Des murs abandonnés, où, parmi les reptiles,
Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,
Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts.
Là de foibles enfans, victimes des hivers,
Sous un ciel étranger suivent leur triste mère,
Qui déplore avec eux le trépas de leur père.
Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,
De l'extrême indigence éprouve les horreurs :

Succombant aux besoins, autant qu'à son mal même,
Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,
Et qui de tout son sang voudroit la secourir,
Le quitte avec regret, et meurt avec plaisir.

O rois, l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;
C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.
Dieu veut, nous le savons, que l'inégalité
Soit la base et le nœud de la société;
Que les rangs, les honneurs, la gloire et la richesse
En des lots différens soient répartis sans cesse;
Mais il veut que l'accord qu'il mit dans ses décrets,
Soit la règle des rois comme de leurs sujets;
Que les êtres sortis de ses mains éternelles
Jouissent du bienfait de ses lois paternelles;
Que l'un soit absolu, mais juste et généreux:
Que l'autre soit fidèle et soumis, mais heureux.
Monarques et sujets, tel est notre partage.
Dieu dans sa providence est un arbitre sage;
Il nous fit l'un pour l'autre, et confia le sort
Du misérable au riche, et du foible au plus fort.
Voilà l'ordre prescrit, et cette loi féconde
Renferme nos devoirs et le bonheur du monde.

Qu'il est beau de régner sur des peuples nombreux!
C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.
Un royaume désert est la honte du prince;
La plus brillante cour vaut moins qu'une province.
Un monarque éclairé porte au loin ses regards,
Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,
Partout inépuisable, et partout agissante,
Vole, franchit les airs, de climats en climats,
Jusqu'aux extrémités de ses vastes états.
Son front calme et serein dissipe les alarmes;
Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes:
C'est le soleil du pauvre et l'astre du bonheur.
La terre et les humains ressentent sa faveur.
Telle est au point du jour cette fraîche rosée,
Secours délicieux d'une plante épuisée,
Source de ces parfums qu'au retour du printemps,
Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
Telle est la douce pluie en automne attendue,
Qui sans bruit, sans orage à grands flots répandue,
Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,
Leur couleur transparente, et leur maturité.

Cependant l'industrie et les hommes renaissent;
Le commerce fleurit, les moissons reparoissent;
Le coteau retentit des chants du vigneron:
L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron:
Le laboureur content, vers son hameau ramène
Les taureaux vigoureux qui sillonnoient la plaine:
La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux;
Le moissonneur chargé de ses propres fardeaux,
Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,
Aux mains de ses enfans les remet avec joie.
C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.
Le champêtre repas est déjà préparé,
Repas d'hommes contens, banquet de la sagesse,
Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.
L'envieux, le méchant n'y portent point leur fiel:
On y bénit le prince, on y rend grâce au ciel.

Quelle félicité! quel maître et quel empire!
L'étranger est jaloux, et l'univers admire.

Ces temps sont précieux sans doute, et ces beaux jours,
Aux regards des humains, ne luisent pas toujours.
Mais en toute occurrence, en tous lieux, en tout âge,
La vertu, le devoir, la loi n'ont qu'un langage:
Obéir à son maître, oui, mortels, obéir.
Dieu fit la loi: parlez, l'oserez-vous trahir?

Toi surtout, dont j'aspire à former la jeunesse,
Mon fils, après ta mère, objet de ma tendresse,
Quelque sort ici-bas qui te soit destiné,
Crains ton Dieu, sers le roi que ce Dieu t'a donné.
Que partout ce précepte à tes yeux se retrace.
Je déplore l'orgueil, ou l'indiscrète audace,
Qui des maîtres du monde excite le courroux:
Ils sont de leur puissance amoureux et jaloux;
Tout sujet insolent met en péril sa tête.
Dans leur ressentiment nul frein ne les arrête;
D'un lion qui rugit c'est le fougueux transport:
La colère des rois est un arrêt de mort.
La révolte souvent les a rendus barbares.
S'il en est de cruels, d'injustes, ou d'avares,
Qui repoussent le peuple accouru dans leurs bras,
Par un reproche amer ne les irritez pas.
Gémissez: la douleur, les soupirs et les larmes
Sont des efforts permis et d'innocentes armes.
Des plaintes sans aigreur, un zèle tendre et pur,
Ont d'invincibles droits sur le cœur le plus dur.
Détrompé tôt ou tard d'un conseil trop funeste,
Vos pleurs l'ébranleront, Dieu conduira le reste.
Des volontés des rois arbitre souverain,
Il tient avec leurs jours leur esprit dans sa main.
C'est une onde courante, une source docile
Que l'art du jardinier gouverne et rend utile,
Qu'il divise et promène en ses divers carreaux,
Quand leurs sillons brûlans lui demandent des eaux.

Vivons en citoyens, vivons soumis, paisibles.
De la rébellion les suites sont horribles.
Quel changement heureux, quel bien dans les états
Ont produit les complots, les partis, les combats?
C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues,
Qui dans le sein du trouble ont enfanté les ligues,
Vous, qui pour vos plaisirs dévorant les tributs,
Parlez des maux publics, et d'excès, et d'abus;
Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,
Et pour guérir l'état, immolez la patrie.
Il est des malheureux, il est des oppresseurs,
On le sait: mais faut-il, pour finir ces malheurs,
Au bruit de la trompette arborer dans nos villes
L'effroyable étendard des discordes civiles?
Du sage patriote êtes-vous secondés?
Etes-vous son espoir, son salut? Répondez.
Les traîtres n'oseroient: eux-mêmes se condamnent;
Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.
L'intérêt personnel, sous des noms spécieux,
Conduit secrètement leurs coups ambitieux.
Le peuple n'a jamais profité de leur crime;
Il en fut le prétexte, il en est la victime.

Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal,
Je rende au despotisme un hommage vénal;
Que j'accorde à ces rois ce que Dieu leur refuse,
Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.
Non: je connois trop bien leurs devoirs différens.
Je hais la tyrannie et je plains les tyrans.

Mais si le droit divin, mais si les lois humaines,
Contre leurs passions sont des barrières vaines,
Si jusqu'en ses foyers l'innocent craint pour lui,
N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,
Des règles que le ciel, que la nature ait faites?
Des juges dont le soin? . . . . Ce n'est pas vous qui l'êtes,
Soldats, peuple, ni grands, prêtres, ni magistrats;
Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.
Qui détrône les rois bientôt les assassine.
Périsse pour toujours l'exécrable doctrine,
Qui de l'oint du Seigneur combattroit le pouvoir,
Et d'un crime d'état feroit un saint devoir.

Des maîtres que le ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.
La sûreté publique à leur sort nous unit:
Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,
Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche,
Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets, ni flatteurs,
Que leurs propres enfans leur refusent des pleurs,
Que la postérité, que les temps et l'histoire,
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel:
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel;
Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable,
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable,
Le sang des nations follement répandu
Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire,
Les imprécations contre un règne arbitraire,
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,
Et des méchans entre eux l'affreuse égalité.

Épouvantable fin d'une illustre carrière!
De quoi leur a servi cette majesté fière,
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?
Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur prince a causé des murmures.
Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets!
Des talens, des vertus, et même des succès.
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,
Parcourez les devoirs de cette vie humaine,
Observez bien les rois, et vous direz: hélas!
Trop heureux qui sait l'être; heureux qui ne l'est pas!

Le Franc de Pompignan.

§ 107. *Vanité de toutes choses: vanité de nos études, de nos spéculations, des plaisirs, des bâtimens, des richesses, et de la philosophie humaine.*

Tout n'est que vanité, tout n'est qu'erreur dans l'homme,
Du nom de sage en vain quelquefois il se nomme,
Dans cet être frivole et sans cesse agité,
Tout n'est qu'illusion, foiblesse et vanité.
Une race périt, une autre la remplace,
La terre sous leurs pas ne change point de face:
Chaque jour le soleil rallumant son flambeau,
Voit de ces nations le mobile tableau,
Il se lève, il se couche, il reparoît encore;
Par la même carrière il retourne à l'aurore,

Commence ainsi sa course, et la finit toujours
Dans le cercle étoilé qui renferme son cours.
Le vent, ressort de l'air, dans sa vitesse extrême,
S'élance en tourbillons, et revient sur lui-même.
Tous les fleuves du monde entrent au sein des mers,
Sans que leurs flots unis ravagent l'univers;
Dans les flancs de la terre ils reprennent leur course,
Et ce chemin secret les ramène à leur source.

Qui nous dévoilera par de puissans efforts,
Ce vaste méchanisme et ses divers ressorts?
Avide également et de voir et d'entendre,
En vain pour les sonder, en vain pour les comprendre,
L'homme d'un soin pénible a surmonté l'ennui;
La nature est toujours une énigme pour lui.
Que sait-il? Que voit-il? Ce qu'ont vu ses ancêtres.
Il n'est rien de nouveau: ce sont les mêmes êtres,
Les mêmes passions et les mêmes objets;
Nous inventons des arts, nous formons des projets
Qui seront oubliés par de nouvelles races,
Dont les siècles suivans effaceront les traces.
On invente, on oublie, on élève, on détruit,
Tout passe, tout s'écoule, et tout se reproduit.

Je règne; mais un roi ne vaut jamais un sage.
Je demandai, j'obtins la sagesse en partage;
J'empruntai son flambeau pour éclairer mes yeux,
Pour étudier l'homme et lire dans les cieux.
Le Créateur lui-même imprima dans notre âme
Ces désirs inquiets dont l'essor nous enflamme.
Mais quoi! dans la nature et dans l'humanité,
Je n'ai vu que soucis, misère et vanité.
J'ai vu que du méchant le cœur est indocile,
Que pour un fou qui meurt, il en renaissoit mille.
Et j'ai dit: Je surpasse en sagesse, en grandeur,
Tous les rois dont la terre admiroit la splendeur:
J'ai voulu tout savoir, et je sais tout peut-être.
Arbitre des mortels, je cherche à les connoître,
A guérir les penchans qui leur donnent la loi;
Je suis leur philosophe encor plus que leur roi.
Desseins infructueux, études toujours vaines,
Qui ne corrigent point les foiblesses humaines.
Au milieu des errreurs trop de sagesse nuit:
Le plus profond savoir est perdu, s'il n'instruit.

Ah! fuyez, m'écriai-je, importunes chimères;
Goûtons des biens présens les douceurs passagères,
Occupons-nous de jeux, de ris et de festins.
J'élevai des palais, je plantai des jardins:
Sous des berceaux de fleurs les fontaines jaillirent;
Des concerts les plus doux mes forêts retentirent.
L'univers étonné crut que j'étois heureux.
Les nations m'offroient des tributs et des vœux:
J'ai des cultivateurs excité l'industrie.
La terre a couronné mes soins laborieux.
J'ai satisfait mon cœur; j'ai contenté mes yeux;
De mes divers travaux ils ont eu les prémices.
J'ai cru jouir enfin, j'ai cru que les délices
Etoient des jours d'un roi le charme et le soutien;
Et cette jouissance est encore un faux bien.

Ainsi je me lassai de ces plaisirs futiles,
De ces palais brillans où tant de mains habiles,
Par mon ordre employoient le jaspe et le saphir
Et les arts de l'Egypte, et le métal d'Ophir.

Qui sera l'héritier, me disois-je à moi-même,
Des biens que je possède, et de mon rang suprême?
Sera-t-il vicieux, ou l'ennemi du mal,
Économe ou prodigue, avare ou libéral,
Imprudent ou sensé, fourbe ou vrai? Je l'ignore.
Pourquoi donc en désirs me consumer encore?
Pourquoi tant fatiguer mon esprit et mes sens,
Sacrifier la force et la fleur de mes ans,
Pour enrichir, que sais-je? un ingrat, un impie,
Un homme lâche ou foible, et dont l'âme assoupie,
Parmi les voluptés, la mollesse et l'erreur,
Sous le poids de son corps languira sans honneur?

Je reconnus alors, je sentis l'avantage
Que sur les insensés aura toujours le sage:
Le jour qui nous éclaire en a moins sur la nuit.
Ceux-là marchent sans voir la main qui les conduit,
Le sage au moins regarde, et ses yeux sont ses guides.
Mais tous, soit insensés, soit prudens, soit stupides,
Ignorans et savans, tous ont un sort égal:
La mort de leur carrière est le terme fatal.
Il n'est point de vertu, de talens ni de gloire
Qui puisse d'un mortel assurer la mémoire.
Les noms même, les noms sur le marbre tracés,
Par le souffle du temps en seront effacés.
Tout meurt; je mourrai donc. Mon règne et mes ouvrages
Tomberont avec moi dans le torrent des âges.
Depuis que ces objets assiégent mes esprits,
Que la vie à mes yeux a perdu de son prix!
Elle m'est importune, et son fardeau m'accable.
Ne la surchargeons plus d'un travail misérable.
C'est le sort d'un pécheur d'augmenter ses besoins,
D'abandonner son âme à d'inutiles soins,
De posséder sans goût, d'acquérir sans mesure.
Savourons sobrement les dons de la nature;
Ils viennent de Dieu même, ils sont pour les humains:
En jouir sans abus, c'est remplir ses desseins.
L'art de se modérer naît de l'expérience.
Aux mortels qu'il chérit Dieu donne la science,
La sagesse, la paix, et des loisirs heureux;
Le reste est superflu, s'il n'est pas dangereux.

Le Franc de Pompignan.

§ 108. *Vicissitude et changemens dans les travaux des hommes; systêmes des philosophes, raisonnemens des impies; prospérité des méchans; talens des artistes, richesses, liens du sang et de l'amitié, puissance souveraine, tout cela n'est que vanité.*

Dieu nous donna la vie, et Dieu l'a mesurée.
Toute chose a son temps, ses bornes, sa durée.
Nous changeons d'intérêts, de passions, de soins:
Chaque âge a ses plaisirs, chaque jour ses besoins.
L'un naît et l'autre meurt; le deuil suit l'allégresse.
L'homme est plein tour à tour de force et de foiblesse.
Le sort de ses travaux est toujours incertain;
Ce qu'il plante aujourd'hui s'arrachera demain:
Tel construit des remparts, tel autre les renverse:
Celui-ci cache l'or, celui-là le disperse:
Souvent il faut parler, souvent le discours nuit:
Le plus ardent amour par la haine est détruit.
La guerre rompt la paix, la paix finit la guerre:
Tels sont les changemens et les jeux de la terre.

Et l'homme y cherche encor sa gloire et ses plaisirs!
Mais il porte plus loin l'abus de ses loisirs;
Son orgueil les emploie à percer les limites
Qu'à notre entendement la nature a prescrites.
D'une trop foible audace essor infortuné!
Quel fruit espère-t-il d'un travail obstiné?
Des effets, qu'il voit mal, il cherche en vain la cause;
De ses propres secrets l'Éternel seul dispose.
Il nous les a cachés lorsqu'il créa les temps;
Il nous les cachera jusques aux derniers ans;
Et tandis que nos jours s'écoulent comme l'onde,
Aux cris du philosophe il a livré le monde.

J'ai connu toutefois, parmi tant de clameurs,
Que la vérité règne au milieu des erreurs,
Que les œuvres de Dieu ne cessent, ni ne changent,
Que nos foibles efforts jamais ne les dérangent,
Et que l'être puissant qui forma l'univers,
Tonne au fond de nos cœurs bien plus que dans les airs.
J'ai vu que si ce Dieu toujours bon, toujours juste,
Imprima sur nos fronts sa ressemblance auguste,
Et d'un souffle divin voulut nous ennoblir,
Pour humilier l'homme il semble l'avilir,
Il semble lui crier, l'avertir à toute heure,
Qu'il faut, comme la bête, et qu'il souffre et qu'il meure;
Que le même air pénètre et rafraîchit leurs corps,
En altère, en suspend, en brise les ressorts;
Que tous ces corps enfin, de semblable matière,
De la poudre tirés, rentrent dans la poussière,
Et qu'ainsi parvenus à leur moment fatal,
L'homme et le quadrupède ont un partage égal.

Et qui sait, dira-t-on, quand la mort nous immole,
De sa prison de chair si l'âme alors s'envole;
Si l'esprit de la brute en d'autres lieux s'enfuit,
Ou dans son corps fragile avec elle est détruit?
Nous l'ignorons sans doute, et cette incertitude
Fait de nos tristes jours le tourment le plus rude.
Tout meurt pour nous: nul art, nul secret, nul effort
Ne révèle aux humains ce qui suivra leur mort:
Jouissons du présent, jouissons de nous-mêmes.
Jouissez, et la mort résoudra ces problèmes;
O sages, qui pensez, qui vivez au hasard,
Elle ouvrira son livre, et vous lirez trop tard.
Vous lirez vos erreurs, vos succès et vos crimes.

Quel désordre de mœurs! Que de noires maximes!
L'impiété triomphe avec un front d'airain.
Trahi, calomnié, l'innocent pleure en vain:
Il attend, foible espoir dans ce tumulte étrange,
Que l'amitié le serve, ou que la loi le venge.
Tout est sourd à sa voix, tout est muet pour lui,
Et nul ne le console en son mortel ennui.

Trop heureux, ai-je dit, ceux qu'une mort précoce
A déjà garantis de ce spectacle atroce;
Mais plus heureux cent fois ceux que le cours des ans
N'appelle point encore au nombre des vivans,
Et qui ne verront pas le trop brillant salaire
Qu'obtiennent tant d'horreurs que le soleil éclaire.

Pour vous, amis des arts, êtres infortunés,
Je vois à quels travaux vous êtes condamnés;
J'en vois avec douleur et l'objet et le terme.
Des plus rares talens possédez-vous le germe?

S'est il développé dans ses fruits précieux,
De votre heureux génie enfans industrieux?
L'envie aussitôt siffle, et c'est un cri de guerre
Qui ne peut s'étouffer qu'à grands coups de tonnerre.

O vanité des arts! ô succès trop douteux!
Tel cherche à déprimer des rivaux généreux,
Qui ne méritera par ses divers ouvrages,
Que l'estime des fous et le mépris des sages.
Le paresseux alors s'écrie: ô temps perdu!
Que de bruit pour un bien si chèrement vendu!
Le peu que j'ai, du moins en paix je le consomme.
L'homme est donc le censeur ou l'ennemi de l'homme:
Lui qui de ses pareils, s'il suivoit la raison,
Seroit le défenseur, l'ami, le compagnon.

Pour qui travaille-t-il cet homme insatiable,
De la société membre peu sociable?
Sans frère et sans enfans, il n'a point d'héritier,
Et dévore en son cœur les biens du monde entier:
Isolé sur la terre et pauvre en sa richesse.
Malheur à l'homme seul, malheur à sa foiblesse.
S'il tombe, dans sa chute il n'est point secouru:
Tout l'éclat de son or a bientôt disparu:
L'ami soutient l'ami, le frère aide le frère;
Leur accord les défend de la haine étrangère:
Par le sang et l'honneur toujours unis entre eux,
Quiconque en offense un les offense tous deux.
C'est un triple lien, c'est une double chaîne
Que les plus fortes mains ne romproient qu'avec peine.

Mais la concorde est rare autant que le bonheur.
Accoutumons notre âme à ce monde trompeur.
Partout nous essuyons des rigueurs, des caprices.
Le trône a ses dégoûts, les rois ont leurs supplices.
J'aime mieux un enfant sage et doux en ses mœurs,
Qu'un roi superbe et vieux dont je crains les fureurs,
Qu'un roi qui ne prévoit ni discordes publiques,
Ni combats étrangers, ni périls domestiques.
Tel au sceptre parvint qui naquit dans les fers;
Tel roi né dans la gloire est mort dans les revers.
J'ai vu des courtisans l'attachement volage;
La vieillesse du maître écarte leur hommage.
Son héritier paroît, c'est l'astre de la cour.
Il règne; un autre vient qui l'éclipse à son tour:
Le peuple accourt, l'adore, et de son joug se lasse.
Un long règne est souvent une longue disgrâce.
Et c'est pour ce pouvoir, pour ce suprême rang,
Que nous couvrons la terre et de flamme et de sang!
C'est pour les conquérir, les céder, les reprendre,
Qu'un prince ambitieux réduit les murs en cendre,
Qu'il détruit ses voisins, ses sujets et les lois!
O vanité du trône! O misère des rois!

Le Franc de Pompignan.

§ 109. *Précis de l'Ecclésiaste.*

Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté;
J'ai savouré son ivresse;
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse,
Que tout étoit vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature ! abîme immense,
Tu me laisses sans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le savoir est vanité.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de mes syrènes :
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
Mais mon goût s'émoussoit en fuyant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connoître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé ;
Le serviteur inutile
Etoit le plus caressé ;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpens de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie :
Il s'écrie en mourant : nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de son cœur les désirs inquiets ;
Il hait son héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
Nous vivons préoccupés;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu;
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le sage et l'imprudent, et le foible, et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc:
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné!
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un et l'autre est un supplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence:
Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins;
Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous ; ils expirent de même.
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême?
Humains, foibles humains, vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçoit la terre entière ;
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchoit aux cieux,
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse et chérie ;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide et flétrie,
En horreur à ses amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe ;
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours :
O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt sans cesse,
Saisissons donc les momens :
Possèdons avec sagesse,
Goûtons sans emportemens,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amusans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé ;
Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé ;
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur :

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels ! gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car c'est-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Étranger sur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère :
La sagesse atrabilaire
Nous irrite et n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire ;
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la foiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse,
Hélas ! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté,
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas :
Ne vous informez point de leur reconnoissance :
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours, et crier le vulgaire :
Leur langue est indiscrète, et leurs yeux sont jaloux ;
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire.
Dieu vous voit, il suffit ; qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atôme, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

Voltaire.

§ 110. *Faire de bonnes œuvres, se préparer à la vieillesse, à la mort et au jugement de Dieu.*

Comme aux jours de l'automne, en des sillons fertiles,
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux,
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.

Vous voyez ces torrens qui tombent des nuages,
Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages ;
Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs :
Là, vous n'appercevrez que verdure et que fleurs ;

Ici, l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés!
Dieu qui veille sur nous les voit, et c'est assez.
L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste,
Et si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.

Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez,
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le ciel auroit tissu le cours de votre vie,
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
Et que chaque instant même eût comblé vos désirs;
Ce sont des jours perdus, des instans inutiles,
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers momens d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
Tout le fut; le plaisir, la jeunesse et la joie:
Vous crûtes en jouir, le temps en fit sa proie;
Il vous en laissoit l'ombre, elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour:
Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse:
Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissans;
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens.
Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines;
Vous serez sourds au chant de vos jeunes syrènes.
Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort, d'un cri lugubre annoncera votre heure;
L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure:
On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli.
Le corps né de la fange, y rentre enseveli;
Et l'esprit remonté vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine.

Ainsi finit le cours de vos ans limités.
Vos plaisirs, vos honneurs ne sont que vanités.
Le sage vous le dit, l'Esprit-Saint vous l'inspire;
Par ses traits consolans son amour nous attire;
Il en remplit notre âme, et c'est l'unique sceau
Dont l'unique pasteur a marqué son troupeau.
Je fus son interprète, il dicta ces maximes,
Ces leçons de vertu touchantes et sublimes;
C'est l'ouvrage du ciel, mon fils, et non le mien.
Les hommes t'instruiront, leur science n'est rien:
Elle accable l'esprit, l'afflige ou l'empoisonne.
Ces docteurs applaudis que la foule environne,
Ces arts multipliés, ces volumes nombreux,
Nous rendent-ils meilleurs, ou du moins plus heureux?
Non; c'est un vain remède aux dégoûts de la vie.
C'est dans son propre cœur que le sage étudie.
Il y consulte en paix la souveraine loi,
Et soumet sa raison, ses doutes et sa foi.

Pour vous, peuples divers qu'ici ma voix rassemble,
Écoutez ces discours, méditez-les ensemble;
Que de votre mémoire ils ne sortent jamais.
Craignez, servez toujours le Dieu qui vous a faits;
Connoissez son pouvoir, sentez votre foiblesse;
De ses conseils profonds adorez la sagesse.
Mortels, c'est-là tout l'homme. O volages humains!
Faut-il que le bonheur s'échappe de leurs mains!

Dieu veut qu'ils soient heureux, et cet aimable maître
Leur donna le désir et les moyens de l'être.
Mais ne profanons pas son auguste secours.
Notre âme n'a pour lui ni replis, ni détours;
Elle est sous ses regards, elle est dans sa balance:
Du pécheur qui se cache il entend le silence;
Ses invisibles mains préparent le tableau
Qui frappera nos yeux en entrant au tombeau.
L'homme alors n'aura plus d'espoir ni de refuge.
Témoin contre lui-même, accusateur et juge,
Il fut libre, il connut la loi, la vérité;
Et lui seul fait l'arrêt de son éternité.

Le Franc de Pompignan.

§ 111. *Louange de la charité. Ode tirée de St. Paul 1. aux Corinthiens, chap. xiii.*

Les méchans m'ont vanté les mensonges frivoles,
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité,
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité

En vain je parlerois le langage des anges.
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers.
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir?
Sans amour, ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes?
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas?
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage;
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grâce!
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La patience, inséparable
De la paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple, et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur, que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles.
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin :
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connnoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres.
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
Nous éclairera dans les cieux.
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice,
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement :
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même
Le cantique de mes soupirs ?
Et toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

Racine.

§ 112. *Sentimens d'une âme affligée, consolée par de Salutaires réflexions. Ode tirée du Psaume* 76.

Le Seigneur écoute ma plainte,
Mes cris ont attiré ses regards paternels.
J'ai percé la majesté sainte
Dont l'éclat l'environne, et le cache aux mortels.

Mes regrets, mes clameurs funèbres,
Au lever de l'aurore, imploroient son appui ;
Je l'invoquois dans les ténèbres,
Et mes tremblantes mains s'élevoient jusqu'à lui.

Dans les plus cruelles alarmes
Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
Je m'excitois moi-même aux larmes,
Mais Dieu se fit entendre, et je fus consolé.

Je suivois jusqu'aux premiers âges
Ses soins pour nos aïeux, son amour, ses bienfaits ;
Partout s'offroient des témoignages
De ce qu'il fit pour eux, sans se lasser jamais.

Quoi ! m'écriois-je, il fut leur père,
Leur chef, leur conducteur en tout temps, en tout lieu.
Oubliera-t-il dans sa colère
Que nous sommes son peuple, et qu'il est notre Dieu ?

Non l'espérance m'est rendue,
Je sens fuir loin de moi les périls que je crains.
Dieu soutient mon âme abattue,
Et ce prompt changement est l'œuvre de ses mains.

J'ai rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
Mon cœur méditera sa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Eh ! quel Dieu plus grand que le nôtre !
Quel Dieu peut égaler sa force et son pouvoir !
Israël n'en aura point d'autre,
Lui seul de nos tyrans, a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
Ta main guidoit Jacob par l'Égypte investi ;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur ;
Et les fondemens de la terre,
Par ta course ébranlés, ont tressailli d'horreur.

* Le tourbillon qui t'environne,
* Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi :
Les éclairs brillent, le ciel tonne,
La mer frémit, recule, et s'ouvre devant toi.

Ton char dans ces routes profondes
Ne laisse point de trace, et court à l'autre bord.
Pharaon te suit dans les ondes,
Il y cherche ton peuple, il y trouve la mort.

Israël après mille obstacles
Va remplir le désert de ses cris triomphans.
Seigneur, un seul de tes miracles
Anéantit l'Égypte et sauve tes enfans.

Le Franc de Pompignan.

§ 113. *Caractère de l'homme juste. Ode tirée du Psaume* 14.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Évite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice ;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux :

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas, dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné :

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses :
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour, des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J. B. Rousseau.

§ 114. *Recours à Dieu dans le malheur.*

Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous, nés avant les temps et dans le vide immense,
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la pensée et soutient la vertu ;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe :
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe.
La tombe est votre empire ; et c'est dans le cercueil
Que l'homme, déposant son faste et son orgueil,
Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.

Vaines divinités, serez-vous mon appui ?
Non : j'invoque mon Dieu ! qu'êtes-vous devant lui ?
Devant lui, dont la voix et puissante et féconde
Pénètre du chaos l'immensité profonde ;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs ;
Qui de l'antique nuit éclaircisssant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;
Qui du soleil, enfin, allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau.

Etre suprême ! instruis mon âme qui s'égare.
Voici l'heure paisible, où les yeux de l'avare
Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or ;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor :
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille :
La nuit couvre à la fois et mon âme et mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissans
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres :
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.

Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu! tu m'as puni! tous tes coups ont porté.
J'ai vu le vase affreux, versé dans ta colère,
Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire!

Young. Imitation de Colardeau.

§ 115. *Spinosisme.*

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours,
Où quand la raison parle, elle convainc toujours;
Où l'âme reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris, ici je deviens roi;
Cette grotte où je pense, est un Louvre pour moi:
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre;
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la sainte et profonde raison
De mon esprit captif élargit la prison,
Quand armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge a conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui, par des nœuds de fleurs, m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même éclairant ce séjour,
Du Dieu de Spinosa m'offrit la vive image;
Elle étoit sans bandeau, peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du profond Spinosa je creusois le système,
Et de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea, j'adressois ce discours:
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure,
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages, témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité;
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit, et mûris ma sagesse:
Viens à moi, je t'implore...Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein.
Je crus être témoin de la chute du monde;
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Sous le grand arc du ciel vainement suspendus,
Roulèrent dans les airs, ensemble confondus;
Tout parut s'abîmer; moi seul calme et tranquille,
Je vis l'heureux chaos entourer mon asile.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité!
Plongé dans le silence et dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier:
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible;
Ses cheveux des forêts, son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente, un abîme enflammé;
Je crus voir l'univers en un corps transformé;
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines;
Le profond océan écume dans ses veines;
La robe qui le couvre est le voile des airs;
Sa tête touche aux cieux et ses pieds aux enfers.

Il paroît : la frayeur de mon âme s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, moins saisi qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité :
Lorsque abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier prouva mon existence ;
Je suis l'être complet, et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs ;
Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus ;
Principe universel, je comprends tous les êtres ;
Je suis le souverain de tous les autres maîtres.
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde :
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
Qui comble mes trésors et les rend infinis.
Cesse donc de borner ma puissance divine.
Je suis tout : tout en moi puise son origine....
Il dit : mais de cent coups à l'instant foudroyé,
Comme un foible cristal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.

Le Card. de Bernis—Religion vengée.

§ 116. *Contre l'incrédulité. Epître à J. B. Rousseau.*

De ton zèle contre eux qu'ils seront étonnés
Ces esprits, par l'orgueil dans l'erreur obstinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, cher Rousseau, les confondre ?
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.
Ce n'étoit point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :
Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la religion,
Et sa gloire, et la tienne, et leur confusion !
Elle n'est en effet que honte et que foiblesse,
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien ; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité,
Exemple peu commun dans le siècle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siècle des grands hommes ?
Eh ! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli !
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance ;
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.
Que béni soit le ciel, qui sur notre horison

Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos pères.
Goûtons notre avantage, et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant ! et quel temps fut le leur !
J'y vois dans son midi le soleil de la France.
Oui, ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Mabillon, Renaudot, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses pères encor l'église vous avoue;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres docteurs,
Conservant au milieu de vos grâces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle inflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume et la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans,
Agréables auteurs de nos amusemens.
Que de héros ! Je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platons, tonner les Démosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté
Et loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissoient,
Les juges éclairés qui leur applaudissoient,
Assuroient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misantrope, Armide, Rodogune.
O pères trop fameux, que vos noms triomphans
Sont pesans à porter par vos foibles enfans !
A la religion soyons du moins fidèles:
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles !
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos ?
Le ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies?
Le peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous des traits véritables:
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret
La Fontaine en gémit: à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux,
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Emilie
A côté d'A Kempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs,
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !
O France, riche alors en âmes si parfaites,
Oui, la religion captivoit tes poëtes.
Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmans, auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,

Colbert à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensoit en eux les talens et les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des muses,
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit regner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en étoit le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est chrétien!
Ranimez un moment votre illustre poussière,
O morts : si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux, et considérez-nous.
Morts fameux dans nos traits vous reconnoissez-vous?
Vos fils...Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroissez sans art : vos enfans plus habiles
Cherchèrent des beautés moins simples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant,
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.
Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle,
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble usurpant son nom et sa puissance,
Compagne du déisme et de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'impiété.
Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, et partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de systêmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problêmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,
Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique recueil!

L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légère écorce ;
Mais l'étude est pénible et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent !
Tout s'y trouve : science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique, et galans badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi,
Enfin chez l'imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès,
Changea les ignorans en savans par extraits.
Dès long-temps la Tamise au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'âme dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, et jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicanneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide :
Son droit n'est point douteux, mais son juge est timide.
Locke pèse, examine ; et pour trop balancer
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.
Cruelle modestie ! ô fatale lumière !
O mer entre elle et nous oppose ta barrière.
Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer.
Elle étoit étrangère, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
Eprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissoit à ces spéculatifs,
Qui dans le sein de l'être en qui tout est visible,
Contemploient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits habillemens, systêmes, tout est mode.
L'homme dans tous les temps déplora ses malheurs.
Rousseau, tu l'appelois *un miroir de douleurs.*
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance,
Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
Il se trompoit lui-même, et son peintre nouveau
De ces objets de pleurs fait un riant tableau.
" Eh ! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
" Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?
" La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous ?
" Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux,
" Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
" Où son amour éclate, y chercher sa colère ?
" Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
" Au bonheur général chaque être est destiné.
" Il n'est point de désordre : et des mains de son maître
" L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
" Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
" Qu'élèvent si souvent de folles passions.
" Reconnoissez, ingrat, que leurs secrets ravages
" Vous emportent au bien par d'utiles orages.
" Tels, en se disputant le royaume des airs,
" Par leurs affreux combats les vents servent les mers."
Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles ?
Eh quoi ! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint et c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant ; votre honneur le demande ;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande !

Malgré lui, malgré moi serois-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant,
J'apelle en vain la joie: il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage:
Je le sais: mais hélas! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort?
Savans navigateurs, si c'est là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distilleroit pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.
Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Pascals, misantropes cruels,
Qui ne parlant jamais que d'esprit et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil, et le mensonge, enchanteurs nécessaires:
" Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
" Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
" Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
" Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
" Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
" Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
" Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
" Que soulève et grossit, complaisant charitable,
" L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
" Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.
De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la raison éclaire de si près,
Vous pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses!
De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goutte d'eau,
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'un pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent, que le vent va briser?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger, j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.
Oui, l'homme est malheureux; dès long-temps tu l'éprouves:
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.

C'est celui qu'imploroit d'une mourante voix
Ce saint Roi de Juda dont ta lyre autrefois
Par des sons si touchans accompagnoit les larmes.
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :
Puissent-ils par lui-même être récompensés !
Que pour premier bienfait sa clémence attendrie,
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout ;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné !
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné
Tant de gloire et d'exil ne doit donc pas éteindre ?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre ?

Racine le fils.

§ 117. *De l'Homme.*

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
Cet homme, en même temps, libre dans ses entraves,
A la fierté des rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts ; sans remplir son envie,
Il abrège ses jours, et regrette la vie.
Dans ce vaste univers il se trouve borné ;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Ève fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent ;
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent.
Il ne jouit de rien en essayant de tout ;
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
L'orgueil, qu'une foiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise ;
L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir, et le trahit toujours ;
Le courage brutal, une terreur extrême ;
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même ;
La feinte modestie, un orgueil plus caché ;
Et la délicatesse, un vice recherché ;
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime ;

Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres ;
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
A poursuivre le mal sans gloire et sans succès ;
A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, et survit à la mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,
Un frein plus assuré que celui des vertus ;
Et, pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

Le Card. de Bernis.

§ 118. *Malheurs de la condition humaine, moyens de les adoucir.*

Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe ou bu la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère.
Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.
Combien, autour de nous mugissent de tempêtes !
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la discorde et celui des volcans,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la nature entière
Tourmentent des mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux :
De la vague orageuse ils brisent la colère,
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Épuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes
Mandier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissent leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un écueil pour dernière espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts ?
Le sein des hôpitaux les rejète au-dehors.
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place
Et d'un lit douloureux sollicitent la grâce ?
Que d'hommes mollement élevés et nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leur cris !

D'humiliant refus repousse leur prière.
Riches voluptueux, courez sous la chaumière,
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,
Quand l'habitude éteint vos désirs languissans,
Volez, respirez l'air de ces tristes asiles;
A la main qui demande ouvrez des mains faciles;
Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes,
Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non, barbares! jamais elle n'émeut vos cœurs!
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs.
Encor si, réservé pour un juste supplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice,
Mais de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur suit le cours.
Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déserts? le chagrin nous y suit;
La peur hâte la chute, et la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Vous entraîne vers elle; et qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offre d'heureux.
La réalité trompe et détruit l'espérance:
Au vide qu'on éprouve, on sent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets!
La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets,
En vain de ses faveurs la nature est prodigue:
De son cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons;
L'œil jaloux voit partout de lâches trahisons.
Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie.
Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.
Hélas! sans accidens que de calamités!
Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités!
Eh! qui peut des mortels calculer les alarmes?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point assez de larmes.
Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats!
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas!
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles
Combien de sol inculte et de plages stériles!
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais;
Là, des sables brûlans; ici, des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur des roches élancées.
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, et la mort avec eux.
Ce tableau de la terre est celui de la vie.
Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie?
Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil,
Où le trône s'écroule et fond dans un cercueil;
Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;
Où de nos passions le reflux orageux
Emporte, loin de nous, et nos cœurs et nos vœux,
Où la mort, sous nos pas, ouvrant ses noirs abîmes,
Menace, à chaque instant, d'engloutir ses victimes.
O lune, astre inégal, triste flambeau des nuits,
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis!
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible:
Témoin de mes malheurs y serois-tu sensible?
Me plaindre! . . . Et le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!

Ah ! volons, dans mes bras accueillons leur foiblesse ;
L'humanité me parle et pour eux m'intéresse.
La nature nous fit un cœur compatissant ;
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent,
Mérite que sur lui leur poids s'appesantisse :
Mais, des peines d'autrui partager le supplice,
Mais, les souffrir soi-même et leur donner des pleurs !
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je ? on se console en pleurant sur les autres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous qu'un destin semblable unit à mes destins,
Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 119. *La Pitié.*

Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde :
La force n'en fit point le roi des animaux ;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile ;
Conduits par le besoin, et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége ;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide ;
Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre âme embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je ? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure.
Nous pleurons, quand Poussin de son adroit pinceau
Peint les jours menacés de Moïse au berceau ;
Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié ;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix !
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes,
L'intérêt, mieux instruit, bénit ses douces chaînes.
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice !
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talens, de leurs biens, de leurs armes ;

Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea ; la Fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle ;
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté.
Alors vint la Pitié, seconde Providence ;
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent,
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent.
Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes,
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes,
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des Dieux mêmes !
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes !
Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens, en soulageant leurs maux.

L'Abbé de Lille.

§ 120. *Que les hommes doivent s'aider mutuellement.*

Dans nos jours passagers de peine et de misères,
Enfans d'un même Dieu, vivons du moins en frères ;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans,
Remède encore trop foible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Voltaire.

§ 121. *Vicissitudes de la fortune et du bonheur.*

Si l'homme, d'un seul pas, entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi :
En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi.
Son sourire perfide annonce des disgrâces :
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
Ah ! crains de t'assoupir aux accens de sa voix ;
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois ;
Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage ;
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi, le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné ;
Crains, dans un sort heureux, un sort infortuné !
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie.
Tu le penses peut-être, et l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose :
Je vois le précipice où ta langueur repose,

Sur ses bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs, dont frémit ton ami.
Pardonne à ma pitié ce langage sévère;
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire,
Que l'infortune un jour viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais;
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle,
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle,
Et que l'adversité s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs?
Ah! d'une folle joie évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance.
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit;
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendresse,
Sans motif et sans choix, persécute ou caresse;
Nos volages plaisirs se tournent contre nous:
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non, point de volupté que le temps ne corrompe:
Lorenzo, je l'ai dit; crains le bonheur; il trompe.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 122. *De l'envie.*

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.
On ne le sait que trop; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer;
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire;
Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui:
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Il disoit à Louis: *Je ne crains que Versailles;*
Contre vos ennemis je marche sans effroi:
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon roi.
Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?
Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne et Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie;
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir.

Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.
Eh bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Erige un monument plus haut que son trophée ;
Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée.
Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale et tout impiété.
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est Spinosiste, et Locke en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Cent fois plus malheureux, et plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs ;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie ;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satire ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs.
Pouvoit de sa piqûre adoucir les douleurs ;
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Xeuxis des François les savantes peintures ?
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu sottement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osoit juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement : Je voudrois l'avoir fait.
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome.
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falloit-il m'appeler du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux,
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.

Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Voltaire.

§ 123. *De l'orgueil.*

Je t'appelle et tu fuis, ô nature ! ô ma mère !
Ton front est assiégé d'une tristesse amère ;
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil, me répond-elle ; il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sapa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;
Il y règne adoré tel qu'un Dieu dans son temple.
Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare ;
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui sa honte et son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'Orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis,
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !
L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

Le Card. de Bernis.

§ 124. *De la volupté.*

Il est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour et nourrir la Folie,
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde.
Fantôme du bonheur, et déesse du monde,
Ses lois sont nos penchans, ses armes nos désirs,
Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle suit le mélange ;
Paroît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main, qui répand le fiel et l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.

Elle imprime avec art sur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus?
Tandis que dans les yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus,
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
Qui fait parler les bois, les prés, la solitude,
Enchante sur la scène, et ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante:
Douce erreur, dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'âme aux sens, et du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
Telle est la Volupté, notre fatale idole:
Invisible partout, et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux.

Le même.

§ 125. *Contre le libertinage.*

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.
Cette trompeuse erreur dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'amour et sœur de la beauté,
A qui Vénus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites
Célébroit les douceurs des lois qu'elle a prescrites,
Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, et sa beauté plus tendre;
Un sceptre de crystal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains:
Quand tout à coup les chants des Faunes, des Bacchantes,
Annoncent à grand bruit le dieu des Corybantes;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur
Et la main de la nymphe, et son trône, et son cœur.
Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'hyménée;
La volupté soupire, et d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour, et cède en rougissant.
A cet hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'événement confirma le présage.
Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides et constans
S'étendent sans effort et résistent au temps.
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mère;
Son cœur seul est ouvert aux excès de son père;
Fourbe, il prend de l'amour et l'enfance et les traits;
La raison se déride en voyant ses attraits:
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et prise dans ses fers se croit en liberté.
Tranquille, elle sourit au dieu qui la caresse;
Dans ses bras amoureux l'imprudence le presse:
Quand tout à coup saisis d'une douce langueur,
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.

A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée;
Mais, hélas! ses combats se changent en plaisirs,
Ses craintes en espoir, ses remords en désirs:
Confuse, elle retombe au milieu de ses chaînes;
Un charme involontaire accompagne ses peines;
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer;
Son cœur cherche le calme, et se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme:
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime;
Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse;
Alors de faute en faute, et d'erreur en erreur,
En épuisant le crime, elle accroît son ardeur;
Du poids de la raison son âme délivrée
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Lois, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus?
Le temps suit la jeunesse, il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits;
Mais l'habitude reste au défaut des attraits:
Le dépit, le dégoût remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupoient les talens et les grâces;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés,
Dans le sein des amours si long-temps profanés.
Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage:
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie.
Lucinde et Cidalis, par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics de myrtes couronnés;
Lucinde à la douceur ajoute la finesse:
Le parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errans démêle le motif,
Et de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chute:
Bientôt le voile tombe, et l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides, mais charmans,
Qui, sans vouloir aimer, portent le nom d'amans,
Brillent dans les balcons, et volent autour d'elle.
Dans leurs discours légers la saillie étincelle;
L'art d'orner le frivole, et d'embellir les riens,
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens Lucinde intéressée
Cherche à déterminer son âme embarrassée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, prestiges de Vénus,
Plaisir touchant des pleurs, sentiment de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se déploie:
Elle cède, elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scène éclatante
L'époux a prévenu son épouse inconstante,
Et sa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir suivi de honte et de mépris.
Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace;
La nuit se lève en vain, un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un salon par Comus éclairé,
On vole à ce festin si long-temps désiré,
Ordonné par le luxe et la délicatesse,
Apprêté par le goût, loué par la mollesse.

Là, tous les sens flattés, sans être satisfaits,
S'aiguisent par degrés, ne s'émousent jamais.
Au troisième nectar que verse la folie,
L'âme s'épanouit, la langue se délie,
Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers,
Vole avec le champagne et le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie.
Qu'elle règne, dit-on, quand le soleil nous luit:
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès sous un masque commode
Se glissent sourdement, et se tournent en mode.
Il suffiroit alors pour étendre leur cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.
Le monde a de son sein exilé la science;
Mais il sait par l'usage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts, et donne l'art de plaire:
De l'esprit, du mérite arbitre universel,
Il condamne à la hâte et juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une source impure,
Sont la base et le fond de ce juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous qui satisfaits de vos courtes lumières,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne surchargez pas vos débiles talens.
Et vous de qui les soins bornés à la parure
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture;
Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuseau,
Croyez que ces auteurs dont votre âme est charmée
Ont le cœur d'un Titan, et les bras d'un Pygmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin:
Connoissez leurs erreurs, et tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux lois, aux dieux, un légitime hommage.
Ils ont vu que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence,
Et qu'enfin les autels d'Amour et de Plutus
Avoient rendu désert le temple des vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphise à demi nue,
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égaremens,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
Ils ont vu triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui galans sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes;
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule.
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchans pour lois, et leurs plaisirs pour dieux.

Le Card. de Bernis.

§ 126. *Contre les hypocrites. Ode tirée du psaume* 57.

Si la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi-bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures;
Lâches, aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard:
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles et sourds;
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille:
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic, qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il saisira ces lions ardens,
Et dans leur gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé:

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les justes riront à leur tour:
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace;
Et que, sans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice et l'équité
Tour à tour ont leur récompense;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux,
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

J. B. Rousseau.

§ 127. *Contre les Calomniateurs.*

Dans ces jours déstinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur,
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours:
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi: détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité:
Et confonds cet homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit et puissant?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la flèche acérée
Qui part et frappe en un moment:
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-temps habité!
Quel exil! quel affreux rivage!
Quels asiles d'impiété!
Cédar, où la fourbe et l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si long-temps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacriléges habitans!

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits;
Je vivois tranquille et paisible
Chez les ennemis de la paix;
Et lorsque exempt d'inquiétude
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit le flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.

Le même.

§ 128. *Epitre sur la calomnie.*

Écoutez-moi, respectable Émilie:
Vous êtes belle; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante; et vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout homme à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour à tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre et de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paroît mâle et femelle
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos·
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie:
Les Beaux-esprits, les Belles et les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Eglé de pompons couronnée,

Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la Reine:
Le lendemain, sans savoir trop comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt, ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage;
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Le monde entier a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois; la terre est son empire;
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles.
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si, par hasard, quelque personne honnête,
D'un sens plus droit, et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant essaim de frelons envieux,
Pique et poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.
Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui,
Et le François osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorsque Louis, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle alloit à Saint-Denis;
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent qui gâta tout en France.
Il étoit né pour la société,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.....Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs appelés *Philippiques*,
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul François n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer;
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets?
Des souverains descendons aux sujets.
Des beaux esprits ouvrons ici le temple:
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit la jalousie.
Du dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous, courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée;
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable et mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel,
Ne craignons rien de qui cherche à médire,
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine, et marche à ses côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurement tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie et tous ses noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel; trois déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? à quel saint recourir?
Je n'en sais point: il faut savoir souffrir.

Voltaire.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE SECOND.

POÉSIE DIDACTIQUE, ÉPIQUE, HÉROÏ-COMIQUE ET LYRIQUE.

§ 1. L'ART POÉTIQUE.

Chant I. *L'auteur donne dans ce chant, les règles générales de la poésie, Histoire de la poésie françoise depuis Villon jusqu'à Malherbe.*

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur:
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer:
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens:
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme:
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme:
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même:
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante,

Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr:
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'il pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès: laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
"Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales."
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin;
Et je me sauve à peine au-travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejète à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire:
Un vers étoit trop foible; et vous le rendez dur:
J'évite d'être long; et je deviens obscur:
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue:
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix legère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
On ne vit plus en vers que pointes triviales:
Le Parnasse parla le langage des halles:
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes:
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.

Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
" De morts et de mourans cent montagnes plaintives."
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en François parlant Grec et Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre ;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Sur tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires :
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit !
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire !
Ainsi toujours constant, à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique :
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.

Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse:
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Chant II. Caractère particulier de la Poésie Françoise. Règles de l'Idylle ou Eglogue, de l'Elégie, de l'Ode, du Sonnet, de l'Epigramme, du Rondeau, de la Ballade, du Madrigal, de la Satire, du Vaudeville.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement:
On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile:
Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend digne d'un consul la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,
Elle peint des amans la joie et la tristesse;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.

Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines:
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière.
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les festins, les danses, et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard:
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique:
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue:
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence:
Lui-meme en mesura le nombre et la cadence;
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême:
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille:
Le reste aussi peu lu que ceux de Pelletier
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'épigramme plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse:
Le madrigal d'abord en fut enveloppé;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé;
La tragédie en fit ses plus chères délices;
L'élégie en orna ses douloureux caprices;

Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer;
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles;
Chaque mot eut toujours deux visages divers:
La prose la reçut aussi bien que les vers;
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux;
Et, dans tous ces écrits la déclarant infame,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès:
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal, plus simple, et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble vertu, de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjouement
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.
Perse, en ses vers obscurs mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés:
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savans disciple ingénieux,
Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!
Le Latin dans les mots, brave l'honnêteté;
Mais le lecteur François veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
Le François, né malin, forma le vaudeville:
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté Françoise en ses vers se déploie:
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux:
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art:
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte;
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil.

Chant III. Ce chant contient les règles de la Tragédie, de la Comédie et du Poëme épique.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, part l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante:
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher:
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,

Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théatre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.
Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première ;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement les acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de chœur et de musique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;

Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit François à l'antique Italie ;
Et, sous des noms Romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse ;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur Gasconne en un auteur Gascon ;
Calprenède et Juba parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie epique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté ;

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, aggrandit toutes choses
Et trouve sous sa main des fleurs toujours ecloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.
C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints et ses Prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles;
L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire!
Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès,
Je ne veux point ici lui faire son procès:
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen.
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque:
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Enée.
Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis ;
Non tel que Polynice et son perfide frère ;
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations :
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre ;
" Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre."
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
" Je chante les combats et cet homme pieux
" Qui, des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
" Le premier aborda les champs de Lavinie !"
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu ;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant ;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront
Si les grâces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture,
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours:
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère:
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque:
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie:
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle:
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leur tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué.
Et Socrate par lui, dans un chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur:
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir:
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,

Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves ;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits ;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, et connoissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin.
Et sans honte à Térence allié Tabarin :
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace :
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;
Que son style humble et doux se relève à propos ;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque ;
Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

Chant IV. L'auteur revient aux principes généraux. Conseils particuliers. Origine, progrès et décadence de la poésie. Eloge de Louis XIV.

Dans Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère:
Là le fils orphelin lui redemande un père;
Ici le frère pleure un frère empoisonné:
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné:
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtimens parle comme Mansard:
D'un salon qu'on élève il condamne la face;
Au vestibule obscur il marque une autre place;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent,
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire:
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur;
On ne lit guère plus Rampale et Menardière
Que Magnon, du Souhait, Corbin, et la Morlière.
Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer:
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits prompts à crier: Merveille!
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant:
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est temple si saint des anges respecté
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez, sans murmure,
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce.
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens;
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un censeur solide et salutaire
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène;
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens:
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme:
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur:
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale;
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues:
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi:
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre;
Il faut savoir encore et converser et vivre.
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime :
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture ;
La force tenoit lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits.
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse :
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace :
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux :
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles :
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts ;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois ;
Chantera le Batave, eperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ;
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dole et Salins sous le joug ont ployé ;
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

Boileau.

§ 2. *Manière de lire les vers.*

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie,
Détruit de nos accords la savante harmonie ;
Arrête, par pitié ! quel funeste travers,
En dépit d'Apollon te fait lire des vers ?
Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé ;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie,
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sons et ta présence
Croit subir le supplice inventé par Mézence :
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix Phébus même s'endort ;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers ; il faut savoir les lire ;

Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux ;
Cet art, qui par les tons des phrases cadencées
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille, et subjugue le cœur.
D'où vient me diras-tu cette brusque apostrophe ?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris :
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix.
Eh ! quoi ! d'une lecture insipide et glacée,
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner :
A loisir, en détail tu veux m'assassiner ;
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole !
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène.
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui, j'y consens, sois barbare à ton aise,
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature ;
Et les traits que la muse éternise en ses chants,
Récités avec art en seront plus touchans.
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantoit. Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?
Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée ?
Et Therpandre apaisant la foule révoltée ?
Les poëtes divins, maîtres des nations,
Savoient noter alors l'accent des passions.
L'âme étoit adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois,
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacroient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étoient harmonieux !
Que dans ces beaux climats l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf sœurs prêtoit de mélodie !
On voyoit, à côté des dactyles volans,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,
Se plioit de lui-même aux lois de la césure,
Chaque genre eut son rythme : en vers majestueux
L'épopée entonna ses récits fastueux ;

La modeste élégie eut recours au distique ;
Archiloque s'arma de l'iambe caustique ;
A des maîtres divers Alcée, Anacréon
Prêtèrent leur génie, et leur gloire et leur nom.
Pour nous, enfans des Goths, Apollon plus avare
A dédaigné long-temps notre jargon barbare ;
Ce jargon s'est poli, les muses sur nos bords
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
Ce rebelle instrument rend des accens flatteurs.
Vous peignez la nature en sons imitateurs.
Tantôt doux et légers, tantôt pesans et graves,
Votre Apollon est libre au milieu des entraves :
Et l'oreille attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.
Mais ces vers mal rendus perdent leur énergie.
Il est une secrète et puissante magie,
Il est un art de lire et de se pénétrer
Des transports qu'un auteur nous voulut inspirer,
D'entrer dans sa pensée, et d'une voix facile
D'assortir en tout temps son organe à son style,
D'atteindre son essor, d'éviter avec lui
Et la monotonie, et l'enflure et l'ennui,
D'égayer à la fois de la voix et du geste
Ces mots, ces traits piquans d'un railleur vif et leste ;
De donner leur couleur aux comiques tableaux
Qu'à tracés en riant la muse des Boileaux ;
De prendre un ton plus noble, un accent plus sublime
Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime.
D'emprunter le coup d'œil et l'âme d'un héros,
Quand Coligny d'un mot fait pâlir ses bourreaux ;
De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.
Toi qui peignis si bien les alarmes de Rome,
O Virgile, tes vers avec art étoient lus,
Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus,
Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
Ces regrets si touchans, ces larmes éternelles ;
D'un triste enthousiasme alors tu t'enivrois :
Pour arrâcher des pleurs, toi-même tu pleurois.
Et tu viens, froid lecteur, d'une voix indiscrète
Réciter nos chansons comme on lit la gazette !
La muse en vain comptoit sur ses enchantemens :
Tes mains, tes froides mains brisent ses talismans.
Loin de persuader, dans ta bouche odieuse,
La vérité déplaît, triste et fastidieuse.
Sous les traits de l'ennui la raison perd ses droits ;
Il faut et nous instruire et nous plaire à la fois ;
Qui veut gagner mon cœur doit flatter mes oreilles.
Ah ! qu'un rimeur jaloux du succès de ses veilles
Frémira de t'ouïr, didactique lecteur,
Défigurer des vers dont il sera l'auteur !
Ah ! comme à chaque mot que ta bouche estropie
Il murmure en secret de ton audace impie !
Un père, juste ciel, peut-il voir ses enfans
Condamnés sous ses yeux à périr tout vivans !
Le poëte indigné, qu'un sot lecteur mutile,
Fera pour se contraindre un effort inutile.
Il n'est respect humain qui le puisse arrêter ;
La nature souffrante enfin va l'emporter.
" Quoi ! bourreau, tu poursuis, cesse, je t'en conjure,
" De faire à mes écrits cette mortelle injure ;
" Tu me servirois mieux, si tu m'estimois moins ;
" Ou ne me lis jamais . . . ou lis-moi sans témoins.
J'approuve ce transport d'une muse échauffée.
Tel on dit autrefois que Rameau, notre Orphée,

Dans son juste dépit avoué d'Apollon,
D'un mauvais concertant brisa le violon.
Autant il frémissoit, quand des voix infidèles
Hurloient à l'opéra ses chansons immortelles;
Autant il admiroit tes accens et tes yeux,
Arnould, seule déesse au théâtre des dieux:
Il embellissoit tout: tes charmes l'embellirent;
Et du moins ses talens des tiens s'enorgueillirent.
Mais si le goût du chant fait le prix des beaux airs,
La pompe du débit est le charme des vers.
Voyez-vous ce cristal où les yeux d'une belle
Cherchent de ses attraits une image fidèle?
Tel doit être un lecteur: il offre à notre esprit
Le miroir animé des beautés d'un écrit.
L'amante de Narcisse en nos forêts errrante
Redit d'un dernier mot la syllabe mourante:
Mais des chants de la muse écho plus assidu,
Tout ce qu'elle prononce un lecteur l'a rendu.
Combien d'art il lui faut! c'est peu qu'il fasse entendre
L'organe le plus souple et la voix la plus tendre;
C'est peu qu'il réunisse à ces premiers talens
Un geste pittoresque et des regards parlans;
Que dis-je! ce n'est rien, si le ciel inflexible
Pour le rendre éloquent, ne l'a créé sensible.
Ah! comme en prononçant des vers mélodieux
La flamme du génie animera ses yeux!
Comme il captivera nos âmes entraînées!
Comme il fera couler les heures enchaînées!
Comme on se souviendra des vers qu'il aura lus!
Imprimés dans le cœur, ils n'en sortiront plus.
Tout poëte le sait. Tout poëte cultive
L'art de tenir l'oreille enchaînée et captive.
N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
Ont dû tout leur succès dans nos sociétés?
Qui compose avec feu déclame avec ivresse.
Mais sitôt qu'un ouvrage échappé de la presse,
Chez le Jay, chez Duchesne, étale avec orgueil
Un frontispice orné de la main de Longueil,
Du goût de l'acheteur son succès va dépendre.
Le poëte partout ne peut se faire entendre,
Ni partout dans le monde accompagner ses vers.
Ils tomberont, hélas, s'ils sont lus de travers;
Rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.
Midas, en digérant, veut parcourir l'ouvrage,
Il l'ouvre avec dédain, prend un ton de censeur,
Bâille à chaque syllabe et se croit connoisseur.
Midas tout opprimé des vapeurs de sa table
Juge le triste écrit, le trouve détestable,
Plaint son argent, se fâche, et déclare en un mot
Le libraire un fripon, et le poëte un sot.
Monseigneur le décide: un flatteur s'extasie.
Laissons là ce vain juge: entrons chez Aspasie:
Aspasie aux bons vers aime à mettre le prix,
Et sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.
Quatre heures ont sonné: la belle à sa toilette,
Daigne entendre l'écrit du malheureux poëte.
Certain petit abbé, lecteur officieux,
Commence en minaudant, et d'un air précieux
Rajuste son collet, bégaie une tirade.
S'interrompt pour placer une turlupinade,
Rit aux endroits touchans, commente les bons mots,
Et sautant les feuillets de propos en propos,
Enfin Monsieur l'abbé plus étourdi qu'un page,
Sans s'en douter, arrive à la dernière page.
La belle cependant caresse un petit chien,
Regarde en un miroir si son rouge va bien:

" —Convenez-en, l'abbé, le style est pitoyable.
" —Affreux.—Le dénouement est trop brusque.—Effroyable!
" Cela n'est point filé.—C'est d'un triste d'ailleurs!
" D'un sombre!—Oh! oui, Madame, à donner des vapeurs.
Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la belle
Un fat qui va jouer une scène nouvelle.
Ce fat est un docteur, un charlatan mielleux,
Sans esprit, mais pourtant trouvé miraculeux,
L'esculape du jour.—" Autant qu'il m'en souvienne,"
Dit-il, " c'est aujourd'hui votre jour de migraine?
" —Vraiment, oui: rien n'échappe à notre cher docteur.
" —Madame . . . mais pardon, je trouble le lecteur.
" Je suis désespéré d'interrompre . . . l'ouvrage
" Est-il bon?—Il est neuf.—A-t-il votre suffrage?
" —Allons, mon cher docteur, vous-même jugez-en.
" —Moi, Madame!—Voyons.—Est-ce un drame? un roman?
" Oh! les vignettes sont d'une beauté suprême.
" Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
" Ces amours, ces lointains, ces bosquets enchanteurs?
" —Ah! vous avez raison, et c'est une trouvaille
" Que ces estampes-là!—Comme Longueil travaille!
" —Mais ce n'est pas assez d'admirer le graveur;
" Docteur, jugez l'écrit, mais jugez sans faveur.
" —Madame, à vous le dé! soyez mon Uranie:
" Ce n'est qu'à la beauté de juger du génie.
" —Ah! docteur, vous flattez. Mais enfin entre nous,
" L'ouvrage ne vaut rien.—Je m'en rapporte à vous,
" Madame, et dès ce soir dans toutes mes visites,
" Je règle mon avis sur ce que vous en dites.
" Ah! d'honneur ce seroit un fâcheux embarras
" De lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.
" De votre opinion l'on vous demande compte,
" Hésiter, rester court, ce seroit une honte.
" Il faut prendre un parti: je n'y manque jamais.
" Et pour ne risquer rien, je trouve tout mauvais."
Voilà comme on vous lit, voilà comme on vous juge,
Infortunés rimeurs! sans espoir, sans refuge,
Vous serez condamnés par de légers esprits,
Qui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.
Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.
Que je vous plains surtout, si pour dernière injure,
Vos vers en un café s'en vont se présenter:
Vadius s'en empare et les veut réciter.
Il scande pesamment leurs légers hémistiches,
Trouve les tours gênés, les ornemens postiches,
Et les fait trouver tels par son ton de pédant.
Mais Damis de vos vers admirateur ardent,
Damis qui rapporta des bords de la Garonne
L'ineffaçable accent de la race Gasconne,
Soutient que le poëme est excellent, Sandis!
Il le prend, il le lit d'un ton de Cadédis.
A son panégyrique on est loin de souscrire:
Aux dépens de l'auteur son accent vous fait rire,
Et l'auditeur trompé qu'il lasse jusqu'au bout,
Aux vices du poëme impute son dégoût.
Combien d'autres oisons, au débit fade et triste,
Pourroient de ces portraits grossir encor la liste!
On se plaint du vain tas des auteurs importuns;
Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
Au sublime, en ce point si nous voulons atteindre,
N'affectons jamais rien, tout excès est à craindre.
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt:
L'art qui se fait sentir est un art indiscret.

Le sublime est toujours voisin de la nature.
Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
Dans ses roulemens d'yeux, et ses contorsions,
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur, qui d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur ton trépied la Pythie agitée
D'un dieu même remplie, étoit moins tourmentée.
O poëtes chéris ; ô troubadours charmans,
Laissez à des jongleurs ces affreux hurlemens :
Soyez simples et vrais. Cette emphase maussade
Etonne quelquefois, jamais ne persuade.
Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
Sans émouvoir nos cœurs déchirent vos poumons.
Oh ! que j'aime bien mieux le lecteur doux et sage,
Dont le feu modéré s'accroît à chaque page,
Et qui dès son début, sans le prendre si haut,
Ménage sa chaleur, et tonne quand il faut.
Ainsi quand Nivernois daigne, aux muses fidèle,
Lire à l'académie une fable nouvelle,
Il sait d'un charme heureux enivrer les esprits ;
Chaque vers est saillant, chaque mot à son prix ;
Tout fait image en lui, tout sert à l'éloquence.
Ses discours, ses regards, et même son silence.
Ainsi les Grecs charmés environnoient Nestor ;
Il cessoit de parler. . . on l'écoutoit encor.

François de Neufchâteau.

LES GÉORGIQUES.

§ 3. *Préceptes sur l'Agriculture.*

Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guérets combler tes vœux avides ?
Par les soleils brûlans, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés,
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.
Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue.
Observe le climat, connois l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira ;
Sur ces coteaux rians la grappe mûrira.
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture ;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.
Le Tmole est parfumé d'un safran précieux ;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux.
L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes ;
Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes ;
L'Inde produit l'ivoire ; et dans ses champs guerriers
L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle

Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse tes sillons embrasés par ses feux ;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène,
Qu'au retour du bouvier le soc l'effleure à peine :
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité,
L'autre de quelque suc est encore humecté.
Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture.
Son sein reconnoissant te paie avec usure ;
Ou bien sème du bled dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la vesse légère, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissant dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin, et les pavots brûlans,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs ;
La terre cependant, malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses :
Mais un entier repos redouble ses largesses.

Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris ;
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile ;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des fûne tes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.

Vois-tu ce laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Ecraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine :
Gourmander sans relâche un terrain paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs et des étés humides.
L'été, des sillons frais ; l'hiver, des champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare et l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans ses champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée ;
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui, sur un lit pierreux,
Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses bleds superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets,
Surtout lorsque gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts,
L'exhalaison impure empoisonne les airs.

Virgile. Geor. chant. 1. *traduction de M. l'abbé de Lille.*

§ 4 *Naissance des Arts.*

Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre ;
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,
Et n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilans,
Voulut que l'indigence éveillât les talens.
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage ;
La terre étoit de tous le commun héritage ;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien ;
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Partout de son empire exila l'indolence ;
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides ;
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit couler les ruisseaux.
Enfin l'art a pas lents vint adoucir nos peines,
Le caillou rend le feu recélé dans ses veines ;
La terre obéissante, et les flots étonnés,
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés ;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles ;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles ;
La glu trompe l'oiseau ; le crédule poisson
Tombe dans les filets, ou pend à l'hameçon ;
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente ;
J'entends crier la dent de la lime mordante ;
L'acier coupe le bois que déchiroient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et surtout aux besoins.

Le même, ibid.

§ 5. *Description de la charrue.*

De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour soulager ta main, et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchasse entre deux coins d'où sa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du soc de larges orillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons ;
De huit pieds en avant que le timon s'étende,
Sur deux orbes roulans que ta main le suspende :
Et qu'enfin tout ce bois éprouvé par les feux
Se durcisse à loisir sur ton âtre fumeux.

Le même, ibid.

§ 6. *Description d'un orage.*

L'été même, à l'instant qu'on lioit en faisceaux
Les épis jaunissans qui tomboient sous la faux,
J'ai vu les vents grondant sur les moissons superbes,
Déraciner les bleds, se disputer les gerbes,
En roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons.
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages
Dans ses flancs ténébreux couvrant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire, et soudain
La pluie à flots pressés s'échappe de son sein ;

Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines ;
Les fossés sont remplis, les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés.
Les torrens bondissans précipitent leur onde,
Et des mers en courroux le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne ;
Les animaux ont fui : l'homme éperdu frissonne :
L'univers ébranlé s'épouvante . . . le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre
Et leur sommet brisé vole en éclats fumans ;
Le vent croît ; l'air frémit d'horribles sifflemens ;
En torrens redoublés les vastes cieux se fondent,
La rive au loin gémit et les bois lui répondent.

Le même, ibid.

§ 7. *Prodiges qui accompagnèrent la mort de César.*

Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature,
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
Tu refusas le jour à ce siècle pervers,
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ! tout sentoit notre douleur profonde ;
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre, et l'onde
Les hurlemens des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes ?
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient,
On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi . . . les animaux parlèrent.
Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre environné de victimes mourantes
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs ;
Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent nos murs :
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions Romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des darts rongés de rouille ;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats Romains les ossemens rouler.
O père des Romains, fils du dieu des batailles ;
protectrice du Tibre, appui de nos murailles,

Vesta! Dieux paternels! ô Dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble et là mugit l'Euphrate,
Partout la guerre tonne et la discorde éclatte,
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Le même, ibid.

§ 8. *Eloge de l'Italie.*

De l'aurore au couchant parcourons l'univers:
Tous les divers climats ont des arbres divers.
Chez l'Arabe, l'encens embaume au loin la plaine;
Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis;
Le Nil du vert acanthe admire les feuillages;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages,
Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède et son orange amère
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même:
Sa feuille sans efforts ne se peut arracher;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc, du veillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons, et parfume l'haleine.
Mais l'Inde, et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or
Et les riches parfums que l'Arabie exhale
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux:
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guérets d'une moisson de lances;
Le bled pare nos champs, le raisin nos côteaux:
J'y vois mûrir l'olive et bondir des troupeaux.
Ici, l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe;
Là, paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines;
Mais ce sol ne nourrit, ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une innocente main;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable en longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.

Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages:
La mer de deux côtés nous présente son sein;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Larc étend son enceinte profonde;
Là, tel qu'un océan le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage?
Fouille ces champs féconds; le fer, l'argent, l'airain,
L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques armés d'énormes javelots:
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Emiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles,
Toi surtout, toi, César, qui sur des bords lointains,
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

Le même, ibid.

§ 9. *Description du Printemps.*

Mais le printemps surtout seconde tes travaux;
Le printemps rend aux bois des ornemens nouveaux:
Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes;
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son âme puissante;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour.
L'oiseau reprend sa voix; les zéphirs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés, et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore;
Le printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et des brûlans étés séparant les hivers
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.

Le même, ibid.

§ 10. *Les Arbres.*

Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous!
Ah! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent;
Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts?
Tout sert, même le saule, et les humbles genêts:
Le miel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
J'aime et des sombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature ;
Ces bois même, d'Athos enfans infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur stérilité sont encore fertiles :
Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.
Ici, taillés en char, là, courbés en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante ;
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante :
L'if en arc est ployé : le cornier fait des dards :
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars :
Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse :
Le buis au gré du tour prend une forme heureuse
L'aune léger fend l'onde : et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.
Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses ?
Mortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses :
Des Centaures jadis il souilla le repas,
Et ses coupes servoient d'instrument au trépas.

Le même, ibid.

§ 11. *Bonheur des habitans de la campagne.*

Ah ! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs s'il connoît son bonheur !
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil,
De leur patron superbe, adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques ;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux ;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines ;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines ;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui :
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse ;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse :
La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices :
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours ?
Pourquoi la terre tremble et pourquoi la mer gronde ;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde ;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été ;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie ?
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien ! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète ;
Adieu, gloire, projets, ô coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés !
Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?
Où sont, ô Sperchius ! tes fortunés rivages ?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages,

Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare
Et se rit du vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, tes rois vaincus, ne troublent point sa paix.
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attristé de pitié, ni d'envie;
Jamais aux tribunaux disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix:
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres la rame en main tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer,
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor:
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre:
Le frère égorge un frère, il va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux.
Le laboureur en paix coule des jours prospères,
Il cultive le champ que cultivoient ses pères:
Ce champ nourrit l'état, ses enfans, ses troupeaux,
Et ses bœufs compagnons de ses heureux travaux:
Ainsi que les saisons sa richesse varie:
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie:
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers;
L'Automne d'un doux poids fait gémir ses paniers,
Et ses derniers soleils sur les côtes vineuses
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient; mais pour lui l'Automne dure encor,
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or;
Cependant ses enfans, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses.
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je les vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs:
Il propose des prix à la force, à l'adresse:
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence,
Ainsi des fiers Toscans s'aggrandit la puissance;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivoit Saturne; alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas.
Et le marteau pesant sur l'enclume bruyante
Ne forgeoit point encor l'épée étincelante.

Le même, ibid.

§ 12. *L'Etalon.*

L'Étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grâce:
Aucun bruit ne l'émeut, le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Et la tête effilée, et la croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double, et frémit sur son dos:
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel dompté par les mains du frère de Castor,
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mors.
Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Souffloient le feu du ciel d'où descendoit leur race;
Tel Saturne surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et secouant dans l'air sa crinière flottante
De ses hennissemens effraya son amante.

Le même, chant 3.

§ 13. *Description d'un Combat.*

Le signal est donné: déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière,
Tout s'éloigne, tout fuit: les jeunes combattans
Tressaillans d'espérance et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur âme.
Ils pressent leurs coursiers, l'aissieu siffle et s'enflamme
On les voit se baisser, se dresser tour à tour:
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour:
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur:
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime?
Erichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux.
Le Lapithe monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide:
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident? il languit, s'il est vieux.

Le même, ibid.

§ 14. *Manière de former les Coursiers.*

Mais veux-tu près d'Elis, dans des torrens de poudre,
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux?
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;

Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accens de l'airain ;
Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate :
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
Ainsi de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé ;
Déjà son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance ;
Mais compte-t-il trois ans? bientôt, mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main,
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure :
Pour la rendre plus libre on gêne son allure ;
Tout à coup il s'élance, et plus prompt que l'éclair
Dans les champs effleurés il court, vole et fend l'air.
Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole, et disperse au loin les frimas de Scythie,
Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaie en fuyant les airs, la terre et l'onde.
Un jour tu le verras ce coursier généreux
Ensanglanter son mors, et vaincre dans nos jeux,
Ou, plus utile encor, dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Le même, ibid.

§ 15. *La Chèvre.*

Oui, comme les brebis l'humble chèvre a ses droits ;
Si leur noble toison, pour habiller les rois,
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture ;
La chèvre a des trésors chers à tous les climats,
Ses enfans sont nombreux, son lait ne tarit pas ;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux, contre l'âpre saison,
Nous cède ses longs poils qui parent son menton.
Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines ;
Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau ;
Elle-même rassemble et conduit son troupeau ;
Et le sein tout gonflé des trésors qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc du moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.

Le même, ibid.

§ 16. *L'hiver dans le nord.*

Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là, les champs sont sans herbe et les bois sans verdure,
Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace
Dont jamais le soleil n'effleura la surface.
Des frimas éternels, et des brouillards épais
Eteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et soit que le jour naisse ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde :

Là, le fleuve en courant sent épaissir ses eaux :
Des chars osent rouler où voguoient des vaisseaux :
Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace :
La laine sur les corps se roidit en cuirasse :
La hache fend le vin : le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant, sous les flots de la neige qui tombe,
La foible brebis meurt, le fier taureau succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que rugissans dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le Barbare les perce, et mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.
C'est là que ces mortels, dans d'immenses brasiers
Entassent des ormeaux et des chênes entiers.
Là, brute comme l'ours qui fournit sa pâture,
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrége par le jeu la longueur des hivers,
Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Le même, ibid.

§ 17. *Description de l'Epizootie qui avoit ravagé l'Italie.*

Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages :
Mais qu'elle affreuse mort ! d'abord des feux brûlans
Couroient de veine en veine, et desséchoient leurs flancs ;
Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente,
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante,
Qui dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement et dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint :
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La génisse languit dans un vert pâturage ;
Le chien si caressant, expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violens
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.
Le coursier, l'œil éteint, et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe et se débat en vain ;
Sa peau rude se sèche et résiste à la main ?
Il néglige les eaux, renonce au pâturage.
Et sent s'évanouir son superbe courage.
Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme ; il gémit : son haleine
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine :
Sa narine à long flots vomit un sang grossier ;
Et sa langue épaissie assiége son gosier.
Un vin pur épanché dans sa gorge brûlante
Parut calmer d'abord sa douleur violente :
Mais ses forces bientôt se changeant en fureur ;
(O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur)

L'animal frénétique, à son heure dernière
Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau fumant sous l'éguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt ; l'autre affligé de la mort de son frère
Regagne tristement l'étable solitaire :
Son maître l'accompagne accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
L'émail d'un vert gazon, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse ;
Dans leurs regards est peinte une morne tristesse ;
Leur flanc est décharné, leur pas se ralentit,
Et penché mollement leur front s'appesantit.
Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leur mets c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
Leur boisson l'eau d'un fleuve ou d'une source pure.
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées ;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
A peine on put trouver des buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir leurs graines
Sillonner de leurs mains et déchirer leurs plaines,
Et roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.
Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage.
Tysiphone sortant du gouffre des enfers
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante ;
Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines,
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.
En vain l'onde et le feu pénétroient leur toison,
Rien n'en pouvoit dompter l'invincible poison :
Et malheur au mortel qui bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures !
Soudain son corps baigné par d'immondes humeurs,
Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs ;
Son corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssoient consumées.

Le même. Ibid.

§ 18. *Combats des abeilles.*

Mais lors qu'entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes;
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés;
Les combattans épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre ou de mourir fidèles:
Il aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne;
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne:
L'air au loin retentit du choc des bataillons
Le globe ailé s'agite et roule en tourbillons:
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe:
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillans exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent les soldats, ils échauffent leur rage,
Et dans un foible corps s'allume un grand courage;
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Le même. Ibid. Chant 4.

§ 19. *Le vieillard des rives du Galèse.*

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes.
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain long-temps abandonné:
C'étoit un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins et funeste aux moissons;
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger dociles à ses lois,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient sans frais une table champêtre.
Il cueilloit le premier les roses du printemps,
Le premier, de l'automne amassoit les présens;
Et lorsque autour de lui déchaîné sur la terre
L'hiver impétueux brisoit encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe émondoit les rameaux,
Et du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenoit les zéphyrs, et hâtoit sa richesse.
Chez lui le vert tilleuil tempéroit les chaleurs;
Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs:
Aussi dès le printemps, toujours prompts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître:
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone;
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne:
Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevoient les buveurs sous leurs ombres.

Le même. Ibid.

§ 20. *Travaux des Abeilles.*

Tels aux petits objets si les grands se comparent.
En des corps différens les essaims se séparent,
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens :
La jeunesse des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
On les voit s'occuper, se délasser ensemble ;
L'aurore luit, tout part ; la nuit vient, tout s'assemble ;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour.
On s'empresse à la porte, on bourdonne alentour.
Dans son alcove enfin chacune se cantonne,
Plus de bruit ; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
L'air est-il orageux, et le vent incertain ?
Il ne hasarde pas de voyage lointain ;
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile,
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
L'été d'un grain de sable, il affronte le vent.
Ses enfans sont nombreux ; cependant, ô merveille !
L'hymen est inconnu de la pudique abeille.
Ignorant ses plaisirs, ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans des palais de cire.
Aussi, quoique le sort avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle, et sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfans remplacent leurs ancêtres,
Plus d'une fois aussi sur des cailloux tranchans,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime !
Quel peuple de l'Asie honore autant son roi ?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi.
Est-il mort ? ce n'est plus que discorde civile,
On pille les trésors, on démolit la ville.
C'est l'âme des sujets, l'objet de leur amour.
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent aux combats, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.
Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde ;
Dieu circule partout, et son âme féconde,
A tous les animaux prête un souffle léger,
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

Le même. Chant 4.

§ 21. *Episode d'Aristée.*

Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné ;
Aussitôt des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose,
Il arrive, il s'arrête, et tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène, ô ma mère,

Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père.
Hélas! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels.
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus, et vous êtes ma mère!
Achevez, de vos mains ravagez ces coteaux;
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre âme.
Cyrène entend sa voix au fond de son séjour:
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes;
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine;
Et la brune Nésée et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Ephyre au teint de lis;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitans des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontoit des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois;
Cyrène s'en émeut, ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils tout baigné de ses larmes
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.
Mon fils! répond Cyrene, en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne; et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux.
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre et se repliant en deux monts de cristal
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend, il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire:
Il écoute le bruit des flots retentissans,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur source vagabonde;
De là partent le Phase et le vaste Licus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie.
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Eridan fougueux,
Qui roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais

Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais:
Sa mère en l'écoutant sourit et le rassure;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure;
Offrent pour le sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils; afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'océan, le vieux père du monde,
Et vous reines des eaux, protectrices des bois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit: et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante;
Elle accepte l'augure et poursuit en ces mots:
Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux;
C'est lui que nous voyons sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallène est sa patrie; et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour:
Les Nymphes, les Tritons, tous jusqu'au vieux Nérée
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus partageant l'horison,
De ses feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos;
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace, et lion, il rugit;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit:
Mais, plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.
Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse:
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile, et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant brisé par le rivage
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein;
Là, dans un antre obscur se retiroit Protée:
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée,
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi desséchant les ruisseaux
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux:
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde;
Il marche: près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers;
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur un rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne.

Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant,
Il s'échappe en lion ; il se roule en torrent ;
Enfin las d'opposer une défense vaine,
Il cède, et se montrant sous une forme humaine :
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée ;
L'ordre des immortels m'amène devant vous.
Daignez.....Le dieu roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
Tremble, un dieu te poursuit : pour venger ses douleurs
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidèle Eurydice,
Eurydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas :
La mort ferma ses yeux : les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit et l'Ebre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ;
Et perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la parque inflexible, et les pâles furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantoit, et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitans de ces obscurs royaumes,
De spectres pâlissans, de livides fantômes
Accouroient plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain, ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres :
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux bordé de noirs roseaux
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut, les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutoit ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère abaissant ses têtes menaçantes
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
Enfin il revenoit triomphant du trépas,
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse.
Soudain ce tendre amant, dans un instant d'ivresse
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne.....il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur ;
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : ô destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?

Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu, déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante.
L'horrible mort jetant son voile autour de moi
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit: et soudain dans les airs s'évapore:
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore;
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce;
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour,
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire:
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante;
Là, sa langue glacée, et sa voix expirante
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom,
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétoient Eurydice, Eurydice.
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes;
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes.
Tu connois ton destin; Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort: toi fléchis leur colère,
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux:
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes:
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leur corps sanglant dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux,
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse.
Elle dit: le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.

Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige ! le sang par sa chaleur féconde
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim ;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent
Et sur l'arbre voisin en grappe se suspendent.

Le même, ibid.

LES SAISONS.

§ 22. *Invocation au Dieu de la nature.*

O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des élémens ;
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps,
Ton amour paternel veille sur notre asile ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile ;
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage et daigne m'inspirer.

Saint Lambert. Chant 1.

§ 23. *La nature dans nos climats au moment de l'équinoxe du printemps.*

L homme s'éveille encore à la voix des tempêtes ;
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes,
Des brûlans Africains traversa les déserts ;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs :
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages ;
Il agite, balance et presse les nuages,
Qui fondent, en tombant, les frimas entassés
Sur les coteaux blanchis, et sur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur leurs eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes ;
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire ;
Et des champs dévastés les tristes habitans,
Les yeux levés au ciel, demandent le printemps.
Mais les sombres vapeurs, qui retardoient l'aurore,
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore ;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachoit son disque et le celeste azur ;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues.
Les groupes variés de ces eaux suspendues,
Emportés par les vents, entassés dans les cieux,
Y forment au hasard un chaos radieux.
A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village ;

Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déjà l'progné revient, et cherche à reconnoître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître:
Déjà le peuple ailé s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie
Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.
Ce retour des oiseaux apprend au nautonnier
Qu'aux promesses d'Éole il peut se confier.
Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, allez braver l'élément infidèle;
L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots;
Et des astres plus doux calment les vents et l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
Dont les sels irritans, les sucs spiritueux,
Rendent la vie aux sens, éveillent la pensée.
Du brûlant équateur à la zone glacée,
Chez le nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois;
Policez le barbare, éclairez le sauvage;
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Le même, ibid.

§ 24. *Premiers effets de la naissance du printemps.*

Brillant astre du jour, de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphyr dans les airs qu'il épure;
Tu traces sur le globe un cercle de verdure;
Et des bordes du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux:
Ils couvrent les vallons, le penchant des coteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la séve ranimée.
Les sucs et les esprits du nouvel aliment
Lui rendent la gaîté, l'âme et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Chante et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erroient sur les campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déjà le rossignol fait retentir les bois:
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore, et son chant a cessé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la séve captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant pour s'échapper l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève, et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois ;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois et repose mes yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.
O vallons! ô coteaux! champs heureux et fertiles!
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je sens renaître en moi le plaisir, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étois entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre ;
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je ne jouis pas seul. Le retour du printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs.
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Éclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine: il craint la pauvreté ;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Trâme les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant ;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ses grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux:
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.
S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il appelle au travail sa compagne fidèle.
Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle ;
L'aîné le fer en main a devancé ses pas ;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras ;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Dégager le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard ;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée ;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relevent l'importance ;
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les momens sont chers; les beautés du printemps
Se succèdent en foule, et brillent peu d'instans:
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Va dans sa route oblique embraser les Gémeaux,
Conduit par la Pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière ;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs ;
Il nuance, varie, anime les couleurs,

Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie.
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés;
Ici la primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille et chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein:
Ces trésors du printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à la nature.

Le même, ibid.

§ 25. *La campagne après une pluie de Mai.*

Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts;
Réjouissez les sens et parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages;
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
Ah! Doris, c'est alors qu'il faut voir le printemps.
Hâtons-nous, quittons tout: les vieillards, les enfans
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrit dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retint caché l'épi qui veut paroître.
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil;
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les foibles roseaux ne courbent point leur têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.
La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles:
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
Et sème de rubis le contour des nuages:
La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux;
Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit foible et doux du zéphyr et de l'onde,
Se fait entendre seul dans le calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;

Il a vu sur ses champs descendre l'abondance;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides:
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend!

Le même. Ibid.

§ 26. *Beautés des champs et des jardins champêtres.*

Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au printemps les bienfaits de l'automne;
Dans ces murs, ces lambris, dont j'étois entouré,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré:
Ils bornent à la fois l'espérance et la vue;
J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moissons et les bois, les prés et les vallons,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts,
Le pampre des coteaux. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde;
Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous voulons l'asservir à nos desseins bornés:
Là, j'admire un moment l'ordre, la symétrie,
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.
O! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
Où l'art en se cachant fécondoit le terrain,
Où, parmi tous les biens, le luxe et la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Raimond le gouvernoit; roi de ses plants nombreux,
Content de son empire, il y vivoit heureux.
Six arpens composoient son modique héritage:
Les flancs d'une colline en repoussoient l'orage,
Et recourbés en arc embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon;
Là, sur un sable d'or une onde pure et vive
Poursuivoit librement sa course fugitive,
Distribuoit la séve aux plants du potager,
Baignoit, en murmurant, les arbres du verger,
Et formoit un bassin, dont la perche dorée
Troubloit, en se jouant, la surface azurée;
Le saule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
Les regards du soleil, le ruisseau, les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu simple et champêtre.
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ses mets abondans n'étoient point achetés.
Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,

Un jour vit dans les champs une jeune beauté
De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.
Auprès d'elle un vieillard assis sur la verdure,
D'un vallon parfumé respiroit les odeurs,
Et la jeune beauté lui présentoit des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère;
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Il élève d'abord le myrte et le jasmin;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée;
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée;
La fraise auprès des eaux fleurit avec l'œillet.
Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet;
Il les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même:
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux.
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux;
Il les fait disparoître. Il sait l'art de surprendre
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits et le goût est tenté.
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glicère.
Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asiles secrets.
On vit le chèvrefeuil et le pampre flexible,
Composant de concert une alcove paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.
Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
Ne présentoit le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond dans son jardin travailloit plus gaîment;
Glicère y va combler les vœux de son amant;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Sous des berceaux fleuris, asiles du mystère,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du printemps,
Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées,
Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées.

Le même. Ibid.

§ 27. *Sensations d'une belle matinée du printemps dans la convalescence.*

O que l'âme jouit dans la convalescence!
Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
Cet insecte, disois-je, est sorti du tombeau;
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyois l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage,
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore;
J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre et d'admirer.
Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêloit les couleurs, et distinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux:
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin de vapeurs entourée;

Un faisceau de rayons détaché du soleil
Couloit rapidement sur l'horison vermeil,
Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes
Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde, et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore.
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirois les beautés,
J'admirois les gazons, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étoient charmés, et mon âme ravie
Croyoit sentir la séve et respirer la vie.
J'entendis tout à coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois ;
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
La bêlante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages
Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages ;
L'insecte, en bourdonnant, murmuroit son plaisir.
Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphyr,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie ;
Et moi, je renaissois pour voir un monde heureux.
Ma voix mêloit ses chants aux champs harmonieux
Qui célébroient l'aurore et la saison nouvelle.
O combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du printemps !
J'associois mon cœur à tous les cœurs contens ;
Je m'égalois, Doris, à cet être suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime ;
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté ;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Le même. Ibid.

§ 28. *Le printemps dans sa perfection.*

Le printemps dans sa gloire embellit tous les êtres.
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déjà près du Cancer le soleil est monté ;
Ce ciel tranquille et pur que blanchit la lumière
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Éden, et le jardin du monde :
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets ;
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée,
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,

Et le bluet flottant qui sème ses saphirs:
Ici, les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin, l'astre du jour, les champs et les coteaux
Ont pris du mouvement et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint dans la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il sur la nature
Des prés, des champs, des bois, sans grâce et sans beauté?
Est-il dans ces beaux jours un jour sans volupté?

Le même. Ibid.

§ 29. *Invocation au soleil, naissance d'une multitude d'êtres.*

O toi dont l'éternel a tracé la carrière,
Toi, qui fais végéter et sentir la matière,
Qui mesures le temps, et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui compo-ent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grâce et de beauté.
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route
De l'équateur au pole, ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abîme des mers;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise et sent son existence;
La matière est vivante; et des champs enflammés
Le sable et le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l'agneau;
Là le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères.
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités,
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.

Le même. Chant. 2.

§ 30. *L'été dans nos climats.*

Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde:
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure:
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence;
Nos biens sont sa beauté; sa grâce est l'abondance.
Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher, au bord de la prairie,
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets;
Je parcours d'un coup d'œil les champs et les forêts.

Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature ;
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, et ses flots divisés
Baignoient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyois briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace, et voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés, où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
Des forêts s'élever sur les monts écartés ;
Des arbres couronner les bourgs et les cités ;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons dans les flots radieux,
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence,
Etalât sa richesse et sa magnificence.

Le même. Ibid.

§ 31. *L'été sous la zone torride.*

O si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées,
Que le tropique embrase, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux?
C'est là que la nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers ;
Et le vent d'orient y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure,
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errans les cocotiers fertiles
Offrent des alimens, des boissons, des asiles ;
Les fleurs du canelier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor, enbaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine,
Et là, changeant l'année, et doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons ;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.
Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose ; heureux sous ces ombrages,
Il voit se succéder les races et les âges.

Le lion plus terrible à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits,
Ou les crins hérissés et la gueule écumante
De rivage en rivage il répand l'épouvante.
Au bord du vaste fleuve, à Brama consacré,
Toujours ivre de sang, et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.
Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
Plus funestes encor dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans
Partent du fond des bois, des marais et des ondes.
Emporté par les vents, sur des plaines fécondes
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.
Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière.
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.
Le soleil en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,
Fait monter jusqu'aux cieux les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée
Sortent, en rugissant, de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers, la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers,
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.
C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieux, les trombes, les tiphons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides
En effleurant les mers, suivent les vents rapides.
Dans ces mêmes climats, au bord de l'océan,
Repose sur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans.
Il tourne autour du globe et roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,

Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.
Hélas, ce ciel d'airain, ce soleil irrité
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la séve; il menace la vie.
O, que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers, et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de crystal.
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.

Le même. Ibid.

§ 32. *Eloge de l'agriculture.*

J'admirois tes bienfaits, divine agriculture,
Tu sais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi ces végétaux que tu sais reproduire
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible,
Le taureau lui soumit son front large et terrible;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance:
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur
Fut le partage heureux du peuple agriculteur,
Et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone à formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au printemps ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;

Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux,
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste Asiatique;
Il prend place au conseil près du trône des rois,
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.

Le même. Ibid.

§ 33. *Tondaison, fenaison, gaîté des travaux champêtres.*

Si je veux habiter de plus rians asiles
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon:
Une eau calme et liquide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent foible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage;
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.
La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortans de la verdure,
M'offrent pour tempérer mon sang trop allumé
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.
Là, le belier docile à la main qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans un crystal limpide:
Au signal du berger le dogue menaçant
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne à l'ombre du feuillage;
Et tous en demi cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir sa toison.
Elle arrive auprès d'eux; elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux,
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton;
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine;
L'un monte le belier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires
Un jour, sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens!
Lui dis-je; et tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne?
Non, dit-il; j'ai connu vos plaisirs si vantés;
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaisirs du village;
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né:
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par un luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi!

Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage.
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs soucis dédaigneux, leurs coups d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un vertueux guerrier l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour ;
Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens, qu'ont dissipés la folie et la guerre ;
Je vous demande à vivre et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles.
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs,
Et depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme et sont ma récompense.
Ici loin des Pyrénés, de l'intrigue et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur ;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen et je sers ma patrie ;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie ;
Je sais la rendre utile au fond de ces hameaux
Où la tendre amitié me lie à mes égaux ;
Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.
Unis dans les plaisirs, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre et sans société,
A son triste attelier sent mourir sa gaîté :
Il n'a point son ami qui par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans, que le travail rassemble ?
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas, au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paroissoient contens.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoient leur chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avoient assaisonné le travail et la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour à tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consumé les fruits et le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots.

La folie et l'amour régnoient dans l'assemblée ;
Les jeux et les baisers voloient sous la feuillée ;
Et par des traits piquans, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentoit la gaîté.
Colinette en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
On en rit, il s'éveille, et d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.
Heureux peuple des champs ! vos travaux sont des fêtes.
Le même. Ibid.

§ 34. *L'été dans sa force.*

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du Cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers ;
Tout reçoit, réfléchit, la clarté qu'il dispense ;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlans,
De la terre entr'ouverte ils pénétrent les flancs.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se resserre, et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorans la séve est consumée ;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans, qui veillent autour d'elles
La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs,
Serpenter sur les monts et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
Son empire est douteux ; son règne est d'un moment :
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore.
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
A suspendu les jeux, les chants et les travaux :
Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.
Le même. Ibid.

§ 35. *Orage d'été.*

On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever, et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.

Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur,
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue.
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde ; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans nos temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés ;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages ;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Le même. Ibid.

§ 36. *Présens et plaisirs de l'automne.*

O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orage.
Il vient, environné de paisibles nuages ;
Il voit, du haut des cieux, le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins ;
De coteaux en coteaux la vendange annoncée,
Rappelle le tumulte et la joie insensée.
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'automne ;
L'année, à son déclin, recouvre sa beauté.
L'automne a des couleurs qui manquoient à l'été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre et l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts,
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez, par les zéphyrs la pomme balancée,
Echapper mollement à la branche affaissée ;
Le poirier, en buisson, courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler des globes d'or,

Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels! et par des cris de joie
Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse et les chants, les jeux et les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.

Le même. Chant 3.

37. *Calme de la nature au commencement de cette saison. Ses effets sur l'homme.*

L'homme respire enfin sous un ciel tempéré:
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
Le soleil est voilé; mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs!
Quel silence étendu règne sur l'univers!
L'alcyon s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix:
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes;
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la seule espérance,
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
Et le cœur satisfait a cessé d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être, en ce moment, la nature affoiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissans,
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.

Le même. Ibid.

§ 38. *Amusemens de l'automne.*

Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse;
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
L'automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre
Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau, dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur:
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile;
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons,

Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés,
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide, et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante,
La truite suspendue à la ligne tremblante.
Cent fois dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux,
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux;
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.
O doux emploi des jours! agréables momens!...

Le même. Ibid.

§ 39. *Chasse du cerf.*

Mais l'automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane, dans ses jeux, se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts;
La Discorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux lève sa tête altière;
D'un œil impatient il parcourt la bruyère;
Il voudroit de la course avancer les instans:
Mais on part, il s'élance, et des sons éclatans
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit;
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée;
Il devance, en courant, la vue et la pensée;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Et fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite:
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;

Il voudroit ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours ;
Dans le taillis obscur il fait de longs détours,
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine :
Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur ;
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée.
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;
Il entend de plus près des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans ;
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
Il chancelle, il s'arrête, il se sert de ses armes ;
En vain le désespoir le soutient un instant ;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

Le même. Ibid.

§ 40. *Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne, opposée à la vie tumultueuse des habitans des villes.*

Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force et le courage,
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image,
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs,
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts :
Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
Percez le sanglier, qui court, avant l'aurore,
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore ;
Signalez, par ces coups, votre âge et vos loisirs ;
Servez l'état enfin même dans vos plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes ;
Voyez-les s'avilir, et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrynés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.
O funeste loisir, ô poids affreux du temps!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs.
Il sait du jour qui passe employer la durée ;
Au sommeil, au repos, sa nuit est consacrée ;
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
Les momens du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les lois ;
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux,
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes.
Elever ses troupeaux, embellir son jardin ;
Plutôt que l'agrandir, féconder son terrain ;
Par sa seule industrie augmenter sa richesse :
Voilà tous les projets que forme sa sagesse.
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
Et regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Peut-il avoir besoin que le luxe et les arts
De leur pompe frivole amusent ses regards ?
N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque instant varie,
L'opale et l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre et l'azur du couchant nébuleux,
Où son œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence ?
Mais il jouit encor de plus rians tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux ;
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté ;
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.
Son cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé ;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères ;
Là, l'époux, accablé sous le fardeau des ans,
Presse encor sa moitié dans ses bras languissans ;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour, entouré des vertus qu'il anime.
Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux ;
De voir à leur instinct succéder la pensée ;
De préserver d'erreur leur raison commencée ;
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs, que la nature instruit à les aimer !
Leur père est à la fois leur maître et leur modèle,
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune et leur vie ;
Ils vivoient à la cour, sans nuire, et sans flatter :
Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter ;
Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, et citoient des services.
Il vante, en leur présence, un mortel généreux,
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit au malheureux ;
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent, dans un sallon propre et non fastueux,
Il admet à sa table un ami vertueux ;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la séve parfumée
Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
Le rapport des esprits que l'estime a liés,

L'enjoûment sans folie, et l'amour sans foiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
De ces sobres festins voilà les voluptés.

Le même. Ibid.

§ 41. *Glacières des hautes montagnes. Origine des fleuves et des ruisseaux.*

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore,
Des nuages épais, sur les champs descendus,
Entourent de la nuit les objets confondus;
Immobiles sur l'onde, et fixés sur la plaine,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
Du triste voyageur, dans sa route égaré,
Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres;
Son disque sans rayons se montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus;
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs;
Sans cesse il entretient, par des vapeurs nouvelles,
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Là, des rochers rompus, renversés par le temps,
Semblent être lancés par les mains des Titans;
Dans l'Olympe azuré les uns portent leurs cimes;
D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
Sur ces monts hérissés, monument du chaos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux;
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires;
Tandis que le fracas des torrens, des tonnerres,
Interrompt à leurs pieds le silence des airs.
Les frimas répandus sur ces tristes déserts
Y présentent aux yeux d'informes pyramides,
Une mer immobile, et des vagues solides.
Ces masses de crystal, ces abîmes sans fonds;
Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts;
Ce désordre effrayant, ces aspects formidables
Conservent à jamais leurs horreurs immuables:
La nature et le temps semblent les respecter.
Là, les êtres vivans tremblent de s'arrêter;
Et l'astre dont les feux animent la matière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.
Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez vos eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
Tombe, roule, et bondit dans vos flots vagabonds;
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable et le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile;
Et s'échappant de l'antre où distilloient leurs eaux,
Forment, en bouillonnant, les sources des ruisseaux;
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
Ils vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes,
S'ouvrir, en s'unissant, un plus vaste canal,
Et rouler sur l'arène un paisible crystal.

Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
S'exhale, se répand, et part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
Le même. Ibid.

§ 42. *Derniers momens de l'automne.*

Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée:
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour, et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
De moment en moment devient pauvre et stérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,
La pompe de l'été, les grâces du printemps ;
Ces nuances du vert, des bois et des prairies ;
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens :
Doux zéphyr, qui, le soir, caressois la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure !
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès ;
Ils semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres, ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Eole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaîté ;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe, par degrés, dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
Le même. Ibid.

§ 43. *Tempêtes et déluges qu'amène ordinairement le solstice d'hiver.*

Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers et du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens ?
Le fougueux Aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes ;
Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts
Rapide tourbillon, s'élançant sur les mers.
Il élève des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,

Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'océan sur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des cieux précipitent les nues,
Les champs ont disparu sous des mers inconnues ;
Sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux,
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux,
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages.
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages ;
Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
Elevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés,
Luttans contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre,
Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre ;
Le monde est menacé du retour du chaos ;
Et l'humide élément, vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.

Le même. Chant 4.

§ 44. *L'hiver sous le cercle polaire et dans nos climats.*

Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux :
Mais Borée apporta ces frimas invisibles,
Ces atomes perçans, ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.
Là le terrible hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la nature expire,
Habitent le désordre et l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges et sombres,
Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs ;
Il subjugue Neptune ; il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
Se montrant en automne aux yeux des matelots,
Sembloient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages.
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux,
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Et souvent le berger au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ;
Il voudroit s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
De givres, de glaçons, ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.

Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts,
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.
Une vaste blancheur sur le monde étendue
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, et les bienfaits des dieux.

Le même. Ibid.

§ 45. *Eboulement de neiges et de glaces ; cabane engloutie.*

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées ;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout à coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.
Là j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans ;
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers sentimens ;
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouroient leur asile ;
La même volonté sembloit les animer.
Modérés, bienfaisans, satisfaits de s'aimer ;
Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduisit l'abondance,
La tendresse contente ajoute à la bonté.
Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux,
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne ;
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents, et courbé sous sa proie,
Son fils à sa rencontre accourt ivre de joie ;
Le père l'aperçoit, et lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée,
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée ;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.
Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens ;
Et des glaçons, flottans sur sa croupe ébranlée,
La masse tombe, roule et comble la vallée ;
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti ;
Du couple vertueux l'asile est englouti.
Hélas ! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie !
Les yeux levés au ciel, et les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète : Elle n'est plus.
Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
Aussitôt des voisins généreux et sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.

Le père entre leurs bras s'agite avec fureur ;
Il s'élance et s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah ! courons, mes amis ; je l'entends qui m'appelle ;
J'y cours. Il dit, il vole, et la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde ;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort ;
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
Le soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimas affaissés
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage ;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend . . . c'est son nom et le nom de son fils ;
Il prête, en frissonnant, une oreille attentive,
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle ? est-ce une ombre plaintive ?
Seroit-il retombé dans son égarement ?
Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie : ô ma mère !
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père,
Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimas les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes,
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leur voix ;
Chère épouse . . . elle vit . . . c'est elle . . . je la vois.
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ses bras, dont elle est entourée,
Baise son front chéri, qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami . . . . cher époux . . . . que j'ai plaint tes douleurs !
Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disois : il perd tout ; le voilà seul au monde.
Il ne pouvoit répondre, et tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour à tour serroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux ; les soins, la complaisance
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance.
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux.
Le jour succede au jour, et les voit plus heureux.

Le même. Ibid.

§ 46. *Effets des rigueurs de l'hiver sur l'homme et sur les animaux.*

Cependant l'hiver règne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrepide ;
Et courant au hameau, semble avoir oublié
Et les piéges mortels, et l'homme sans pitié :
Hélas ! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons ;
Ou dans un antre obscur fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens du meurtre, et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes,
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grâce et sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux, ou d'horribles lambeaux ;
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents.
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plongea le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables,
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
Ah ! si l'ami des lois, le juste est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire,
La douleur et la mort étendent leur empire.

Le même. Ibid.

§ 47. *Plaisirs de l'homme de lettres à la campagne pendant l'hiver.*

Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers,
Faut-il donc tous les arts, les bals et les concerts ?
Oh ! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient au printemps à mes yeux enchantés ;
Me retrouver encor auprès de la nature,
Espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure !
Là, sous un toit modeste, aux muses consacré,
Et de chantres divins, de sages entouré,
Je jouirois en paix des charmes de l'étude.
Heureux l'ami des arts, qui dans la solitude
Sait goûter tour à tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !

Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connoître!
Muses, guides de l'homme, ornement de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés;
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur,
J'appris à distinguer sur le céleste azur,
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière!
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux.
Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure;
Je voyois sous mes pas s'agrandir la nature;
J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers;
Et franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre, à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observois les ressorts, les mœurs des animaux;
Je savois dans leur rang placer les végétaux;
J'étois ravi de voir à travers un méandre
La sève en circulant s'élever et descendre;
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur;
Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.
Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître.
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le temps, nos lois et nos erreurs:
J'ouvre, dans ce dessein, les fastes de l'histoire.
Ces monumens confus de misère et de gloire
Me montrent des états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois.
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois:
La fraude le subjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde;
Et que le temps rapide amène à nos neveux,
Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
Que les muses, les arts et la philosophie
Passent d'un peuple à l'autre, et consolent la vie.
Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissans par les erreurs, et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple et te déguise au sage.
Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas:
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture;
Les forêts à sa faim offrent des alimens;
Le froid n'offense point son corps sans vêtemens;
La nuit dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour errant sans soins, ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté;

Son âme s'endurcit dans sa stupidité:
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
J'ai passé du Bengale aux champs de Visapour;
Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense,
Mais qu'opprime en tout temps une injuste puissance.
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les Nobles, les Omras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichissent en vain son sol et l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde et de ces beaux climats
Où jamais les hivers n'ont porté les frimas:
Un sol riche, un ciel pur, et l'or, sont leur partage.
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois et des vertus de Mars.
Mais je reviens encor dans le temple des arts:
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile:
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille.
L'un, sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre, sage, élégant, tendre et majestueux;
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.
Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse;
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil;
Et tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs;
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Le même, ibid.

§ 18. *Occupations et Plaisirs des Habitans de la Campagne pendant l'hiver.*

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles,
Vos hivers sont remplis, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constans,
Plus agir que penser. Nos jours toujours semblables
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables:
Votre esprit est tranquille; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
Du grenier affaissé la gerbe descendue
Sur l'argile applanie est déjà répandue;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés;
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire;
Et le jour de la fête, au pied du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos dieux domestiques;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrégent les momens.

Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage :
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois ;
Le jour de la tempête on entendit sa voix :
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance.
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard :
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse et la bergère ont le même langage.

Le même, ibid.

§ 49. *Vie heureuse d'un grand Seigneur avancé en âge et retiré dans ses terres où il excite l'industrie et fait du bien.*

Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous ;
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qu'il adore il est souvent l'arbitre :
Le bon sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel, si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme étoit ravie ;
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
Mais dans ces temps d'erreur, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre,
Et quand Louis vainqueur eût désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive les vertus :
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
Être ami de soi-même, amant de la nature.

J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prît avec les goûts les mœurs de la campagne ;
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous.
J'avois tous les plaisirs d'un père et d'un époux :
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils :
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance.
Le jour sur leur tombeau j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers ; mais mon âme affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
Je courus à sa voix ; ses plaintes redoublèrent :
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent.
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs.
Et je lui savois gré de me rendre des pleurs.
Hélas ! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, et quittoit son village,
Où la faim consumoit son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de foibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère ;
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir,
Et reconnus en moi la trace du plaisir.
A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles ;
Le pauvre nourri d'herbe, et vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.
L'indigent féconda la terre abandonnée.
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans ;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin ;
Les vieillards par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
On paya les impôts sans se croire opprimé ;
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.
O mon ami ! l'amour, les sens et la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur,
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire ;

Mon cœur s'épanouit. J'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle,
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle;
On en jouit toujours, et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages;
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage:
Oui, l'Arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

Le même, ibid.

§ 50. *Prière à l'Etre suprême.*

O Dieu! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes,
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance:
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées.
Tu nous donnas la terre, et l'ordre d'en jouir.
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés;
Là j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés;
Et philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses présens rendre grâce à mon maître.

LES JARDINS.

§ 51. *Beaux Jardins qu'on peut se proposer d'imiter.*

Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,

Vous plairont tour à tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grâce avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui dois,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à la suite.
Beau lieu! fais mon bonheur. Et moi si quelque jour,
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potzdam de la victoire héroïque séjour,
Potzdam, qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Vorlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.
Dans les champs des Césars la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit au lieu d'un jardin parcourir un musée.
L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial,
Toi, surtout, Idelphonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont pas ces eaux dont les sources factices
Se fermant tout à coup, pas leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos.
Sans cesse resonnans dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe, où Philippe, avec magnificence,
Défioit son aïeul, et retraçoit la France.
Le Batave à son tour par son art courageux
Sut changer en jardin son sol marécageux.

Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure ; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté.
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses près les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver :
Mais l'art subjugue tout : le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des Czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchans l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie ;
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur !
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés ;
Vous dirai-je quel luxe, aux rives Ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes?
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les Kiocks élégans, les fleurs toujours écloses :
L'empire d'orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :
Là, tout plaît a nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour !
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et les propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont les monts se couronnent,
Ou ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Ou ce gros peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge.
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux ;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles ;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante !
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé ;
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image ;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,

Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature ;
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps et trompent les hivers ;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs c'est un musée, asile studieux,
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux ;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita ?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sybille ;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir ;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir :
Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire.
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell,
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette
Par qui montoit vers Dieu sa prière secrète.
Ah ! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images ;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté,
Conduis-moi, porte moi dans ce temple enchanté
Où des murs Bysantins, d'un temple où le Druide
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Ecosse et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde ;
Un roi du capitole y venge l'univers ;
Mais un temple est formé de ces débris divers ;
Il peint le monde entier ; il orne le bocage ;
Et le temps destructeur méconnoît son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance et je découvre un débri plus sacré.
Venez ici vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie ;
Voyez ce mausolée où le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.
Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument !
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau ;
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.
Et moi, peintre des champs, moi qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom, du moins mon nom habite donc ces lieux !
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux !
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légères,
Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument !

Ah! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre!
Mes chants vous rendroient grâce; et, pour une âme tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans
De la reconnoissance égalent les accens?
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.
Enfin je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bacon:
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent;
A leur voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent;
Le niveau fut brisé; tout fut libre; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages?
Oh! qui pourroit compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des près fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin.
Combien j'aime Park-place, où, content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste;
Et Pain's-hill si charmant dans sa beauté modeste;
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres.
Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans ces bosquets j'admire la nature;
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais.
Et quand son goût vous prête une grâce nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

L'abbé de Lille. Jardins. Chant 1.

§ 52. *Versaille et Marly.*

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, a ce riant Marly,
Que Louis, la nature, et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide:
Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide:
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois:
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture:
Ces bronzes respirer: ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se replonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;

Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur:
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

Le même. Ibid.

§ 53. *Jardin d'Eden.*

Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue:
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asile aux premiers des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mêlange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentoit leurs plaisirs,
Zéphire aux antres verts redisoit leurs soupirs:
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

Le même, ibid.

§ 54. *Bois et Bocages.*

Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde, et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts,
Et vos antres encor nous instruisent en vers;
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembrunîront leur ombre:
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Forment un doux combat de la nuit et du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières;
Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère:
Mais n'en détruisez pas le grave caractère.
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable, et des contours liens,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix,
Cette variété séduisante déesse,
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentimens du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux;
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière:
Deux noirs sourcils en arc protégent sa paupière;
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'émail;
Le nez, dans sa longueur, dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage,
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du créateur,

Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.
N'allez donc pas des bois symétrisant les bords,
D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles:
Je veux les voir; je veux, dans ces bocages verts,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers:
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rempans; ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets:
Vaste scène où des mœurs, de la vie et des âges
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 55. *Sur les arbres de Versaille.*

O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissans!
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre et des ans,
La hache est à vos pieds et votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes:
Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre
La Valière apprenoit le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur?
Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne:
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

Le même. Ibid.

§ 56. *Les fleurs.*

Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle;
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,

Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets ;
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre,
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués.
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure;
Serpentez en guirlande ; entourez ces berceaux ;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets ;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace ;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin
Goutte à goutte versé par un avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie ?

Le même. Ibid. Chant. 3.

§ 57. *Les eaux.*

Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines :
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite ;
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux,
Vous enchantez l'oreille et vous charmez les yeux.
Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux!
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours,
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse?

Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté:
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte et flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit: "C'est moi qui créai ces prodiges."
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges;
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois.
Mais, je le dis encore; loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu: tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur:
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, et la terre, et les eaux, et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde:
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez donc l'effet que votre art veut produire,
Et ces flots toujours prompts à se laisser conduire
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux doux ou fiers, gais ou majestueux.
Tableaux toujours puissans! Eh! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente

Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours, et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybèle !
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi ?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres,
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens :
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes.
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité rénaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante !
Pour prix de ce bienfait, toi dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.
Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois, les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux qu'un noir taillis ombrage
Cachant son onde agreste et sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble.
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude, et ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;

Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.
Au défaut des courans formés par la nature,
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.
Que leurs flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la rivière un portrait véritable;
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asile fortuné,
Délicieux Oatlands! ta plus riche parure,
Ce n'est pas ton palais, tes fleurs et ta verdure,
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant
Qui d'une nuit Arabe offre l'enchantement;
Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice:
L'œil charmé s'y méprend; dans ces nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours,
Et, par l'illusion d'une savante optique
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal
Montre de loin la voûte embrassant son canal:
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour mieux les charmer, en impose à nos yeux.
Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes:

Et qu'ainsi s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour :
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue.
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure:
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre.
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge,
J'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas ;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas,
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connoître et saisir les effets ;
Quelle que soit leur forme, étang, lac ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde
Promènent, en jouant, leur lueur vagabonde ;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux.
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux ;
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Le même, ibid.

§ 58. *Le jardin de Pope à Twickenham.*

Ah ! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même !
Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.
Eh ! qui du Tusculum de l'orateur Romain,
Du Tivoli si cher au Pindare Latin,
Auroit osé changer la forme antique et pure ?
Tout ornement l'altère et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre en voulant le changer !
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage :
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés ;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles
Telle on laisse sa rouille au bronze des médailles.
Tel j'ai vu ce Twickenham dont Pope est créateur,
Le goût le défendit d'un art profanateur ;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel ! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître et dont Pope est le dieu !
Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupiroit le nom :

Là sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,
Célébroit Dieu, le monde et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût ou les cheveux des belles ;
Je reconnois l'alcove où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil.
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée :
Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleuroit en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère, et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là, du Parnasse Anglois le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvroit l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi, pourtant ; celui qui dans ses vers
D'Homère le premier fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage ;
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue et l'esquif arrêté,
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux ; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi ;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance :
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi dans les bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse ;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse ;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protége donc ma muse ; et si ma main fidèle
Jadis à nos François te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants ; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau :
Ma voix t'en fait l'hommage, et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

Le même. Ibid.

§ 59. *Ruines de l'ancienne Rome.*

O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts, comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle.
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans ;
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde,
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde ;

Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins.
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Etaloit tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines,
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Le même. Ibid. Chant. 4.

§ 60. *Statues des dieux et des grands hommes dans les jardins.*

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages?
Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie.
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait: loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages,
Ces monstres me font peur, même dans leurs images;
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,

Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux y respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles:
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire;
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs; donnez, j'en couvrirai ces sages,
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs;
Unis par les regrets la France et l'Angleterre;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris
Mêlez donc son image à ces bustes chéris;
Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Le même. Ibid.

§ 61. *Episode d'Abdolonyme.*

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante,
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs.
Quelquefois les rois même ont goûté les plaisirs:
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime!
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître;
Nul séjour n'égaloit sa demeure champêtre;
D'un côté, c'est Sidon, et son port et ses mers;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendoit en plateau,

Et de là deux filets d'une onde crystalline
Tomboient en murmurant le long de la colline ;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courboit en croissant,
Zone delicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée ;
Dans le fond les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux ;
Mille arbustes divers y versoient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure ;
Au-devant on voyoit, déployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse ;
Autour quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques ;
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs,
Différens de parfums, de formes, de couleurs ;
La rose les paroît, et sur une onde pure
De vieux saules penchoient leur longue chevelure ;
Plus loin, c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disoit-il souvent, mais dans l'âge où nous sommes
Quels sages envieroient ces illustres dangers ?
Il disoit, et, content du sceptre des bergers,
Il soignoit tour à tour ses troupeaux et ses plantes ;
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin,
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein,
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse,
Sa marche est assurée et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur ; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton ;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;
Comment au bruit confus de mille affreuses voix
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres ;
Le vieillard les pleuroit ; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur.
Tel n'étoit point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son âme éveilloit son courage,
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge ;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisoit encor.
Tel un jeune arbrisseau qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre ;
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.
Un soir après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes ;

L'air étoit en repos; les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante:
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueilloient quelque souffle de vents;
La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvans;
Enfin tout étoit calme, et la nature entière
Sembloit avec respect écouter leur prière;
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard le premier au maître des humains
Levoit en suppliant ses vénérables mains.
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire,
Sur ses lèvres erroit un auguste sourire;
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux;
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux.
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel,
Et dans le même instant au pied du même autel
Tout l'olympe attentif contemploit en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance,
Voilà que tout à coup resonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte:
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas!
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille.
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin prolongé dans le bois.
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre:
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offroient point des palais les marbres magnifiques,
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés;
Ces lieux d'un vert rempart étoient environnés;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête; et ce triomphateur
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette foible barrière;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux.
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche:
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur;
A terrasser les rois je mettois mon honneur.
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité: les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits;
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
C'est le fruit le plus doux qu'attendoit ma victoire;
Viens donc: tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre et les dieux.

Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs gouter encor la paix
Contemple cet asile, et conçois mes regrets.
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour
Je dérobe aux grandeurs les restes d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant.
Il le prend, il l'embrasse, et, fixant son visage
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage :
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur :
Mais ce jour le console, il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine à l'horizon avoit rougi l'aurore,
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort retombera sur toi :
Que je te plains ! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles ;
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !
Viens donc, ô cher enfant ! viens, ô mon doux appui !
Du malheur de régner viens consoler ton père,
Et vous, objets charmans, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivois, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux ;
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptois mes années :
Ces fastes valoient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de mes pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices !
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur ;
Dans un confus transport de joie et de douleur,
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères
Leur ombre l'y poursuit ; il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix ;
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achève d'effacer la trace de ces crimes :

Il règne, et l'équité préside à ses projets;
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux,
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.

Le même. Ibid.

§ 62. *La Chartreuse de Paris.*

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques;
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.
J'ai trop connu Paris: mes légères pensées
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours,
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Jardin dont la grandeur et la simplicité
Du siècle de Louis nous peint la majesté!
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite;
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'éloigne, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux,
Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.
Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple en tumulte agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne. et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain: du siècle ils ont fui les chimères,
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Et nous osons pourtant les juger malheureux!
Quel préjugé funeste à des lois si rigides,
Attache, disons-nous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin,
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.
Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux.
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.
Mais quel lugubre son du haut de cette tour
Descend, et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète

Redit en longs échos : SONGE AU DERNIER MOMENT.
Le son sous cette voûte expire lentement,
Et quand il a cessé l'âme en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée,
O tableaux éloquens ! ô combien à mon cœur,
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.
Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse,
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis ; (1)
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Ecoutons ; sous ces voûtes paisibles
Ont retenti des voix, des harpes invisibles,
Et la religion, le front voilé, descend.
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Dit : *Au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi,*
Viens, je t'y parlerai, j'y serai près de toi.
Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit,
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputoient le trône des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asile :
Parlez : blâmerez-vous les Bénoit, les Basile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
O que d'infortunés votre noire épaisseur
A derobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la religion protégeoit de ses ailes,

(1) Le Luxembourg.

Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ce lieu saint l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Aux creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices;
Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas,
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil,
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil,
Ils chantoient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd d'un torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte au nom du ciel un message de paix.
Et cependant leurs jours ne sont point sans orages!
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyoit sous le cilice et de cendres couvert,
Tous les vices de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.
Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
En vain les repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne.
A Comminge, à Rancé Dieu sans doute pardonne,
A Comminge, à Rancé qui ne doit quelques pleurs?
Qui n'en sait les amours? qui n'en plaint les malheurs?
Et toi, dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens;
Toi, que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse, à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
Tel qu'un autre Abailard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin du monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieux
La cathédrale antique où prioient nos aïeux;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là, tout m'en parle encor; là, revit ta mémoire:
Là, du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même, en ces lieux de ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour
Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.
Mais que fais-je, imprudent? quoi! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré

Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes ?
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés,
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : DIEU, l'ENFER, la VENGEANCE.
Partout est la rigueur, nulle part la clémence,
Cloître sombre ! où l'amour est proscrit pas le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel ;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers le ciel élancée,
Aima leur saint repos, leur long recueillement ;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma foiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens si doux et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

M. de Fontanes.

§ 63. L'HOMME DES CHAMPS. *La chasse du cerf.**

Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère :
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire ?
O muse, qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.
Mais quoi ? Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fera-t-il dans ces pressans dangers ?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;

* *Voyez p. 237 celle de Saint-Lambert.*

Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant, de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas ! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux il fuit, il erre abandonné :
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre ; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte ;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête ; il regarde, il écoute ;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines ;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais, enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes ?

Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.
L'Abbé de Lille. L'homme des champs. Chant I.

§ 64. *Le curé de campagne.*

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime ;
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent ;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence :
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît ; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au-dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au-dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte ;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
Le même. Ibid.

§ 65. *Jardins de Lima, canal du Languedoc et combat d'Hercule et du fleuve Achéloüs.*

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent, tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,

Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet, l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne ;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne ;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmans, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage !
Tant l'art a de pouvoir ! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux !
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avoit jamais vus ?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux :
Changez en long canal ces flots capricieux.
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles.
Aux cantons étrangers il porte vos trésors ;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords ;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre en bénissent l'auteur.
Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Égypte et son lac, le Nil et ses merveilles
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs ;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux ;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Elysée,
Des vergers pleins de fruits et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante ;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art applanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre ;
Puis traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés.
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes !
Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs :
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art, et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînoit les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Rouloit l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportoit les hameaux, dépeuploit les cités,
Et changeoit en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive et veut dompter sa rage :
Dans les flots écumans il se jette à la nage,

Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne ;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur et lui dit : téméraire,
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère ?
Et ne savois-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpens étouffés furent ses premiers jeux ?
Etonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire,
Il fond sur son vainqueur. Ce n'est plus un serpent,
En replis onduleux sur le sable rampant ;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage:
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux ;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou ;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ses bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et, dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.
Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie !
Eh ! qui dans ce serpent, dans ses plis sinueux,
Ne voit des flots errans les détours tortueux,
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde:
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras ;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
De l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense, et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 66. *Charmes de l'étude des trois règnes de la nature.*

N. B. *L'auteur a suivi dans cette vue générale de la nature le système de Buffon, non qu'il le croie vrai dans tous ses détails, mais parce qu'il l'a jugé très-propre à offrir à l'imagination et de grands et sublimes tableaux ; et l'on ne peut disconvenir que ceux qu'il a tracés ne soient d'une beauté achevée.*

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence:
Des desseins du grand être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes,

Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage accourt la sève errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs.
Etranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille.
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,
Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.
Vous donc, quand des travaux ou des soins importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,
Cherchez autour de vous de riches connoissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connoître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez ; marchons, voyons, et jouissons ensemble.
Dans ces aspects divers que de variété !
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure ;
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux
Et des antres rians l'abri voluptueux.
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses ;
Un sable infructueux, aux vents abandonné ;
Des rebelles torrens le cours désordonné ;
La ronce, la bruyère et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie,
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer,
Et les eaux de la terre et les torrens de l'air ;
Où s'élevoient des monts, étendit des campagnes ;
Où furent des vallons, éleva des montagnes ;
Joignit deux continens dans les mêmes tombeaux ;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux ;
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés,
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers.
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent ;
Quelque temps suspendus, les autres surnagèrent.
De là précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour.
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent ;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux ;

Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs et des mers en courroux
Le roulement affreux apporta parmi nous :
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes ;
Souvent deux minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux ;
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.
Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village :
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit ? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposait les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement.
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins, et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines.
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'hermite du lieu, sur un décombre assis,
Aux voyageurs encore en fait de longs récits.
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre ?
L'olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ses rochers hideux.
Poursuivons, descendons de ces sauvages lieux
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance,
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux.
Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux.
Terrible il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre ;
Balaie, en se jouant, et forêt et cité ;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté ;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde :
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits ;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habits de deuil sa riante parure.
Non moins impétueux et non moins dévorans,
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrens.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs verse des flots bouillans :
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes,
Dans le volcan de l'âme incessamment brûlantes,

Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs.
Ces roes tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondoit un volcan : ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace.
C'est ici que la lave en longs torrens coula ;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se réfroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari !
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri !
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore ;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument ;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques ;
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques ;
Ces gymnases, du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités :
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre ;
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or,
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor ;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire ;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père ;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.
Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages,
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changemens divers !
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde :
Des bosquets de Monbar Buffon jugeoit le monde :
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin et sur la foi d'une vaine peinture
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.
O ma chère patrie ! ô champs délicieux
Où les fastes du temps frappent partout les yeux !
Oh ! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs courans, leurs foyers, et des siècles nombreux !
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes.
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens ;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre âme est repoussée,
Et des âges nombreux pèsent sur la pensée.
Mais sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :
Quel riche monument ! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire !
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fût formé.

Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit: ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents et les flots et l'orage.
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense:
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle à son aspect vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons et leurs flottes entières:
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courans, ses reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints, qui du sein de la terre
Jadis alloient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendans;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans;
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Echanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissoient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguoient des vaisseaux,
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.
Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux,
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades,

Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source ;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errans en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.
Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle :
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de foux.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre :
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs ;
Le guerrier, de sa plaie adoucir les douleurs ;
Le gourmand, de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices.
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints.
Le matin voit errer l'essaim mélancolique ;
Le soir, le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'élysée au milieu des enfers.
Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux
Ensemble remontons aux lieux de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre :
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants :
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans.
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure ;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde.
Vous distinguez ces monts les ouvrages de l'onde ;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers ;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale ;
Du hasard et du temps travail mystérieux!
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendans l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,
Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste et le marbre veiné.
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits ;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau ;
Là s'élance en grondant la cascade écumante ;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente.
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers ;

Ici de frais vallons, une terre féconde;
Là des rocs décharnés, vieux ossemens du monde ;
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura ! terrible Montanverts !
De neiges, de glaçons, entassemens énormes;
Du temple des frimas colonnades informes !
Prismes éblouissans, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse ;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour !
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas !
Souvent un grand effet naît d'une foible cause.
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige. A ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ;
La neige autour de lui rapidement s'amasse;
De moment en moment il augmente sa masse :
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abîme.
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un état par degré ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme ;
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome !
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs !
Mes yeux à ces pensers se sont mouillés de pleurs.
Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages ?
Eh bien ! redescendez dans ces frais paysages.
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux,
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchans,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux ;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,
Dans ses balancemens monte et descend la sève ;
Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit et la fleur.
Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers ?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires.
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,

Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantil'i.
Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage:
La peine est plus légère et le plaisir plus doux.
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares,
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil, et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux:
Vous voyez les premiers avec reconnoissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux; il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnoît, adore sa maîtresse.
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite, et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connoître:
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre:
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux,
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés, si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau.
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble.
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets

Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène:
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume ;
La pyrite, cachant le feu qui la consume ;
Les métaux colorés et les brillans cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux ;
L'argile à qui le feu donna l'eclat du verre,
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
Soit qu'un limon durci les recouvre au-dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps ;
Enfin tous ces objets, combinaisons fécondes
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.
D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées ;
Le lichen parasite aux chênes attaché ;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle ;
Le nénuphar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété !
Le contraste sur tout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe et le léger chevreuil,
Et la lente tortue et le vif écureuil ;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte ;
L'écaille du serpent, et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson ;
Le nautille, sur l'eau dirigeant sa gondole ;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole ;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme et l'autre de sa voix ;
Les peuples casaniers, les races vagabondes ;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes,
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
Là je place le ver, la nymphe, la chenille ;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange et les hôtes des fleurs,
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile ;
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein.
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit et la mouche qui file ;
Ceux qui d'un fil doré composent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'ombre allume le flambeau ;
L'insecte dont un an borne la destinée ;
Celui qui naît, jouit et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instans perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paroissez, vos cartons vous appellent.

Venez avec l'eclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille défend la gaze de vos ailes;
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés.
Les uns semés sur vous en brillans microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes.
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarrières, ces dards,
Armes de vos combats, instrumens de vos arts,
Et les filets prudens de ces longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnoient le danger, la charge et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.
Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
L'imagination n'y reste point oisive;
Et, quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.
Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien des souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage:
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez: vos trésors, vos plaisirs sont partout.
Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside.
Qu'à vos compartimens avec grâce préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor.
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard.
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort y ressemble à la vie.

Le même. Chant. 3.

§ 67. *Que rien ne répand plus d'intérêt sur les tableaux que la vue des êtres vivans.*

Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire :
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs,
Sur la scène des champs amenez des acteurs ;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde.
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu ;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui mouvement, plaisir, gaîté, culture ;
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature,
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers et ces eaux de baigneuses,
Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes ;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.
Que-si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène !
Ceux qui de Wouvermans exerçoient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animoient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette?
Ah ! soyez peintre aussi ! venez ; à votre voix
Les hôtes de la plaine et des monts et des bois
S'en vont donner la vie au plus froid paysage.
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil :
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux ;
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,
Vole et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie :
Ses pas dans tous vos sens retentissent encor.
Voulez-vous d'intérêts un plus riche trésor?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines ;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi dans sa prose divine,
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps :
Buffon les peint ; chacun de sa main immortelle

Du feu de Prométhée obtint une étincelle :
Le chien eut la tendresse et la fidélité ;
Le bœuf, la patience et la docilité ;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je ? Déjà l'auguste poésie
Avoit donné l'exemple à la philosophie.
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques ?
Ulysse est de retour, ô spectacle touchant !
Son chien le reconnoît, et meurt en le léchant.

Le même. Ibid. Chant 4.

§ 68. *Les fleurs et le jardin des plantes.*

Multipliez les fleurs, ornement du parterre ;
Oh ! si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu ;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu.
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore ;
D'un éclat varié, que l'œillet se décore ;
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs !
Que sous l'herbe en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe !
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout, que la rose embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors, pour vous seuls, ne doivent pas fleurir ;
A la jeune bergère on aime à les offrir,
Elle rend un sourire ; hélas, belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.
O fleurs ! en tous les temps égayez ma retraite,
Et plus heureux que moi puisse un autre poëte,
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs !
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire ;
O fleurs ! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les zéphirs, précurseurs du soir et du matin,
Les zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée,
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.
Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où calme et solitaire,
La science à toute heure arme son sanctuaire.
Que de fois en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Egypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblême !
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,

Et ses prêtres savans, bienfaiteurs des mortels.
Là je vois rassemblés sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné,
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie,
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire, ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô vérité! tu veux qu'on te contemple,
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.
Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile.
A l'entour un essaim bourdonne sourdement,
C'est là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée;
C'est là qu'on rit par fois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte Romain.

M. de Fontanes.

§ 69. *Les religions antiques.*

D'un air plus grand encore et plus majestueux,
De la religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacroit la victoire et marchoit devant elle;
Et du pied des autels sembloit dire aux humains:
Rome commande au monde et le ciel aux Romains.
Le juste ciel, sans doute, abhorroit ces conquêtes,
Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora dans ces jours de splendeur
Ces simples déités qui firent sa grandeur:
Le dieu du capitole habita des chaumières,
Loin de ces chars sanglans, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux, satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendoit grâces aux cieux.
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres,
Où Rome célébroit les dieux de ses ancêtres,
La déesse des blés et le dieu des raisins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, déité pastorale!
A peine blanchissoit la rive orientale
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosoit son troupeau:
O Palès, disoit-il, reçois mes sacrifices;
Protége mes brebis, protége mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain;
Que je trouve le soir le nombre du matin;
Qu'autour de mon bercail exacte sentinelle
Sans cesse en haletant rôde mon chien fidèle;
Que mon troupeau connoisse et ma flûte et ma voix;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts;
Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes;
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes
Dans un riant pacage arrêter mes brebis;
Que leur fine toison compose mes habits;
Et quand le fuseau tourne entre leurs mains légères
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères!

Il dit, et tout à coup un faisceau pétillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmans, vous régnez encor dans nos hameaux!
Eh! qui n'est point ému de ces brillans tableaux!
La superstition sied bien au paysage;
Triste dans les cités, elle est gaie au village.
Et le sage lui-même aime à voir, en ses vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.

L'abbé de Lille. poëme sur l'imagination.

§ 70. *Déprédations des révolutionnaires François.*

Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage.
Un Raphaël échoit au magister du lieu,
Racine d'un manant alimente le feu,
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets à son tour Despréaux est roulé.
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété?
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux fus sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois,
Qui du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice?
Vous! allez maintenant, complaisans possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs!
Appelez les brebis des nations lointaines,
Épurez par le choix les races indigènes!
Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux!
Ah! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens, ô tendre Pitié, viens! pour toucher les cœurs
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur: " Vous blessez les lois de la nature!
" Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure?
" Maudits soient ces mortels qui se font avec art
" Du malheur une proie et des lois un poignard!
" Barbares, remplissez vos celliers et vos granges:
" Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges
" Déposent contre vous." Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
" Tout est changé," dit-on, " et le pouvoir répare
" La longue iniquité d'un régime barbare."
Sans doute: le François, malheureux dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé,
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères,
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah! quel exil affreux égale ce supplice!
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh! si je vous contois tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,

Ma voix dans votre cœur porteroit l'épouvante !
Je vous dirois : " Ces biens qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
Sur les deux continens entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parens,
Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et par ses propres mains égorgé la patrie !
Ces tableaux font horreur . . . . et vous qui sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile en beaux vers retraça la mémoire ?
Au fils du vieux Priam un monstre affamé d'or
Avoit avec la vie arraché son trésor.
Cent traits l'avoient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince Troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante
Lui crie : " Epargne-moi, jeune et noble Troyen !
" Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
" Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures !
" Viens-tu troubler ma paix et rouvrir mes blessures ?
" Arrête ! . . . . A ces accens, à ces cris douloureux,
Un saint effroi saisit le héros généreux ;
Il fuit : et loin de lui sa main épouvantée
Rejète avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons,
Et parmi les cercueils vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères !
Ah ! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe ! et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtre dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes ?

L'abbé de Lille. Le Malheur et la Pitié. Chant 4. *Edition de Londres.*

§ 71. *Eloge de* MONSIEUR *frère de Louis XVIII.*

Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accens, ô Prince généreux !
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux,
Toi, l'âme de mes chants, mon appui tutelaire,
Qu'adore le François et que l'Anglois révère ;
Toi dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris,
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime,
Grand Prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être ; aux jours de mon bonheur
Je chantai tes bienfaits : et quand la tyrannie
Nous faisoit de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces momens d'effroi
Je m'oubliois moi-même et volois près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissoient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connoît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité
Toujours tu fus présent à ma fidélité,
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,

Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours,
Le suit sous son nuage et l'adore toujours.

Le même. Ibid.

§ 72. *Mariage du Duc d'Angoulême.*

Mais que dis-je! au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état: leur union féconde,
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux! ô fortunés époux!
Si long-temps séparés, que votre sort est doux!
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent;
Autour naissent les fleurs et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.

Le même. Ibid.

§ 73. *Eve se voyant pour la première fois dans le cristal d'une onde pure et limpide.*

Sur cette plaine humide
Je hasarde un regard ignorant et timide;
O prodige! mon œil y retrouve les cieux;
Une image flottante y vient frapper mes yeux;
Pour mieux l'examiner, vers elle je m'incline,
Elle-même vers moi s'avance et m'examine;
Je tressaille et recule; aussitôt je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle;
Vers moi, même penchant aussitôt la rappelle.
Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens;
Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens.
Et peut-être en ces lieux, ma crédule tendresse
Admireroit encor sa forme enchanteresse,
Si me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié:
" Eve, que prétends-tu? cette image est toi-même,
" Une ombre ici te plaît; c'est une ombre qui t'aime.
" Elle vient, elle fuit, et revient avec toi;
" Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi,
" Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
" Mais l'être à qui te lie une éternelle chaine.

Milton. Paradis Perdu. Traduction de l'abbé de Lille.

§ 74. *Passage du Rhin par l'armée Françoise le 12 Juin, 1672.*

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,

Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire,
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles:
" C'est donc trop peu," dit-il, "que l'Escaut en deux mois
" Ait appris à couler sous de nouvelles lois,
" Et de mille remparts mon onde environnée
" De ces fleuves sans noms suivra la destinée!
" Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
" Montrons qui doit céder des mortels ou de nous."
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et couvert d'une nue
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix:
" Grands arbitres," dit-il, " des querelles des rois,
" Est-ce ainsi que votre âme aux périls aguerrie
" Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
" Votre ennemi superbe en cet instant fameux,
" Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
" Du moins en vous montrant sur la rive opposée
" N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
" Allez, vils combattans, inutiles soldats,
" Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras:
" Et la faux à la main parmi vos marécages,
" Allez couper vos joncs, et presser vos laitages;
" Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir
" Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir."
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près: sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

Louis les animant du feu de son courage.
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint:
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint:
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone:
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés,
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Boileau.

§ 75. *Mort d'Eriphile.*

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute:
" Vous, Achille," a-t-il dit, " et vous Grecs, qu'on m'écoute.
" Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
" M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
" Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
" Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
" Thésée, avec Hélène uni secrètement,
" Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
" Une fille en sortit, que sa mère a célée;
" Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
" Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
" D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
" Sous un nom emprunté, sa noire destinée
" Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
" Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
" Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux."
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.

Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras.
" Arrête," a-t-elle dit, " et ne m'approche pas.
" Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,
" Sans tes profanes mains saura bien se répandre."
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule, et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

Racine, Iphigénie.

§ 76. *Mort d'Hippolyte.*

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu, qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rènes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours, en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
" Le ciel," dit-il, " m'arrache une innocente vie.
" Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
" Cher ami, si mon père un jour desabusé
" Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
" Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
" Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
" Qu'il lui rende" . . . . A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des dieux triomphe la colère.
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Racine. Phèdre.

LA HENRIADE.

§ 77. *Henri s'embarque à Dieppe, et relâche à Jersey où il est reçu par un sage vieillard.*

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port:
Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etoient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyre abandonnoit les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déjà les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots.
Montroient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'assiégeoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputoit l'empire,

Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, et celui des Romains,
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposoit sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde,
Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le héros François daigna baisser les yeux
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisoit son étude;
C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas étoit accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui même,
Il avoit déposé l'orgueil du diadème.

Voltaire. Henr. Chant I.

§ 78. *Description de l'Angleterre et de son gouvernement.*

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes!
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.

Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, sage et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria, Bourbon, quand pourront les François
Réunir comme vous la gloire avec la paix ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

Le même. Ibid.

§ 79. *Mort de l'amiral de Coligny.*

Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vint arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne ;
" C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne."
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien. Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.

Des assassins trop lents, il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des François tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ;
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans trouble, sans remords, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Le même. Ibid. Chant 3.

§ 80. *Massacre de la St. Barthélemy.*

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans,
Guise étoit à leur tête, et bouillant de colère
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes.
Les conduisoient au meurtre et marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel et Pardaillan chez les morts descendirent ;
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie et d'un autre destin
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Poubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne ;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,

En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemploit cette fête.
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyoient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étoient de ces héros les pompes triomphales,
Que dis-je ? ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Le même. Ibid.

§ 81. *Portrait du Duc de Guise.*

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'état du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise, et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux :
Il savoit prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence :
Il se faisoit aimer des grands qu'il haïssoit ;
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit :
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
Connoissant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Le même. Ibid.

§ 82. *Bataille de Coutras.*

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattoient sa mollesse et lui donnoient des lois,
Joyeuse né d'un sang chez les François insigne
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,

Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffes amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures.
Leur fer et leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans François tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur courage ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse.
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphire et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Le même. Ibid.

§ 83. *Noble fermeté du parlement de Paris.*

Dans ces jours de tumulte et de sédition
Thémis résistoit seule à la contagion,
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avoit dans ses mains fait pancher la balance :
Son temple étoit sans tache, et la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit sa sûreté.
Il étoit dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable :
Qui des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marchoit d'un pas égal entre son peuple et lui ;
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'état fait son ambition,
Il hait la tyrannie et la rébellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoit Rome, l'honore et la sait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :

Bussi les conduisoit : ce vil gladiateur
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
" Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
" Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
" Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
" Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
" Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
" Obéissez au peuple, et suivez ses décrets.
" Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres,
" Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
" Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
" Il s'est lassé du sceptre et le sceptre est brisé.
" Effacez ces grands noms qui vous gênoient sans doute,
" Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait et qu'on redoute:
" Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat
" Non la place du roi, mais celle de l'état.
" Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance",
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendoient fièrement sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles,
Bussi plein de fureur et non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi . . .
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançoient les années ;
Tout le sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état ;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces magistrats, que la main du bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Le même. Ibid. Chant 4

§ 84. *Sacrifice des ligueurs aux dieux infernaux.*

Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images,

Objets de leurs terreurs, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème ;
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même ;
Tous ces impurs esprits, qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnoit la bouche impie.
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius
Maudit, au nom des dieux, les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature ;
De ces antres muets sort un triste murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux Henri brillant de gloire,
Apparoit à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatoit dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux, tombe et fuit sous la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Le même, ibid.

§ 85. *Assaut livré à Paris.*

Paris n'étoit point tel en ces temps orageux
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Etoient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche et la mort le devance.
Le fer avec le feu volent de toutes parts,
Des mains des assiégeans, et du haut des remparts.

Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus et renversés ;
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés :
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent les tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle et marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit.
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts ;
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils sembloient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédoient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple : il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur les murs avec eux la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat a son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine,
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareil à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la première fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où commandoit d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
François, Anglois, Lorrains que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble.
Ange, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats ;
De quel héros enfin prites-vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées.
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque temps son choc impétueux ;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, et qui touchoient les cieux ;
Détache les rochers du milieu des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivoit l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Le même, ibid. Chant 7.

§ 86. *Système de l'univers.*

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Le même. Ibid. Chant. 7.

§ 87. *Description de l'entrée des enfers.*

Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, et la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là gît la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire;
La foiblesse au tient pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, et détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Le même. Ibid.

§ 88. *Le palais du Destin.*

Le temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens et les maux, destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos foibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse!
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leur vices, leurs vertus, leur fortune et leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connoître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils;
Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.
Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu; grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin; souple, adroit, et dangereux ami:
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;

Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
François, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes:
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroitre,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du sage.
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des François vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!

Un foible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connoître:
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit, qui couvroit ta lumière;
Que les arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas foible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs?
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisoit la tête altière.
O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des rois:
C'est un de nos neveux, qui leur donne des lois.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais pussiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?
Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

Le même. Ibid.

§ 89. *Bataille d'Ivry.*

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avoit long-temps respecté les trésors

Dont Flore et les Zéphyrs embellissoient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles:
Protéges par le ciel et par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers plein d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyoit près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq rois avoit porté les armes;
Biron dont le seul nom répandoit les alarmes;
Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il étoit vertueux.
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime:
Turenne, qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paroît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans
Qu'étaloient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre reine, et le soutien des rois.
Plus loin sont la Trimouille, et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le signal,
Et rangés près du roi lisoient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son parti connoissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de sa foiblesse,
Déguisant ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échapé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,

Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paroissoit Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammoit sa présence,
" Vous êtes nés François, et je suis votre roi,
" Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi;
" Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
" Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
" Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas,
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, et la flamme, et le fer.
On se mêle, on combat: l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.

De son roi seulement son âme est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit partout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençoit des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il sortoit de leurs bras:
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
En détestant la ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étoient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans leur cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas.
Le fer qui les couvroit, brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,

Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue;
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'église!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'étoit ainsi, Biron, que tu devois mourir.
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié! que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron qu'environnoit les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi, fait un dernier effort,
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité.
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le héros, sur lui seul il s'élance;
De ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en ranimant la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort suivoit ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Long-temps cet étranger trompé par son courage,
Avoit cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens, Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disoit ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui,
Que la nature entière attentive à sa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.
Le roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;

Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus :
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Le même. Ibid. Chant 8.

§ 90. *Le temple de l'amour.*

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore,
Et les fruits de l'omone, et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire.
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons.
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans : encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée,
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine et le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide

Applaudit en passant à leur troupe homicide,
Le repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
Le même. Ibid. Chant 9.

§ 91. *Combat singulier de Turenne et de d'Aumale.*

Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'Aumale répondit; j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa foiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
" De la Ligue à jamais le trône est renversé;
" Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.

Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.

Le même. Ibid. Chant. 10.

§ 92. *Famine horrible qui désole Paris.*

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, et la voix affoiblie,
Demandoient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputoient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit, prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère, et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité,
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans, ou la faim l'auroient bientôt ravie :

Et pourquoi vivrois-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux pleurer sur ses débris?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère,
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce en frémissant le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussoit sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions, qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mère et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au ciel, et demandoit la mort.

Le même. Ibid.

§ 93. *Description d'une tempête.*

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.

Crébillon, Idoménée.

§ 94. *Autre description d'une tempête.*

Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur:
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Leurs vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
Nous font rouler après dans de vastes abîmes,

Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des goufres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise et nage encor sur les eaux dispersé.

Crébillon, Electre.

§ 95. LA PEINTURE. *Invocation.*

Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas et courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé ;
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues,
Leve-toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants ;
Mets dans mes vers ce feu qui sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

Le Mierre. La Peinture. Chant 1.

§ 96. *Le Milon du Puget.*

Milon entr'ouvre un chêne aussi vieux que la terre,
Mais l'arbre tout à coup se rejoint et l'enserre.
Un lion qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlète entravé boit à loisir le sang.
Sur le marbre animé le Puget défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure.
Ses cheveux sont dressés, ses membres sont roidis;
Vous reculez d'effroi, vous entendez ses cris.

Le même. Ibid.

§ 97. *Sort de la peinture et de la sculpture à Rome, dans le temps de l'inondation des barbares.*

O temps! ô coups du sort! la peinture autrefois,
La sculpture sa sœur habitoient près des rois.
Des Romains toutes deux furent long-temps l'idole.
L'une de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avoient taillé ses mains.
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.
Toutes deux triomphoient; mais lorsqu'en d'autres temps
Rome eut tendu les mains aux fers de ses tyrans,
Quand le luxe en ses murs eut creusé tant d'abîmes,
Rome perdit les arts pour expier ses crimes.
Le Tibre présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former dans le nord.
La peinture et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurerent leurs trésors foulés par le Vandale.
Tout fuit, tout disparut: l'une, de ses tableaux,
Au travers de la flamme, emporta les lambeaux ;
L'autre, sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues.

Ces restes précieux au pillage arrachés,
Sous la terre long-temps demeurerent cachés.
Michel-Ange accourut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre;
Au flambeau de l'antique à demi-consumé,
Il alluma ce feu dont il fut animé.
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école."

Le même. Ibid.

§ 98. *Invocation au soleil.*

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette séve de feu qui nourrit la nature;
Soleil, par tes rayons l'univers fécondé,
Devant toi s'embellit, de splendeur inondé.
Le mouvement renaît, les distances, l'espace:
Tu te leves, tout luit; tu nous fuis, tout s'efface.
Le poëte sans toi fait entendre ses vers:
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs:
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la chaleur, auteur de la lumière,
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 99. *La chymie.*

Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main.
Tu soumets la nature, et fouilles dans son sein,
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atôme et repaîtris l'argile,
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en filtres salutaires,
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques,
Fais éclore soudain des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Le même. Ibid.

§ 100. *Expression des passions.*

Peins sous un air pensif l'ardente ambition.
Donne à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse.
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice.
Que le front de l'espoir paroisse s'éclaircir;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du désir.
Compose le visage et l'air de l'hypocrite;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite.

Elève le sourcil de l'indomptable orgueil ;
Abaisse le regard de la tristesse en deuil.
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.
Le même. Ibid. Chant 3.

§ 101. *Eloge du célèbre paysagiste Berghem.*

Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton âme libre et pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature ;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor, si le cœur n'est touché ;
Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres ?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
Il connut, il peignit ce sentiment profond ;
Il l'épancha partout sous ses touches divines ;
Il eut pour attelier le sommet des collines ;
Épris de la nature et plein de ses attraits,
C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes,
Le repos d'un beau soir sur des sites agrestes,
La monture du pâtre et les bêlans troupeaux
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce silence heureux d'un vaste paysage
Des premiers jours du monde attendrissante image.
Le même. Ibid.

§ 102. *Clair de L'une.*

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître,
Qui luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui coulant dans l'espace des cieux
Semblent y ralentir leur cours silencieux,
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;
Des différens objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer :
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau s'élève et le rassure ;
Le ciel où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.
Le même. Ibid.

§ 103. *Les fables anciennes.*

Sourdes divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres qui nous marquez les saisons et les ans,
Le dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans Cérès, dans les sillons jaunissent ;
Les raisins, sans Bacchus, sous le pampre noircissent ;
De Pan et d'Apollon les fabuleux troupeaux

N'ont point des immortels entendu les pipeaux.
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve,
Le soin qui la cultive et l'art qui la conserve.
Neptune est un vain nom, et le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.

Rosset. Agriculture.

§ 104. *Le coq.*

En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Le même, ibid.

§ 105. *Les fleurs d'Avril.*

J'avance et j'aperçois près de la frétilaire
L'anémone, à Vénus toujours sûre de plaire,
Et l'élégante iris, qui retrace à mes yeux
Dans sa variété l'arc humide des cieux,
Et l'humble marguerite, à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.
Me serois-je trompé ? non, la jonquille encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de son or.
Pour couronner enfin les richesses qu'étale
Des jardins renaissans la pompe végétale,
La tulipe s'élève : un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs Byzantins mérite qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.

Roucher. Les mois.

§ 106. *Les glaciers des Alpes.*

Monts chantés par Haller, recevez un poëte.
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi . . .
Dieu, quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errans,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans sur des vallons où le printemps fleurit,
De coteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver ?
Là pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.

Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrasant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts:
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et grossissant toujours
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.
Le même. Ibid.

§ 107. *Beauté des nuits d'été.*

Il renaît triomphant le mois où nos guérêts
Perdent les blonds épis dont les orna Cérès.
Il fait reluire aux yeux de la terre étonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'année.
Que leur empire est frais! qu'il est doux ! qu'il est pur !
Qui jamais vit au ciel un plus riant azur ?
Pour inviter ma muse à prolonger sa veille,
Il étale à mes yeux merveille sur merveille.
A peine est rallumé le flambeau de Vénus,
En foule à ce signal les astres revenus,
Apportent à la nuit un tribut de lumière.
La paisible Phébé s'avance la première.
Et le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur son croissant argenté.
Ah ! sans les tendres feux que son disque nous lance,
L'homme errant dans la nuit en fuiroit le silence,
Et tel qu'un jeune enfant que poursuit la terreur,
Foible, il croiroit marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embrasser l'intervalle,
O lune ? ô du soleil la sœur et la rivale !
Et que des rais d'argent dans l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix sur les coteaux blanchis.
Le même. Ibid.

§ 108. *Plaisirs de l'imagination dans une belle nuit d'été.*

J'oserai plus : je veux par delà tous les cieux,
Je veux encor pousser mon vol ambitieux,
Traverser les déserts, où pâle et taciturne,
Se roule pesamment l'astre du vieux Saturne :
Voir même au loin sous moi dans le vague nager
De la comète en feu le globe passager ;
Ne m'arrêter qu'aux bords de cet abîme immense
Où finit la nature, où le néant commence ;
Et de cette hauteur dominant l'univers,
Poursuivre dans leur cours tous ces orbes divers,
Ces mondes, ces soleils, flambeaux de l'empyrée,
Dont la reine des nuits se promène entourée.
Je les vois. De clartés quel amas fastueux,
Quels fleuves, quels torrens, quels océans de feux !
Mon âme à leur aspect muette et confondue,
Se plongeant dans l'extase, y demeure perdue.
Et voilà le succès qu'attendoit mon orgueil !
Insensé, je croyois embrasser d'un coup d'œil
Ces déserts où Newton, sur l'aile du génie,
Planoit, tenant en main le compas d'Uranie.
Je voulois révéler quels sublimes accords
Gouvernent dans les airs tous les célestes corps,
Et devant eux s'abîme et s'éteint ma pensée.
Le même. Ibid.

§ 109. *Le Jour des Morts.*

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris
N'offroient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avoit compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos je vivois dans les champs.
Et quel poëte épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone?
O! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait;
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie,
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Ami, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvroit l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paroissoit: la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçoit dans les airs la fête de la mort;
Vieillards, femmes, enfans accouroient vers le temple.
Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus;
Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux du nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre;
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;
Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous.
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénélon,
Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles,
Il ne réveille point ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.
Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfans chéris que charmoit sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassembloit tous;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.
Hie, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse,
Célébroient à l'envi ces morts victorieux,
Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie.

La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
Allons donc visiter leur funèbre demeure;
L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.
Consolons-nous pourtant: un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.
Oui: tous ses habitans, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
Et moi, puissé-je alors vers un monde nouveau,
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau.
Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus mentroient le ciel propice;
Tantôt il adoroit humblement incliné.
O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux.
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
Mais du temple à grands flots se hâtoit de sortir
La foule qui déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
L'étendard de la croix marchoit devant nos pas,
Nos chants majestueux consacrés au trépas,
Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformoient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignoit l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve; et mon âme attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement, et l'éternel repos.
Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris!
Il leur parloit encor: mais au sein de Paris,
Des parens les plus chers, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons: malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affoibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,

Sous ces pierres sans art, modestement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre :
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliois les chimères !
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément ;
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent,
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent ;
Seulement j'aperçois une jeune beauté,
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle ;
Hélas ! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit,
Que son cœur pour époux se choisit en secret :
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassoient tour à tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine ;
Deux mois, dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asile ;
Ils pleuroient sur leur fils : leur fils dormoit tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert pour la sauver fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime ;
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.
Son exemple éclairant une aveugle culture,

Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutelaire élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritois sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux !
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale ;
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits
Répéta sourdement : *qu'ils reposent en paix.*
Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
Et brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

M. de Fontanes.

LE LUTRIN.

§ 110. *La Discorde troublant la paix dont jouissoit la Sainte Chapelle.*

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique chapelle.
Ses chanoines vermeils, et brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordéliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands.
Elle y voit aborder, le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
Elle seule la brave, elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres ?
Diviser Cordéliers, Carmes et Célestins !
J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins !
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ; et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme ;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée ;
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour :
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'église ;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat sommeillant elle adresse ces mots :
Tu dors, Prélat, tu dors, et là-haut à ta place,
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les *oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors ? attends-tu donc, que sans bulle et sans titre
Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.
Elle dit, et du vent de sa bouche profane
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat se réveille, et plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens :
Tel le fougeux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur,
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle,
Lui montre le péril, que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat ?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps, ou vigile ?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table au même instant, fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table :

La couleur lui renaît, sa voix change de ton :
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Boileau. Chant 1.

§ 111. *Joie de la Discorde à la vue des trois champions du trésorier ; effroi de la Mollesse.*

Les ombres cependant sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude :
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? Le pardon sonnant te retrouve en ces lieux !
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'allégresse
Sembloit du jour trop lent accuser la paresse ?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant :
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée :
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant ; il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folâtrent alentour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines ;
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin doit paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,

Ouvre un œil languissant, et d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O nuit, que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre,
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un Comte !
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable :
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assuroit un asile.
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi:
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidèle.
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encore me chasser.
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! nuit, si tant de fois . . . . La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 112. *Séjour de la Chicane.*

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle,
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La disette au teint blême, et la triste famine,
Les chagrins dévorans, et l'infâme ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troubloient l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et dévorans maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois ;
Ses griffes vainement par l'effort accourcies,
Se ralongent déjà, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et la salue ;
Et faisant avant tout briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne ;
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière :
D'un Prélat qui t'implore exauce la prière,
Un rival orgueilleux de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale,
Du digeste et du code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.
La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser ;
Chantres ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée ;
Mais il faut des combats : tel est l'arrêt du sort ;
Et surtout, évitez un dangereux accord.
Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente :
Et dans leurs cœurs, brûlans de l'amour de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.

Le même. Ibid. Chant 5

§ 113. *Echo écoutant Tirésias.*

Elle étoit fille ; elle étoit amoureuse.
Elle trembloit pour l'objet de ses soins.
C'étoit assez pour être curieuse ;
C'étoit assez : filles le sont pour moins.
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable ;
Et pour Echo, sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne ; amour la fit coupable :
Puisse le sort lui pardonner aussi !
Discrètement et d'une main habile.
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers ;
Ne peut qu'à peine en ce petit asile
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer,
Sait ramasser son corps souple et docile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.

Malfilâtre.

§ 114. *Les deux serpens.*

Un bruit s'entend, l'air siffle, l'autel tremble,.
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Les fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leur cou mouvant, gonflé de noirs poisons
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux d'une ardeur unanime,
Suit son objet va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé.
La tient, la serre, avec fureur s'obstine

A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps,
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc;
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui constamment sur son corps affermi,
Comme un rézeau l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux;
A sa douleur, à ses horribles maux,
Les deux dragons ne laissent point de trêve,
Sa voix perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens.
Il meurt: alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Le même.

§ 115. VER-VERT.

CHANT I.

Vous, près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs,
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et, par vingt chants, endormir les lecteurs:
On auroit pu, des fables surannées,
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles;
Votre enjoûment me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades politesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels;
Mais sous votre air, ou sous celui des grâces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante,
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire,
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimoit rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées,
Objet permis à leur oisif amour,
VER-VERT étoit l'âme de ce séjour;
Excepté-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,

Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire;
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit et guimpes et bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent,
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre en styles différens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire
L'amant chéri mangeoit au réfectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit;
Très-rarement les antiques discrètes
Logeoient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux Agnus:
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fideles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles:
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours,
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir:
Ceci soit dit, entre nous, en silence;
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennui, sans travaux,
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thècle oublioit les moineaux:
Quatre sereins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
Qui l'auroit dit! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendroit, temps de crime et d'alarmes
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT II.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparloit pas!
Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendu trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée,
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot.
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité;*
Il savoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque.
Il avoit eu dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes;
Finalement, VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir:
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.

Mais la beauté du tendre néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictoient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit:
Éloge unique et difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son auditoire;
Quel orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme une moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'histoire?
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traîne souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes;
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers;
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un temps, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantois,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours: quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épître;
Grave sujet; on tient le grand Chapitre.
Telle requête effarouche d'abord:
Perdre VER-VERT! O ciel, plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher oiseau sort?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre perroquet.
L'avis, pourtant, des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupile charmant,
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'état embéguiné.
Après ce bill des Miladys de l'ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre.
Quel sacrifice! Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? dit la sœur Séraphine;
Quoi, nous vivons, et VER-VERT va partir?
D'une autre part, la mère Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix;
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage,
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Ja, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle,
Jà, chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin, pourtant, il a passé le tour:
Du monastère, avec lui, fuit l'amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Pandis qu'ici dans un triste repos,

Je languirai forcément exilée,
Sombre inconnue, et jamais consolée;
Pars, cher VER-VERT, et dans ton heureux cours,
Sois pris partout pour l'aîné des amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine,
Très-souvent fait l'oraison dans Racine;
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du couvent, suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître, un jour, rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT III.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons.
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'étoit échoir en dignes compagnons;
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère;
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style;
Ce n'étoit plus paroles d'évangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens;
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin;
Puis les Gascons et les trois Perronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles;
De leur côté les bateliers juroient,
Rimoient en dieu, blasphémoient et sacroient.
Leur voix stylée aux tons mâles et fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
VER-VERT gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser et que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur;
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond: *Ave, ma sœur:*
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confrères:
Son cœur né fier, et qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans;
A cet instant, en perdant patience,
VER-VERT perdit sa première innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Il furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragomne
Plus du bel air que les termes de nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier:
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchoit un *mor*....VER-VERT faisoit l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane:
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du monastère
Etoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne;
VER-VERT n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,

Ce cœur si pur, cet esprit si fervent ;
Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne ;
Les vents légers, et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu que vaut un grand génie ?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens et son cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des cieux trop tôt le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé ;
Mais, ô douleur ! ô vaine et fausse attente !
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre ;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau maudit la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence et les cérémonies :
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant ; les uns disent au cou ;
D'autres au bras : on ne sait pas bien où ;
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'amène ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au chœur :
On quitte tout, on court, on a des ailes :
C'est lui, ma sœur, il est au grand parloir.
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT IV.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'étoit raison, car le frippon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau :
Cet œil guerrier, et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu, que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits ?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble ;
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme ;
Premier grief ; cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu ! Que les nonnes sont folles !
L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augutin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant : Fi donc, mon très-cher frère !
Le très-cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très-richement en *tain*.
Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère,
Reprend la sœur ; juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève*.
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet ;
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il baffouoit leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis, quand d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu !.... mille pipes de diables !
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe ;

Père Éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce VER-VERT si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs! Chez nos sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse?
Quel hérétique! ô divine sagesse!
Qu'il n'entre point; avec ce lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion, VER-VERT est mis en cage;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux:
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé!
Il part enfin, porté par la tourière;
Mais sans la mordre en retournant au port.
Une cabane emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir! lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour.
Que résoudront nos sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix; déjà deux des Sibylles,
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir Brachmane:
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardin, toilette, alcoves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est pas tout; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière;
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines;
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin;
Il oublia les dragons et le moine;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs, pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divan désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse,
Tous ses instans donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je? Hélas! O plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberte plénière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs;
Mais de nos sœurs, ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée, et les sacrés bosquets,
Le mêne au rang des héros perroquets;
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre, et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres,
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mausole nouveau;
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez vos malheurs.
Vous vous taisez: si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre:
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs;
Ci gît VÈR-VERT, *ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.
Gresset.

LE LUTRIN VIVANT.

§ 116. *A M. l'abbé de Segonzac.*

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi, retrouver l'enjouement:
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire;
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire:
Je l'ai promis, je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir:
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait: Honni qui mal y pense!
Attention: j'ai toussé; je commence.
Non loin des bords du Cher et de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres:
Là, ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans fins rabats et sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain et quatre enfans de chœur;
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe: elle leur sert de mère
Et de soutien; le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui, dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines;
D'abord servante, ensuite, adroitement,
Elle parvint jusqu'au gouvernement:
Déjà trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise;
Barbe, en un mot, au chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite, arriva notre histoire.
En juin dernier; l'aventure est notoire.
Par cas fortuit, l'enfant de chœur, Lucas
Avoit usé l'étui des pays-bas:
Vous m'entendez, sa culotte trop mure
Le trahissoit par mainte découpure;
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démenteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit, mais que faire!
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chère:
D'un autre part le chapitre étoit gueux;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parent ni légitime,
N'avoit en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grâce de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre et rarement debout:
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont, aux bons jours, on paroit le lutrin;
D'épais lambeaux de parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit, sans dommages,
Du livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, et les coût proprement
Pour relier le volume vivant:
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets, qu'elle prit sans façon,
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe, à la diable,

L'humanité du pauvre misérable ;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or, cependant arrive la Saint Brice,
Fête du lieu, fête de grand office :
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et temps et peines :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais, par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe.
Le chantre lit, il retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déjà d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivôt ;
A livre ouvert, le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant falot,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur Romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture, entr'ouvrant le velin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence ;
Et tenant bon, il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Ce fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De l'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment.
Que, loin de toi, jamais il ne transpire.
Si, par hasard, il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire,
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi, je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux ;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable et d'un ton doucereux :
" Y pense-t il ? quel écrit scandaleux !
" Quel temps perdu ! pourquoi, s'il veut écrire,
" Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
" Des traits moraux, des éloges fameux ?
Mais dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidèle au goût, au sentiment ;
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une raison badine.
Non, la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau ;
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse :
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des grâces,
Et les censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par la nuit pédantesque
D'un François fade ou d'un Latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

Gresset.

§ 117. *Le Carême Impromptu.*

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence

D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île,
Il est régardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre ce caractère;
" Quelle apparence, dira-t-on;
" Quelle île assez abandonnée,
" Ignore le temps de l'année?
" Non, ce trait ne peut être bon
" Que dans une île imaginée
" Par le fabuleux Robinson.
De grâce, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon:
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule;
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *guid'ânes* ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête:
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite élément:
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son assistance chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu;
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace.
Et l'aquilon régnoit toujours.
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Tout bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant poursuit la chronique,
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique
Etendoit ses austères lois:
L'île seule, grâce au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'étoit fine chère;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impéniteus,
Le diable, content de lui-même.
Ne retarda plus le printemps;
C'étoit lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de reflexion;
Car de la sainte quarantaine

Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.)
Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâques revenoit dans dix jours.
" Dieu soit loué ! prenons courage,"
Dit-il, enfonçant son castor :
" Grâce au Seigneur, notre voyage
" Se trouve fait à temps encor,
" Pour pouvoir, dans mon hermitage,
" Fêter Pâques selon l'usage."
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes :
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême ;
" Mais, poursuit-il, j'ai mon système.
" Mes frères nous n'y perdrons rien.
" Et nous le ratraperons bien :
" D'abord, avant notre abstinence,
" Pour conserver l'usage ancien,
" Et bien remplir toute observance,
" Le Mardi gras sera Mardi ;
" Le jour des Cendres, Mercredi ;
" Suivront trois jours de pénitence,
" Dans toute l'île on jeûnera ;
" Et Dimanche unis à l'église,
" Sans plus craindre aucune méprise.
" Nous chanterons *Alleluia*

Gresset.

POÉSIE LYRIQUE.

§ 118. *Cantate. Circé.*

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course :
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoubtable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;
L'alcyon fuit devant Éole ;
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

J. B. Rousseau.

§ 119. *Cantate. Bacchus.*

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire :
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire ;
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre ;
De panipres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux ;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,

Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats;
Vénus sans tes charmes
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour:
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine:
Et les nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour:
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux;
Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire:
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Detestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix;

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus, et Faune.
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite.
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Le même.

§ 120. *Cantate. Diane.*

A peine le soleil au fond des antres sombres
Avoit du haut des cieux précipité les ombres;
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Aperçut un lieu solitaire
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythère
Dormoient sous un ombrage frais:
Surprise, elle s'arrête; et sa prompte colère
S'exhale en ce discours qu'elle adresse tout bas
A ces dieux endormis, qui ne l'entendent pas:

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux;
Assurons le repos au monde
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

A ces mots elle approche; et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,

D'une tremblante main saisissent leurs carquois,
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes;
Et, de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports:

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes:
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur! quelle victoire!
Quel triomphe! quelle gloire!
Les Amours sont désarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse.
Mais quels objets lui sont offerts!
Quel réveil! dieux! quelle tristesse,
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts!
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême;
Perfides, votre exemple instruira l'univers.
Il parle; le trait vole, et, traversant les airs,
Va percer Diane elle-même:
Juste mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême!

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

Le même.

§ 121. *Cantate. Amymone.*

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone, imploroit l'assistance des dieux;
Un Faune poursuivoit cette belle craintive:
Et levant ses mains vers les cieux,
Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux:

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abîme des mers?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance entouré d'une superbe cour:
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hyménée et le dieu d'amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris:

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux:
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous!
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendroit jaloux

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux:
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux! quel secours! Amour, ce sont là de tes jeux:
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards:
Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et par cette leçon apprit aux Néréides
A fuir de semblables hasards.

Tous les amans savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter;
C'est l'amant qui sait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amans savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

Le même,

§ 122. *Cantate. L'hiver.*

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant:

Sa vengeance est inexorable,
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effort de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers:
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux:
Il arrête le tonnerre
Dans les mains du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers:
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable:
C'est le père des doux loisirs;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène:
Les plus belles saisons sont des saisons de peine;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
Cérès des biens qu'elle produit;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne:
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre, et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour et les Jeux:
Ces dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

Le même.

§ 123. *Cantate. Les bains de Tomeri. Pour S. A. S. Mde. la Duchesse Douairière.*

Quel spectacle pompeux orne ce bord tranquille!
Diane, avec toute sa cour,
Vient-elle y chercher un asile
Contre les feux du dieu du jour?
Pour voir ces déités nouvelles,
Le soleil tient encor ses coursiers arrêtés:
La nymphe qui préside à ces bords enchantés
Épuise ses regards sur elles,
Et rassemble en ces mots ses compagnes fidèles,
Pour rendre hommage à leurs beautés:

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux:
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Coulez, coulez, eaux fugitives:
Et vous, oiseaux, quittez les bois;
Chantez sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux;
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déités qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais dans ses grottes profondes
Amphitrite n'a vu rien de si précieux.
Mais n'en rougissez pas, dans cette cour charmante,
La déesse qui vous conduit
Brille comme au milieu des astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur résisteroit a des attraits si doux!
Naïades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes beautés;
Venez de vos douces haleines
Échauffer mes flots argentés.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le monde,
Amours, si les attraits de la fille des mers
Ont pu vous attirer sur l'onde,
Accourez sur ma rive, et traversez les airs:
Une Vénus nouvelle exige votre hommage:
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cède autant que mon rivage
Le cède aux vastes bords de l'empire des flots.

Tendres amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:

La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

S'il est vrai que le dieu d'amour
A la beauté doit sa naissance,
La beauté, par un doux retour,
Doit à l'amour seul sa puissance.

Tendres amours, accourez tous:
Venez, volez, troupe immortelle:
La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

Le même.

FIN DU LIVRE SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Religion et Morale.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	*EXISTENCE de Dieu	*Voltaire.*	1
2	*Essence et majesté de Dieu	——	1
3	Mouvement d'une âme qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages	*J. B. Rousseau.*	2
4	Première preuve de l'existence de Dieu tirée des merveilles de la nature	*Racine le fils.*	2
5	Seconde preuve tirée de l'idée que nous avons d'un Dieu	——	6
6	Troisième preuve tirée de notre conscience intérieure	——	8
7	*Existence de la loi naturelle imprimée dans le cœur de l'homme	*Voltaire.*	9
8	La création	*Racine le fils.*	11
9	Sentimens d'adoration et de reconnoissance à la vue des ouvrages de Dieu	*Pompignan.*	13
10	Misérable état de l'homme sur la terre	*Racine le fils.*	15
11	Continuation du même sujet	*Racine*	17
12	Nécessité de s'assurer de l'immortalité de l'âme.	*Racine le fils.*	17
13	Assurances qu'en donne la raison	——	19
14	*Continuation du même sujet	*Voltaire.*	20
15	Objection des incrédules. Réponse	*Racine le fils.*	20
16	Incertitude de la raison livrée à elle-même	——	21
17	Preuves de l'insuffisance de la raison	——	22
18	Nécessité d'un secours surnaturel	——	23
19	Jésus-Christ et Mahomet. Antiquité du christianisme	——	24
20	Le peuple Juif fournit les preuves de cette antiquité	——	24
21	Chute de l'homme, cause de ses malheurs	——	25
22	Naissance des arts, suite de la condamnation au travail.	——	26
23	Corruption générale. Déluge universel	——	27
24	Tableau du déluge	*Le Card. de Bernis.*	27
25	Accroissement de la corruption apres le deluge	*Racine le fils.*	28
26	Naissance de l'idolâtrie	——	29
27	Vocation du peuple Juif	——	30
28	Cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge	*Pompignan.*	32
29	Loi donnée aux Israélites dans le desert	*Racine.*	33
30	Cantique de Moïse avant sa mort	*Pompignan.*	35
31	Cantique de Débora apres avoir tué Sisara	——	37
32	Cantique de David sur Saül et Jonathas	——	40
33	Prophétie de David sur J. C. et l'église	——	40
34	Autre prophétie de David sur la destruction de l'empire du demon et l'avénement du Messie	——	43
35	Bienfaits de Dieu envers le peuple Juif	——	44
36	Actions de grâces de David	*Racine le fils.*	45
37	Tableau de la corruption générale des hommes	*Pompignan.*	47
38	Bonheur temporel des Méchans	*J. . Rousseau.*	48
39	Justification des voies de la Providence sur la prospérité des méchans	——	49
40	*Etat des Juifs depuis la mort d'Ochosias jusqu'à l'exaltation de Joas	*Racine*	50
41	*Crainte de Josabet au sujet de Joas	——	53
42	Songe d'Athalie	——	56
43	Entrevue de Joas et d'Athalie	——	57
44	Cantique sur Joas	——	60
45	*Prophétie de Joad	——	62
46	Cantique sur cette prophétie	——	63
47	*Couronnement de Joas	——	63
48	Cantique d'Ezéchias après sa convalescence	*J. B. Rousseau.*	65
49	Cantique de Judith après la mort d'Holopherne	*Pompignan.*	66

Sections		Auteurs.	Pag.
50	Punition éclatante de Babylone	*Racine le fils.*	68
51	Plainte lugubre sur Pharaon et sur son peuple	*Pompignan.*	69
52	Cantique d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr	——	71
53	Gémissemens des Juifs dans leur captivité	——	73
54	*Elévation d'Esther sur le trône de Perse	*Racine.*	74
55	Cantique sur les malheurs de Sion	——	75
56	*Ordre d'Assuérus d'exterminer les Juifs. Prière d'Esther	——	76
57	Cantique sur l'ordre barbare d'Assuérus	——	78
58	*Esther se présentant devant Assuérus	——	80
59	Cantique sur cette entrevue	——	81
60	Bonheur du peuple sous un bon roi	——	83
61	*Esther fait connoître à Assuérus l'innocence des Juifs et la cruauté d'Aman	——	84
62	Cantique sur la chute d'Aman	——	87
63	Prophétie de Zacharie sur J. C.	*Pompignan.*	89
64	Cantique de Marie	——	90
65	Naissance du Messie	*Racine le fils.*	90
66	Cantique sur la naissance de J. C.	*Pompignan.*	92
67	Cantique de Simeon	——	94
68	Cantique sur l'adoration des mages	——	94
69	Ministère de J. C.	*Racine le fils.*	95
70	Efforts inutiles des puissances de la terre contre J. C. et ses disciples	*Pompignan.*	97
71	Punition des Juifs, substitution des Gentils	*Racine le fils.*	97
72	Intrépidité des Martirs	——	98
73	Miracles des premiers chrétiens	——	99
74	*Leur ardeur pour le martyre	*Coraeille*	100
75	*Triomphe de la grâce sur les affections humaines	——	102
76	*Point de vue sous lequel les premiers chrétiens voyoient les biens du monde	——	105
77	*Leur fermeté inébranlable à la vue des supplices	——	105
78	*Séjour des bienheureux	*Voltaire*	106
79	La religion chrétienne ne peut être une invention humaine	*Racine le fils.*	107
80	Sa morale n'est pas plus sévère que celle de la simple raison	——	109
81	*Vers dorés des Pythagoriciens	*Pompignan.*	111
82	*Prière de Cléante	*Racine le fils*	113
83	*Idée des païens sensés sur les premiers chrétiens.	*Corneille.*	113
84	De l'homme avant et après l'établissement de la religion chrétienne	*Racine le fils.*	114
85	La mort	*Malherbe*	115
86	*Rapidité du temps. Eternité.	*Colardeau.*	116
87	Hymne pour le jour des morts	*Pompignan.*	116
88	Rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu	*J. B. Rousseau.*	118
89	Reconnoissance que Dieu exige des hommes	——	118
90	La justice divine est présente à toutes nos actions	——	120
91	Aveuglement des hommes du siècle	——	121
92	Leurs vaines occupations	*Racine.*	122
93	Dispositions que l'homme doit apporter à la prière	*J. B. Rousseau.*	122
94	*Il ne faut pas s'attendre au bonheur dans cette vie	*Colardeau.*	123
95	Le temps	*Thomas.*	124
96	*L'immortalité	*L'abbé de Lille.*	125
97	Récompense de la vertu. Punition du crime	*Pompignan.*	129
98	Jugement dernier	*Racine le fils.*	129
99	Même sujet	*Gilbert.*	130
100	Tableau du jugement dernier	*Pompignan.*	132
101	Misère des réprouvés. Félicité des élus	*J. B. Rousseau.*	134
102	Eloge de la sagesse	*Pompignan.*	135
103	Passions illégitimes, tendresse conjugale	——	136
104	Bon et mauvais usage des richesses	——	137
105	Vie laborieuse et champêtre		140
106	Rois et sujets	——	142
107	Vanité de toutes choses	——	147
108	Vicissitude et changemens dans les travaux des hommes	——	149
109	Précis de l'ecclésiaste	*Voltaire.*	151
110	Faire de bonnes œuvres, se préparer à la vieillesse, à la mort et aux jugemens de Dieu	*Pompignan.*	155
111	Louange de la charité	*Racine.*	157
112	Sentimens d'une âme affligée	*Pompignan.*	158
113	Caractère de l'homme juste	*J. B. Rousseau.*	159
114	*Recours à Dieu dans le malheur	*Colardeau.*	160
115	Spinosisme	*Le Card. de Bernis.*	161
116	*Contre l'incrédulité	*Racine le fils.*	162
117	De l'homme	*Le Card. de Bernis.*	167
118	*Malheurs de la condition humaine	*Colardeau.*	168
119	*La pitié	*L'abbé de Lille.*	170
120	*Les hommes doivent s'aider mutuellement	*Voltaire.*	171
121	*Vicissitude de la fortune et du bonheur	*Colardeau.*	171
122	*De l'envie	*Voltaire.*	172
123	De l'orgueil	*Le Card. de Bernis.*	174
124	De la volupté	——	174
125	Contre le libertinage	——	175
126	Contre les hypocrites	*J. B. Rousseau.*	176
127	Contre les calomniateurs	——	177
128	Epître sur la calomnie	*Voltaire.*	177

LIVRE SECOND.

Poésie didactique, épique, héroï-comique et lyrique.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	L'ART POÉTIQUE.	*Boileau.*	181
2	Manière de lire les vers	*François de Neufchâteau.*	198
	LES GEORGIQUES.		
3	*Préceptes sur l'agriculture	*L'abbé de Lille.*	203
4	Naissance des arts	——	205
5	Description de la charrue	——	205
6	*Description d'un orage	——	205
7	Prodiges qui accompagnèrent la mort de César	——	206
8	*Eloge de l'Italie	——	207
9	Description du printemps	——	208
10	*Les arbres	——	208
11	Bonheur des habitans de la campagne	——	209
12	L'étalon	——	211
13	*Description d'un combat	——	211
14	*Manière de former les coursiers	——	211
15	La chèvre	——	212
16	*L'hiver dans le nord	——	212
17	Description de l'épizootie qui avoit ravagé l'Italie	——	213
18	Combats des abeilles	——	215
19	Le vieillard des rives du Galèse	——	215
20	Travaux des abeilles	——	216
21	Episode d'Aristée	——	216
	LES SAISONS.		
22	*Invocation au Dieu de la nature	*Saint Lambert.*	221
23	La nature au moment de l'équinoxe du printemps	——	221
24	Premiers effets de la naissance du printemps	——	222
25	La campagne après une pluie de Mai	——	224
26	*Beautés des champs et des jardins champêtres	——	225
27	*Sensations d'une belle matinée du printemps dans la convalescence	——	226
28	Le printemps dans sa perfection	——	227
29	*Invocation au soleil	——	228
30	*L'été dans nos climats	——	228
31	L'été sous la zone torride	——	229
32	Eloge de l'agriculture	——	231
33	*Tondaison, fenaison, gaieté des travaux champêtres	——	232
34	*L'été dans sa force	——	234
35	Orage d'été	——	234
36	*Présens et plaisirs de l'automne	——	235
37	*Calme de la nature au commencement de cette saison	——	236
38	*Amusemens de l'automne	——	236
39	*Chasse du cerf	——	237
40	*Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne	——	238
41	*Glacières des hautes montagnes	——	240
42	*Derniers momens de l'automne	——	241
43	*Tempêtes qu'amène l'hiver	——	241
44	*L'hiver sous les cercles polaires et dans nos climats	——	242
45	*Eboulement de neiges; cabane engloutie	——	243
46	*Effets des rigueurs de l'hiver	——	245
47	*Plaisirs de l'homme de lettres à la campagne pendant l'hiver	——	245
48	*Occupations et plaisirs des habitans de la campagne pendant l'hiver	——	247
49	*Vie heureuse d'un grand seigneur bienfaisant retiré dans ses terres	——	248
50	Prière à l'Etre Suprême	——	250
	LES JARDINS.		
51	*Beaux jardins qu'on peut se proposer d'imiter	*L'abbé de Lille.*	250
52	*Versaille et Marly	——	254
53	*Jardin d'Eden	——	255
54	*Bois et bocages	——	256
55	*Sur les arbres de Versaille	——	257
56	*Les fleurs	——	257
57	*Les eaux	——	258
58	*Le jardin de Pope à Twickenham	——	262
59	*Ruines de l'ancienne Rome	——	263
60	*Statues des dieux et des grands hommes dans les jardins	——	264
61	*Episode d'Abdolonyme	——	265
62	*La Chartreuse de Paris	*Fontanes.*	269
	L'HOMME DES CHAMPS.		
63	*La chasse du cerf	*L'abbe de Lille.*	272
64	*Le curé de campagne	——	274
65	*Jardins de Lima, canal de Languedoc, et combat d'Hercule et du fleuve Achéloüs	——	274
66	*Charmes de l'étude des trois règnes de la nature	——	276
67	*Rien ne répand plus d'intérêt sur les tableaux que la vue des êtres vivans	——	286
68	Les fleurs et le jardin des plantes	*Fontanes.*	287
69	Les religions antiques	*L'abbé de Lille.*	288
70	*Déprédations des révolutionnaires François	——	289
71	*Eloge de MONSIEUR frère de Louis XVIII.	——	290
72	*Mariage du Duc d'Angoulême	——	291
73	*Eve se voyant dans le cristal des eaux	——	291
74	*Passage du Rhin par les François	*Boileau.*	291
75	*Mort d'Eriphile	*Racine.*	293
76	Mort d'Hypolyte	——	294
	LA HENRIADE.		
77	*Henri s'embarque à Dieppe, et relâche à Jersey	*Voltaire.*	295
78	Description de l'Angleterre	——	296
79	Mort de Coligny	——	297

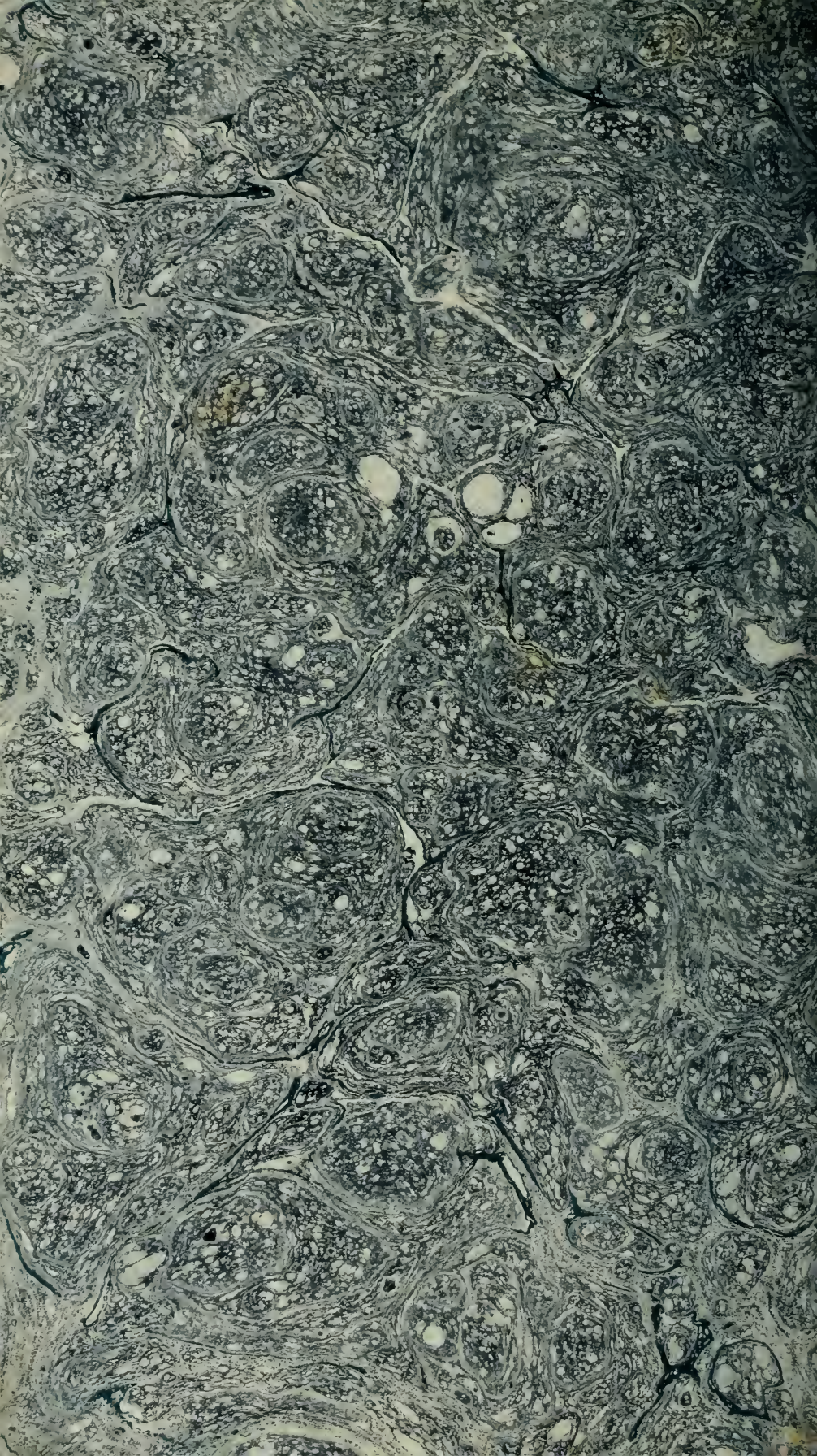
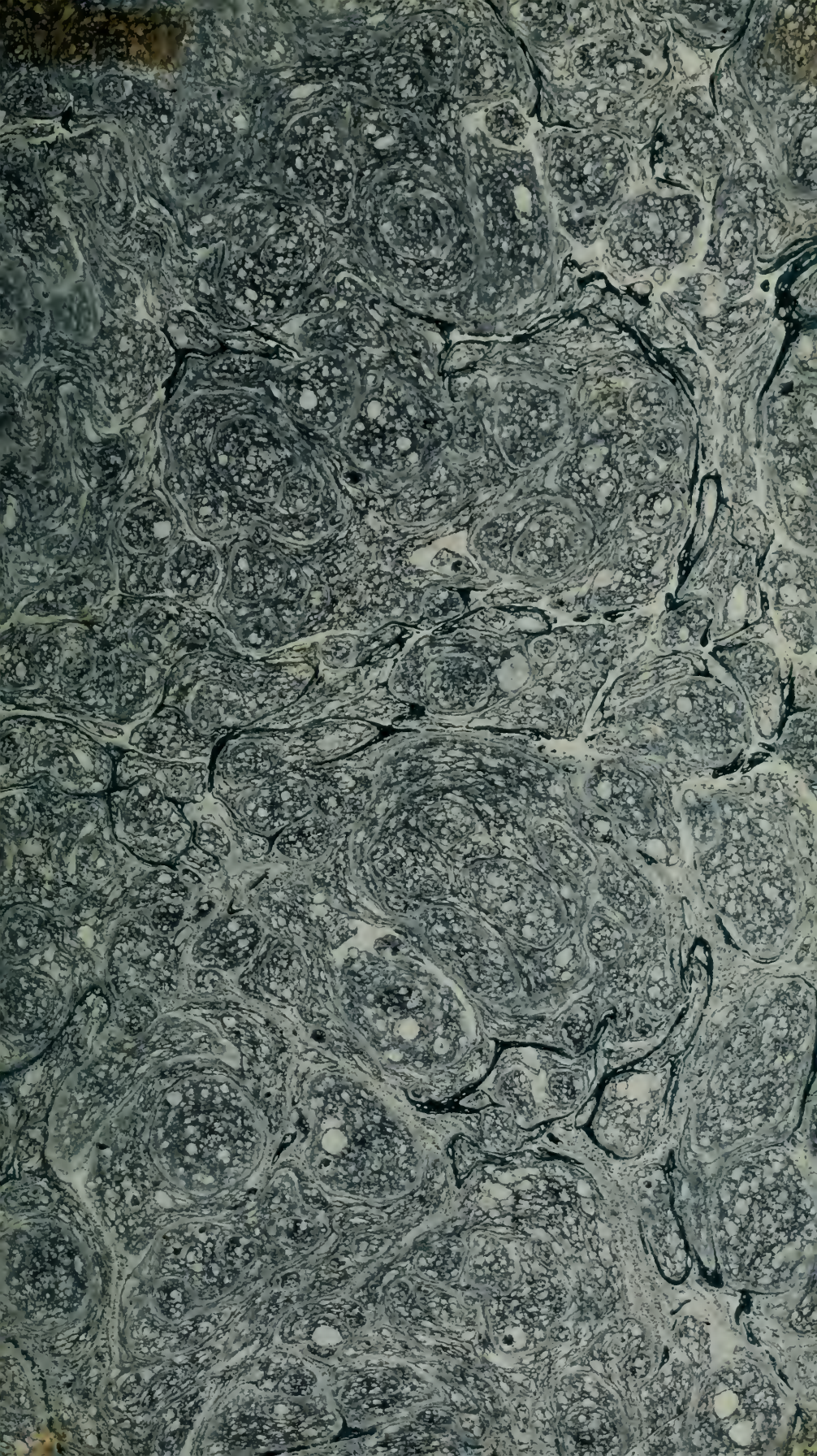
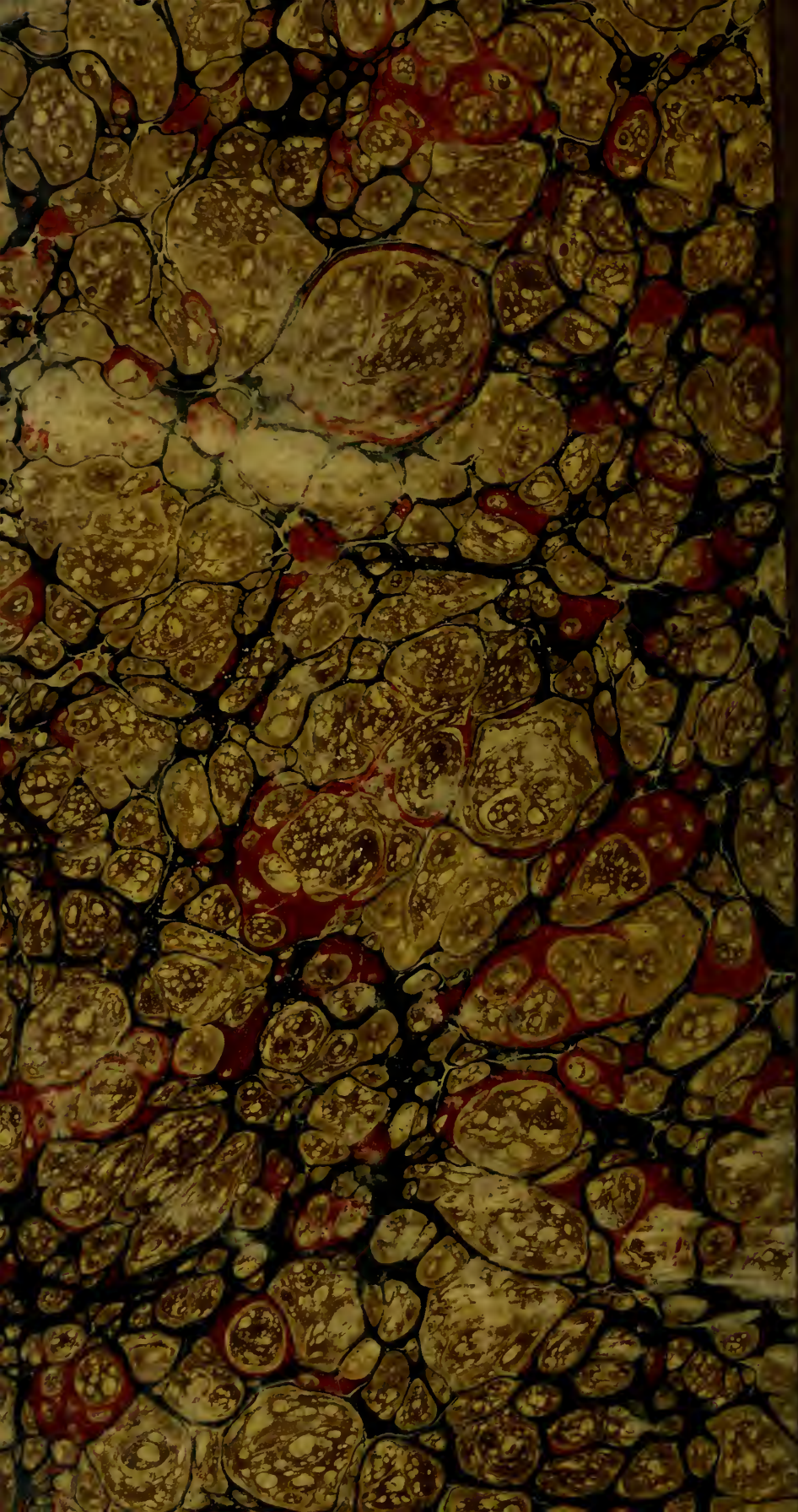
Sections	Auteurs.	Pag.
80 *Massacre de la St. Barthélemy	——	298
81 *Portrait du Duc de Guise	——	299
82 *Bataille de Coutras	——	299
83 *Fermeté du Parlement de Paris	——	300
84 *Sacrifice des ligueurs	——	301
85 *Assaut livré à Paris	——	302
86 *Système de l'univers	——	305
87 *Description de l'entrée des enfers	——	305
88 *Le palais du Destin.	——	305
89 *Bataille d'Ivry	——	308
90 Le temple de l'amour	——	314
91 *Combat de Turenne et de d'Aumale	——	315
92 Famine qui désole Paris	——	316
93 Description d'une tempête	*Crebillon.*	317
94 Autre description	——	317

LA PEINTURE.

95 *Invocation	*Le Mierre*	318
96 *Le Milon du Pujet	——	318
97 *Sort de la peinture et de la sculpture à Rome dans le temps de l'inondation des barbares	——	318
98 *Invocation au soleil	——	319
99 *La chymie	——	319
100 *Expression des passions	——	319
101 Eloge du paysagiste Berghem	——	320
102 *Clair de lune	——	320
103 *Les fables anciennes	*Rosset.*	320
104 *Le coq	——	321
105 *Les fleurs d'Avril	*Roucher.*	321
106 *Les glaciers des Alpes	——	321
107 *Beauté des nuits d'été	——	322
108 *Plaisirs de l'imagination dans une belle nuit d'été	——	322
109 Le jour des morts	*Fontanes.*	323

LE LUTRIN.

110 *La Discorde troublant la paix de la Sainte Chapelle	*Boileau.*	326
111 *Joie de la Discorde ; effroi de la Mollesse	——	328
112 Séjour de la chicane	——	329
113 *Echo écoutant Tirésias	*Malfilâtre.*	330
114 *Les deux serpens	——	330
115 VER-VERT	*Gresset.*	331
116 *Le Lutrin vivant	——	337
117 Le carême inpromptu	——	338

POÉSIE LYRIQUE.

118 Cantate. Circé	*J. B. Rousseau.*	340
119 Cantate. Bacchus	——	441
120 *Cantate. Diane	——	443
121 *Cantate. Amymone	——	444
122 Cantate. L'hiver	——	446
123 Cantate. Les bains de Tomeri	——	447